



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

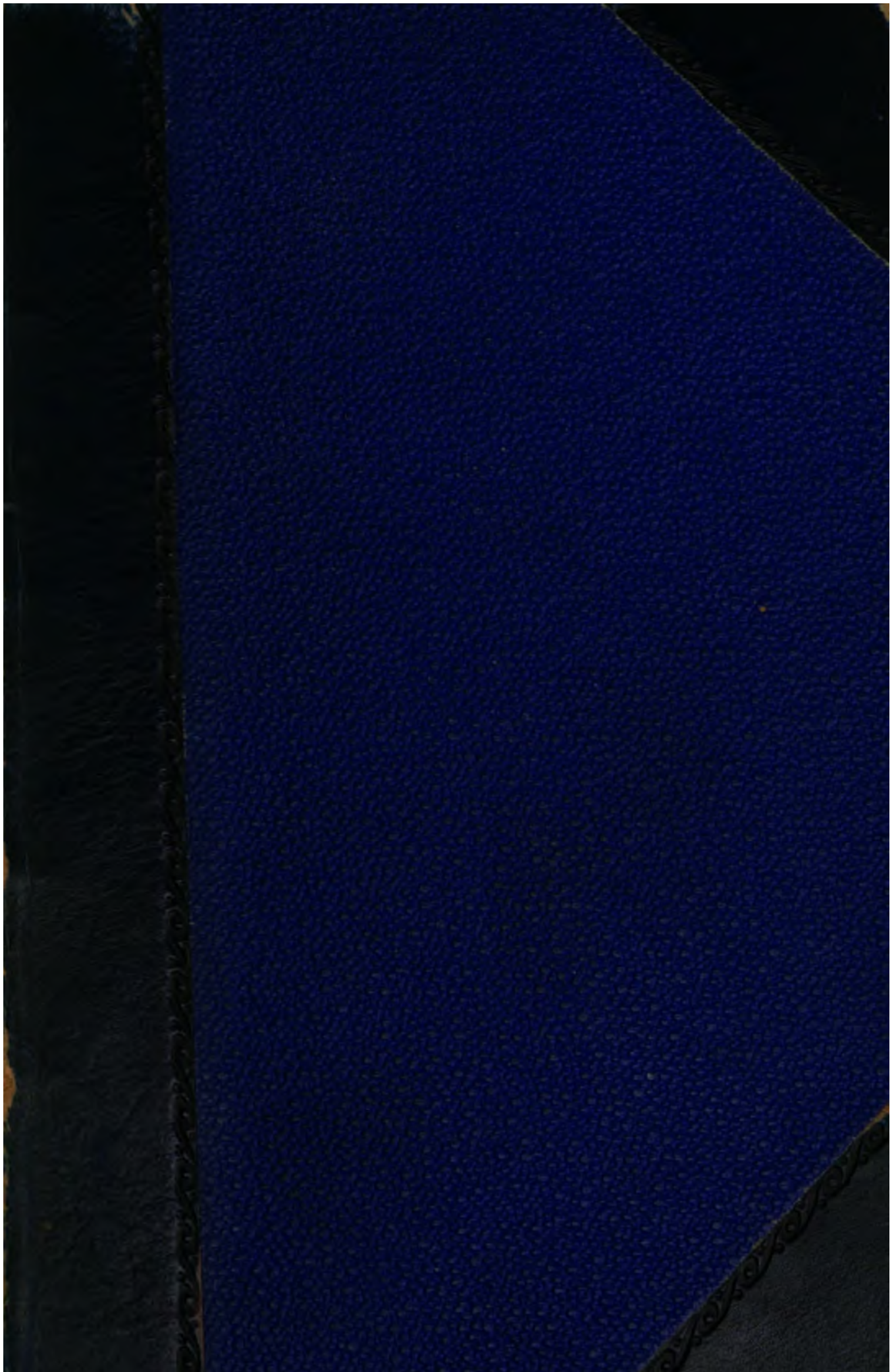
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



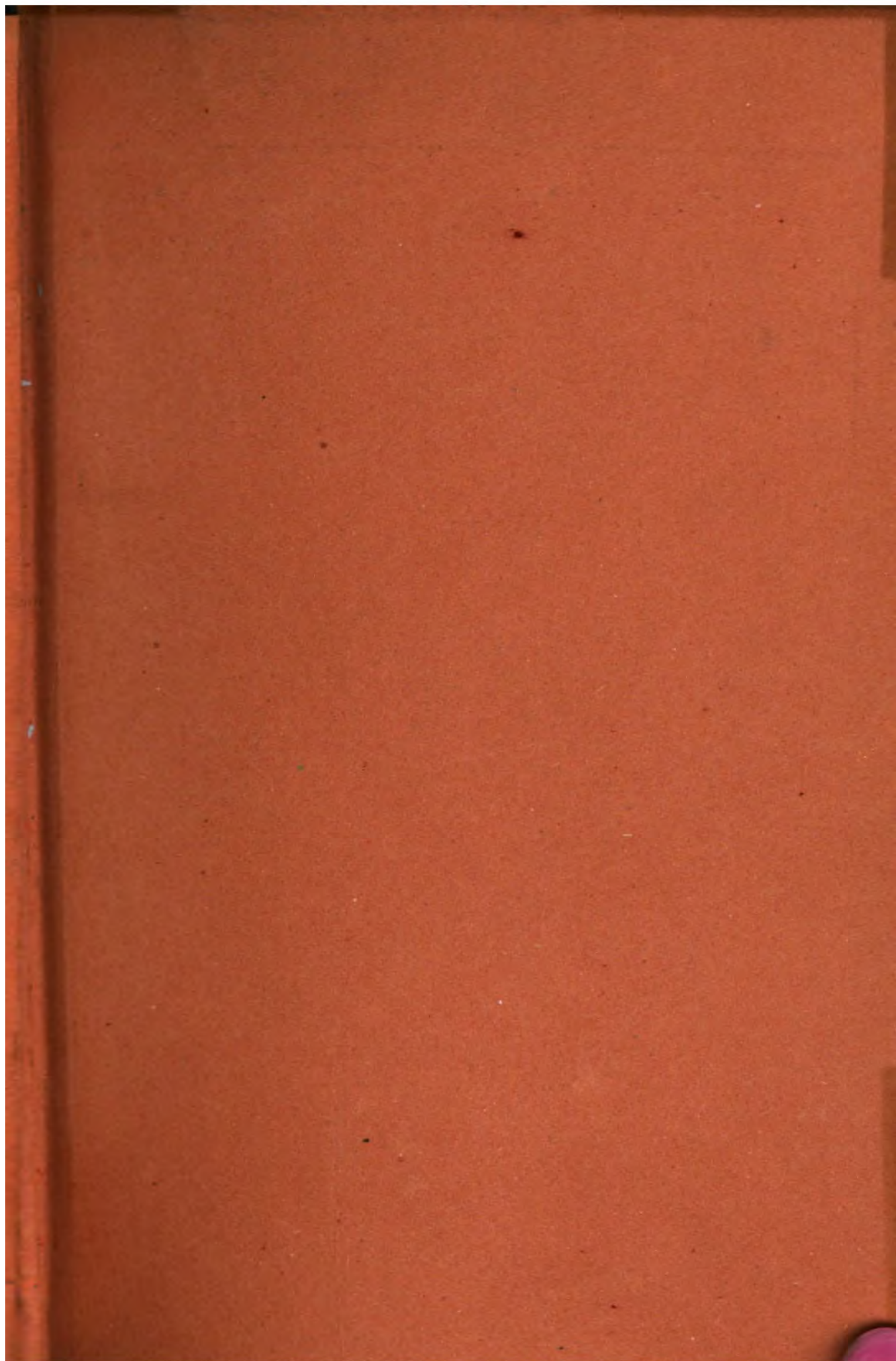
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

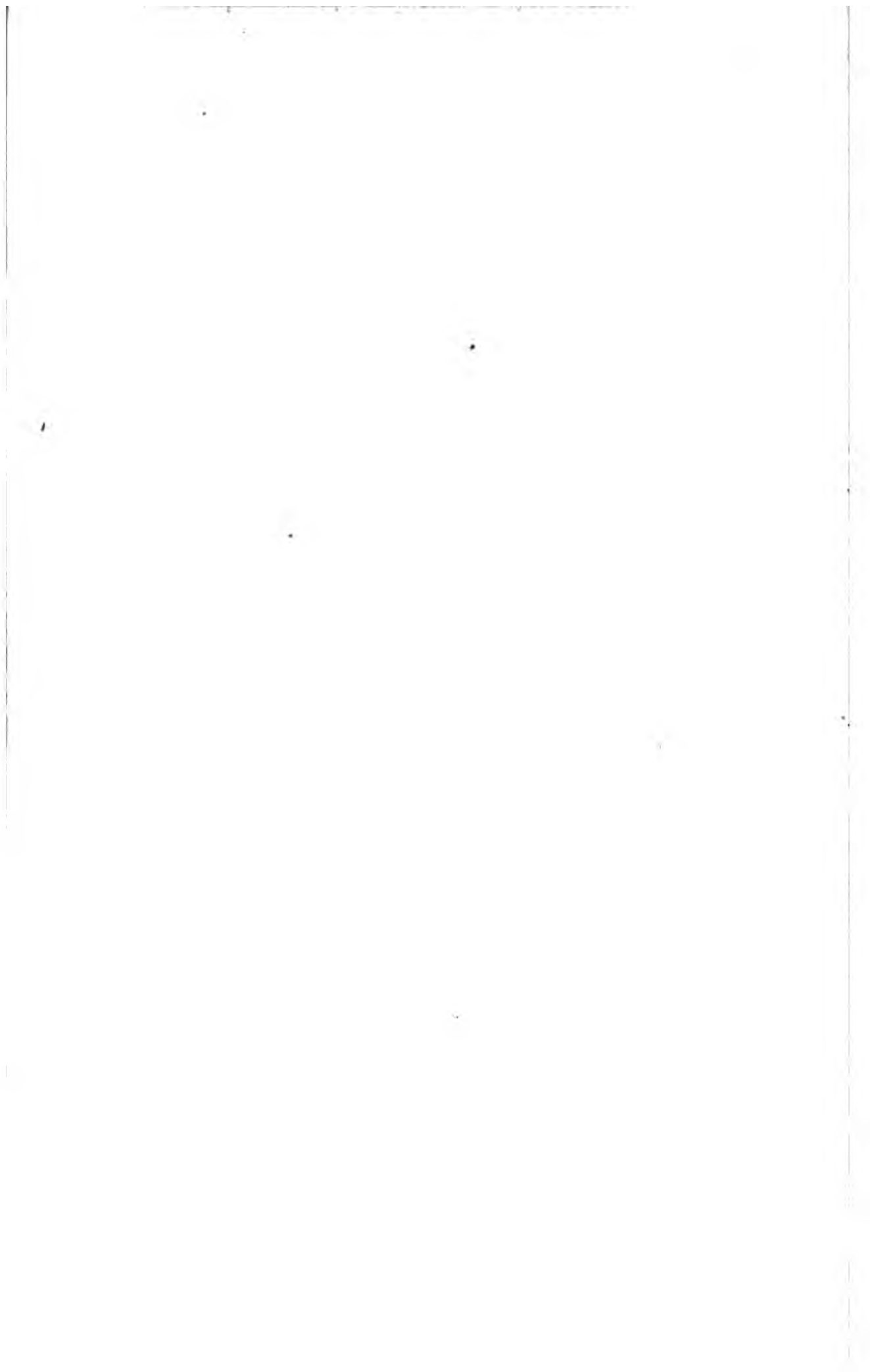


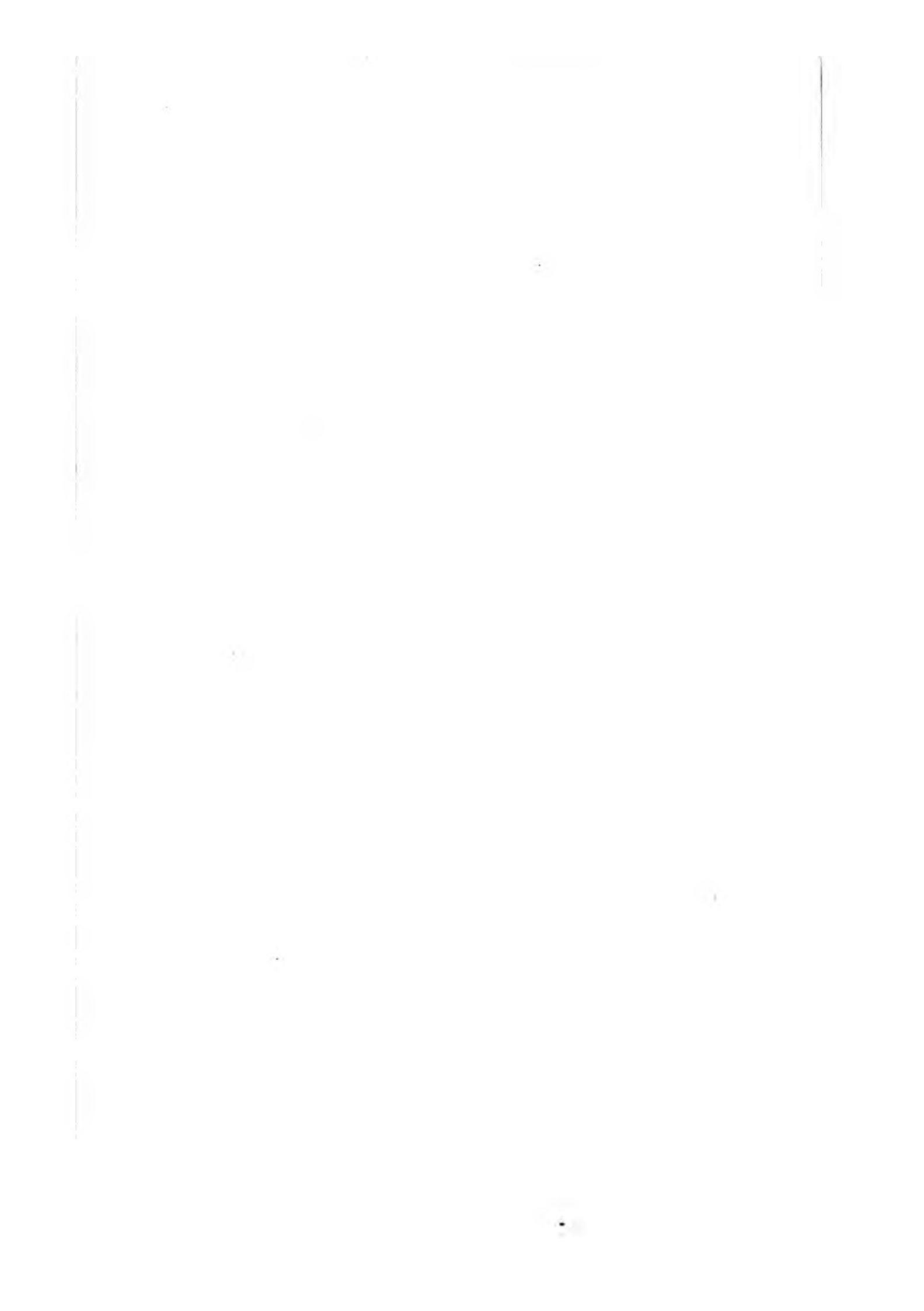
✓

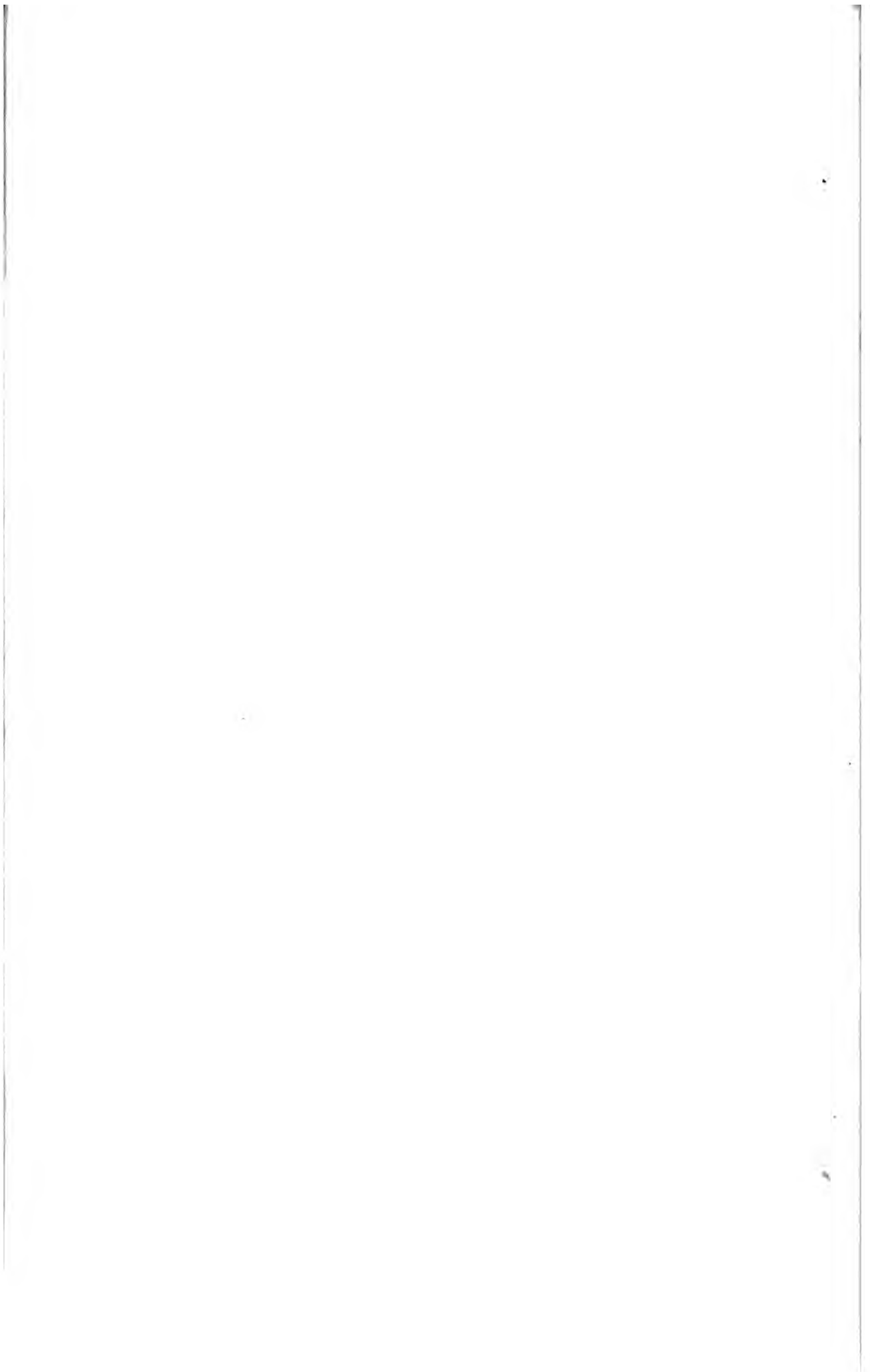
156 e 19.











GAZETTE

DE

CHAMPFLEURY

REPRODUCTION ET DROIT DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. TYP. DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GR.-AUGUSTINS, 5.

GAZETTE

DE

CHAMPFLEURY

1^{er} NOVEMBRE 1856

PARIS

BLANCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

78, RUE RICHELIEU, 78

Ancienne maison Hetzel.

1856

11 11 11 11

Cette *Revue* sera rédigée par moi seul, elle renfermera dans chaque numéro un morceau de critique, un conte et une gazette du mois.

Depuis plusieurs années je suis tourmenté par le besoin d'imprimer certaines idées critiques qui perdraient de leur caractère dans une feuille faite en collaboration.

Cette *Gazette* est destinée à prendre la défense de *la* littérature plutôt que de *ma* littérature.

Aucune considération ne me fera atténuer ce que je crois utile, car je ne serais plus alors qu'un journaliste tel qu'il en sort de sous chaque pavé de Paris, je n'aurais pas besoin de fonder la *Revue de Champfleury*, et j'irais m'asseoir à la gamelle des journaux.

L'heure est venue de dire ce qu'ont fait nos

pères qui demandent à se reposer, fatigués de leurs longs travaux.

Une génération jeune et indisciplinée s'avance de toute part.

Ce que veut cette génération, ses pensées, ses croyances, ses aptitudes nouvelles, ses désirs, ses aspirations, je m'efforcerai de le démêler à travers la lutte.

Je ne crains pas de me faire momentanément quelques ennemis de plus, sachant qu'un ennemi littéraire représente mille amis dans le public.

Dans ma jeunesse j'avais pris une devise que je reprends aujourd'hui :

« Ne craindre ni amis ni ennemis. »

CHAMPFLEURY.

Neuilly, 10 octobre 1856.



UNE VIEILLE MAITRESSE

LETTRE A M. LOUIS VEUILLOT.

Le vif intérêt que vous prenez aux lettres, monsieur, me fait vous adresser cette étude que je vous engage fortement à lire; elle vous délassera, je l'espère, des tensions d'une polémique religieuse dont vous semblez sortir victorieux : quoique frivole en apparence, cette lettre se rattache par un certain côté aux questions que vous ne dédaignez pas de traiter.

Une Vieille Maîtresse accolée à votre nom, monsieur, semblerait une injure, un manque de respect et de délicatesse pour beaucoup de vos pieux lecteurs; mais déjà vous avez deviné qu'il s'agit du livre d'un de vos admirateurs, d'un dé-

fenseur zélé du trône et de l'autel, d'un ennemi des encyclopédistes, d'un homme bien élevé, littérateur par hasard, d'un dandy, M. Barbey d'Aurevilly.

Son roman m'a semblé tellement *curieux* que je l'ai relu deux fois à un an de distance, et que j'ai passé près de huit jours à en extraire des notes précieuses : je ne comprends pas son peu de succès en librairie, et je l'attribue au format dans lequel il a été publié tout d'abord. Le titre est excellent, rempli de promesses ; généralement la librairie aime ce mot de *maîtresse* qui semble être l'apanage de la littérature depuis une dizaine d'années. Courtisanes, aventurières, femmes entretenues, lorettes, dames du demi-monde sont excessivement demandées sur la place parisienne.

On a vendu jadis un mauvais livre dont le succès est dû exclusivement à son titre : *Voyage autour de ma maîtresse*. La fortune a été subite d'études plus âcres et plus réelles : *les Maîtresses parisiennes*, de M. Arnould Frémy. Comment se fait-il que M. Cadot n'ait pas bénéficié amplement du titre affriolant d'*Une Vieille Maîtresse*? C'est ce que je peux vous dire en un mot. La librairie de cabinet de lecture, en format

in-octavo, a été tuée par la fortune immense de l'in-dix-huit à un franc.

M. Barbéy d'Aurevilly est arrivé un peu tard avec sa *Vieille Maîtresse*, dont le défaut est d'être trop distinguée pour les lecteurs habituels de cabinet de lecture. Grisettes, commis, laquais et cuisinières sont les fidèles qui contribuent à la fortune du petit temple noir, où la nourriture de l'âme se paye deux sous le volume crasseux.

« Je désirerais un ouvrage intéressant, dit une femme de chambre romanesque, qui entre timidement dans ce sanctuaire dont M. Dumas est le pape.

« — Je vous recommande ce livre, dit la dame du cabinet en présentant *Une Vieille Maîtresse*, il est fort bien écrit. »

Là-dessus la jeune femme de chambre s'en va le cœur palpitant des plaisirs de lecture qu'elle va se donner la nuit; en chemin elle feuillette l'ouvrage et tombe sur le passage suivant :

« Madame de Mendoze avait cette lèvre roulée que la maison de Bourgogne apporta en dot, comme une grappe de rubis, à la maison d'Autriche. Issue d'une antique famille du Beaujolais, dans laquelle un des

nombreux bâtards de Philippe le Bon était entré, on reconnaissait au liquide cinabre de sa bouche les ramifications lointaines de ce sang flamand, qui moula pour la volupté la lèvre impérieuse de la lymphatique race allemande, et qui, depuis, coula sur la palette de Rubens. Ce bouillonnement d'un sang qui arrosait si mystérieusement ce corps flave et qui trahissait tout à coup sa rutilance sous le tissu pénétré des lèvres; ce trait héréditaire et dépaysé dans ce suave et calme visage était le sceau de pourpre d'une destinée. » (T. I, p. 58.)

A la lecture de cette phrase, voilà une femme inquiète, qui croit d'abord s'être trompée, qui aura mal lu, sauté une ligne, que le bruit des voitures, le choc des passants auront troublée, et elle relit, surprise, se demandant quels singuliers personnages historiques sont-ce là qui apportent en dot une *lèvre roulée comme une grappe de rubis*.

Chaque mot est pour elle une source d'étonnement profond, *le liquide cinabre de la bouche*, le corps *flave*, le sang bouillonnant qui *trahit tout à coup sa rutilance* sous un *tissu pénétré*, la destinée couronnée d'un *sceau de pourpre*, plissent le front de la romanesque femme de

chambre, qui sent qu'elle n'est pas digne de pénétrer dans les secrets d'alcôve de la maison de Bourgogne où se fabriquent ces admirables lèvres *roulées* que la maison d'Autriche couvrira un jour de baisers.

Il n'y a que vous, monsieur, pour comprendre ces délicatesses, en sonder l'origine et deviner le mal qu'elles ont coûté à leur auteur. Balzac, quand il était quintessencié, M. Sainte-Beuve, quand il est naturel, pourraient servir de juges et de pairs à M. Barbey d'Aurevilly, dont la faute a été grande de s'adresser à la librairie de cabinet de lecture pour répandre son œuvre dans le public.

On dit que ce roman, mal compris dans l'origine, sera réimprimé prochainement par la maison Jacottet et Bourdillat dans le format à un franc. J'ai voulu m'associer aux efforts de ces courageux éditeurs et appeler l'attention du lecteur sur une œuvre rare, comme il s'en publie peu aujourd'hui.

Il y a beaucoup de portraits dans ce roman, l'auteur s'est complu à les fouiller et à en donner un masque saillant. Si ces personnages du grand monde parlent élégamment, M. d'Aurevilly, suivant les lois modernes du roman, leur a donné

un corps et s'est ingénié à les rendre visibles. En cela il a raison ; il est important de rendre des passions, il est utile de montrer l'enveloppe de ces passions, il est utile de montrer l'enveloppe de chair, mais aussi l'enveloppe de drap.

Les auteurs dramatiques du dix-huitième siècle avaient adopté, pour mieux faire comprendre leur œuvre, de donner un sommaire précieux pour l'acteur. Dès la première page d'une pièce de théâtre il était dit si Sainval était un baron et s'il portait des bottes à revers jaunes ; avant d'étudier son rôle, l'actrice savait que miss Sydonie était une franche coquette, dont la taille était emprisonnée dans un spencer de velours noir.

Pour rendre ma critique intéressante, monsieur, je vais adopter ce système, qui, en quelques lignes extraites de l'auteur même, met à nu ses personnages et supplée aux efforts du critique qu'on peut accuser trop souvent d'analyse mensongère.

PERSONNAGES.

VELLINI (*la vieille maîtresse*).

« Vellini était petite et maigre. Sa peau, qui manquait ordinairement de transparence, était d'un ton presque aussi foncé que le vin extrait du raisin brûlé de son pays. Son front, projeté durement en avant, paraissait d'autant plus bombé que le nez se creusait un peu à la racine; une bouche trop grande, estompée d'un duvet noir-bleu, avec la poitrine extrêmement plate de la senora, lui donnait fort un air de garçon déguisé. » (T. I, p. 93.)

« Son nez, commencé par un peintre kalmouk, finissait en narines entr'ouvertes, fines, palpitantes, comme le ciseau grec en eût prêté à la statue du Désir. » (T. I, p. 95.)

Ceci, monsieur, n'est qu'un léger crayon de la Vellini; nous la retrouverons plus tard avec tous ses charmes; je vais, si vous le permettez, vous soumettre le profil de son amant.

RYNO DE MARIGNY.

« Le voile diaphane et brun, délicatement lamé d'or de la moustache orientale qui lui retombait sur la bouche, cachait mal le dédain de ses lèvres! Ses che

veux, qu'il portait longs, et qu'il soignait avec un culte indigne d'un homme d'esprit, répétaient gravement les caillettes, donnaient une expression trop théâtrale à cette figure où les clartés de l'intelligence se jouaient dans l'ombre creusée des méplats (1). »

LA MARQUISE DE FLERS (*belle-mère future de Ryno de Marigny*).

« Malgré de nombreuses *fantaisies*, dont personne ne sut le chiffre exact, elle avait marché avec une précaution et une habileté si félines sur l'extrémité de ces choses qui tachent les pattes veloutées des femmes, qu'elle passa pour Hermine de fait et de nom. Elle s'appelait Hermine d'Arc, marquise de Flers. » (T. I, p. 37.)

HERMANGARDE DE POLASTRON (*petite-fille de la marquise de Flers, plus tard femme de M. Ryno de Marigny*).

Si sa grand'mère, — madame de Flers, — est « une éclatante blonde, piquante comme une brune, Hermangarde est blonde aussi, comme toutes les de Flers, mais d'un blond d'or fluide ; elle avait un teint pétri de lait et de lumière. Dieu seul était assez grand

(1) Par une légèreté inconcevable, j'ai oublié de noter le volume et la page d'où est extrait ce portrait remarquable ; mais j'en garantis l'exactitude.

coloriste pour étendre un vermillon sur cette blancheur, pour y broyer la rougeur sainte de la pudeur et de l'amour. »

VICOMTE ELOY DE BOURLANDE, CHASTENAY DE PROSNY (*ami de la marquise de Flers*).

Il était « de ces vieillards qui eussent regardé Suzanne par le trou de la serrure. » (T. I, p. 26.)

« La marquise de Flers comparait sa conversation à des œufs brouillés aux pointes d'asperges. (T. II, p. 159.)

Dans les lettres du vicomte de Prosnay, « le trait n'y manquait pas, mais il était noyé dans les flots troubles d'une albumineuse verbosité. » (T. II, p. 159.)

MADAME MARTYRE DE MENDOZE (*ex-maîtresse de Ryno de Marigny*).

« Le cœur de feu de cette femme brûlait dans le corps vaporeusement opalisé d'un séraphin. » (T. I, p. 157.)

OLIVA-LA-ROUSSE (*femme de chambre de la Vellini*).

« Son ondoyante taille profilait d'alliciantes ombres sur les draperies qu'elle éclairait en passant (1). »

(1) Encore un oubli impardonnable du tome et de la page. Cette femme de chambre, « aux cheveux d'un rouge flam-

Tels sont, monsieur, les premiers rôles de ce drame en trois volumes, dont l'action se passe dans les salons du faubourg Saint-Germain, et, plus tard, au bord de la mer, dans un château isolé de la Normandie.

Je pense que vous serez satisfait de n'avoir pas à lire ces études sur la petite bourgeoisie qui, par ses passions médiocres, par son caractère étroit, ses habitudes rétrécies, offre peu d'intérêt aux gens de bon goût. Ici nous allons voir se dérouler une action en plein faubourg Saint-Germain, décrite par un homme qui y appartient. Aussi son style s'en ressent-il, il est au-dessus du commun, travaillé, ample, couvert de broderies; ce n'est pas ce misérable et pauvre style bourgeois, sec, haché menu, dont la fatale tradition nous vient de Voltaire. Quand les pas-

boyant, » m'a distrait par ses ombres *alliciantes*. N'étant pas éclairé par cet adjectif, j'ai dû me déranger de ma table, aller à ma bibliothèque, ouvrir un dictionnaire, lequel dictionnaire ne m'a donné aucun renseignement. Il m'a fallu sortir, courir la ville, acheter un dictionnaire de Bescherelle dont le prix est de cinquante francs. Voilà où mène la conscience littéraire! L'auteur m'en saura-t-il quelque gré, surtout si j'ajoute que M. Bescherelle aîné garde le plus profond silence sur l'adjectif *alliciant*. L'année prochaine j'achèterai le nouveau dictionnaire de M. Poitevin, et, en 1858, celui de M. La Châtre.

sions sont nobles, le style doit l'être également ; autrement il jurerait par sa simplicité et son naturel avec de grands personnages qui dédaignent les qualités bourgeoises.

Je vais essayer de ne pas trop m'intercaler entre vous et le roman , car je tiens à faire parler l'auteur le plus possible : il y a tout à gagner à recueillir les perles et les bijoux qui sortent de cette plume aristocratique.

La marquise de Flers a pensé à donner sa fille en mariage à M. Ryno de Marigny, un roué dont la réputation est grande dans le faubourg Saint-Germain ; elle sait que Ryno est attaché à une vieille maîtresse : ces sortes d'attachements sont d'autant plus dangereux qu'ils sont souvent inexplicables, et elle consulte le vieux vicomte de Prosny qui connaît la Vellini.

Madame de Flers est une de ces séduisantes créatures qui pouvait sous l'ancien régime « recevoir son amant dans des draps de satin noir ; » avec elle il était permis de tout dire, elle comprenait la passion et l'excusait : ce n'étaient pas quelques amours de jeunesse de M. de Marigny qui pouvaient l'effrayer sur l'avenir conjugal de sa petite-fille. Dans la rue de Varennes, suivant

M. Barbey d'Aurevilly, on n'a pas de ces préjugés :

« Quoi ! s'écrie la vieille marquise, mon petit-fils de choix est un affreux monsieur Lovelace parce qu'il a *eu* quelques femmes qui vont à la messe à Saint-Thomas d'Aquin avec un paroissien de velours fermé d'or ! » (T. I, p. 18.)

Par ce mot vous jugerez le caractère de la séduisante vieille femme qui, « mieux que Mirabeau, emporta en mourant les lambeaux de la monarchie. » (T. III, p. 319.) Vous approuverez certainement, monsieur, cette épigramme lancée en passant à un homme qui trahit la cause de la noblesse pour se ranger du côté des révolutionnaires ; mais je ne veux pas m'appesantir sur la politique, il faut décrire l'appartement de la marquise :

« C'était le *boudoir* d'une femme qui n'avait jamais *boudé* infiniment, mais qui ne *boudait* plus du tout. » (T. I, p. 6.)

Une femme, madame d'Artelles, que Ryno a *eue*, veut lui nuire dans l'esprit de la marquise ; mais

« Madame de Flers allongea sa main restée *belle* au

bout d'un bras qui avait été *beau*, inclina la théière et versa le breuvage musqué dans la tasse de son amie, madame d'Artelles, comme pour lui faire *digérer*, — ce qu'évidemment elle ne *digérait* pas, — le mariage de la petite-fille et le calme de la grand'mère. » (T. I, p. 14.)

Car « la marquise de Flers était une femme de *sens* qui avait eu des *sens*. » (T. I, p. 36.)

La conversation de ces deux spirituels vieillards entraîne jusqu'à l'auteur lui-même, qui met dans la main du vicomte de Prosny « une *badine* qui survivait à tous les *badinages* de sa trop *badine* jeunesse. » (T. III, p. 323.) Madame de Sévigné, dans ses *badinages* épistolaires, n'eût pas mieux dit.

Je regretterai seulement une légère faute de détail dans le portrait du vicomte. « Il avait pris en vieillissant, dit M. Barbey d'Aurevilly, la risible et déplorable habitude de répéter à chaque bout de phrase la locution *de manière que*. »

Le romancier, séduit par le réalisme, a placé à tout propos ce fameux *de manière que* dont l'effet insupportable n'est nullement *risible* pour le lecteur. Ce sont des mots qu'il faut laisser à M. Henri Monnier : un vicomte peut avoir cette

déplorable habitude , mais il est mieux de la cacher, d'autant que par la nature grave et pompeuse de son talent, M. Barbey d'Aurevilly ignore les lois du comique en littérature, et qu'il ne saurait placer à propos ces répétitions de mots, dont le secret est réservé aux vaudevillistes du Palais-Royal et aux romanciers de bas étage.

Je préfère le trait suivant : M. de Prosny, envoyé par la marquise de Flers chez Vellini pour la faire parler de Ryno, s'y rend après un dîner en ville ; Vellini lui tend la main , mais le vieux vicomte qui, à la page 92 du tome I,

« Venait de baiser celle de ses anciennes amours, et qui avait la lèvre humide encore de la liqueur des Iles de madame d'Artelles, serra cette main, mais n'osa l'embrasser. »

C'est bien là le type d'un vicomte qui se laisse aller à la vieillesse et qui oublie d'essuyer sa bouche après le repas ; mais il n'en avait pas moins « la finesse de l'ambre dont il était parfumé. » (T. I, p. 109.) Et Vellini n'a qu'à bien se tenir devant le vieux roué.

L'ameublement de la Vellini est sombre, en velours couleur froc de capucin , les ornements

sont de bronze. « On eût pu se croire chez un homme, dit M. Barbey d'Aurevilly, mais quel homme? Un homme d'action ou un *penseur*. » A son arrivée, le vicomte de Prosny la trouve couchée sur une magnifique peau de tigre.

Ce tigre, monsieur, quoique empaillé, n'en joue pas moins un rôle considérable dans le roman. Vellini s'ennuyait, et, « pour passer le temps, elle eût jeté Prosny au tigre sur lequel elle était couchée, si l'animal avait vécu. » (T. I, p. 98.)

M. de Prosny lui annonce le futur mariage de Marigny.

« — Je le sais, reprit-elle en portant vivement à sa bouche la main qu'elle avait mise sous la griffe d'or de la peau du tigre. — La griffe acérée, trop durement appuyée par elle, avait trouvé le sang qui coulait et qu'elle suçait tranquillement. » (T. I, p. 102.)

M. Ryno racontera plus tard à sa future belle-mère ses amours avec la vieille maîtresse, lui non plus n'oubliera pas le tigre.

« Quand Vellini entra, elle bondissait dans mes bras, et c'était avec les mouvements des tigresses »

amoureuses qu'elle se roulait sur mes tapis en m'y entraînant avec elle. » (T. I, p. 274.)

Le vicomte ne comprend pas que la Vellini reste calme à la nouvelle du mariage de son amant : « Comment s'expliquer que la senora restera tranquillement sur sa peau de tigre, au lieu de devenir tigresse elle-même? » (T. I, p. 110.)

Je me reproche maintenant de ne pas avoir indiqué le tigre dans le nombre des personnages du roman ; il m'était facile de le définir : Un tigre empaillé, personnage muet. Mais je répare mes torts, ce tigre me plaît et je veux en donner encore un dernier crayon.

Le feuillet 120 du tome I nous montre dans les bras l'un de l'autre Ryno et Vellini : « Couple étrange qui parlait ainsi, avec des lèvres qui venaient de se joindre, — plus fabuleux à ce qu'il semblait que le monstre sur le dos duquel il était assis. » Ai-je l'imagination libertine ? mais ce couple étrange et *fabuleux* me remplit le cerveau d'images singulières et troublantes.

La vieille maîtresse, d'ailleurs, est capable de tout, malgré son ameublement de *penseur* :

« Sang mêlé de Goth et de Sarrasin, » née « dans les Al-cazars, » le vicomte de Prosny la trouve « digne de figurer au premier rang des impures de monseigneur le comte d'Artois. » (T. I, p. 71.)

A la page 28 du premier volume, la marquise de Flers s'écrie : « Laide ou non, cette femme serait le résumé de toutes les séductions des autres, enfin une espèce de *maîtresse-sérail*. » Même à la fin du livre (T. III, p. 263), Ryno déclare que « avec une inflexion de ses membres de *mollusque*, dont les articulations ont des mouvements de velours, la Vellini faisait tout à coup relever les désirs entortillés au fond de son âme. »

Le vicomte appelait aussi l'Espagnole « le flacon de poivre rouge de M. de Marigny » (t. I, p. 149) ; et, malgré cette piquante définition, M. de Prosny se demandait encore au second volume (p. 2) : « Sirène du diable, de quels œufs d'esturgeon salés as-tu donc nourri ton Marigny pendant tant d'années pour le faire revenir à toi ? »

Ce flacon de poivre rouge, ces œufs d'esturgeon salés, cette conversation d'œufs brouillés aux pointes d'asperges ne sentent-ils pas trop la cui-

sine? Je demanderai à M. le docteur Véron ce qu'il en pense.

Le début est consacré à l'analyse de cette femme curieuse pour laquelle M. Barbey d'Aurevilly a épuisé toutes les touches d'un pinceau délicat, qui va même se tremper aux sources du musée secret du roi de Naples. Tout à l'heure, monsieur, nous verrons agir la vieille maîtresse ; il en est encore temps, fermez cette brochure, car quoique exprimée en termes du meilleur ton, la peinture est vive, et je ne suis pas homme à glisser, à la place de *l'Imitation*, un volume des *Liaisons dangereuses*.

Maintenant que vous êtes prévenu, je continue mon analyse, la conscience en paix ; vous ne m'accuserez pas de renouveler la scène du *Faust* où Méphistophélès, pour troubler les prières de Marguerite à l'église, remplace son livre de messe par un cahier de figures obscènes.

En entrant chez Vellini, le vicomte avait remarqué que « sa tête trop penchée et qui semblait emporter le poids de son corps, lui donnait quelque chose d'oblique et de torve. » (T. I, p. 94.) Le penseur torve s'ennuyait, pour parler français ; mais M. d'Aurevilly n'est pas de l'avis de

Marc - Aurèle, qui s'écrie dans son admirable *Traité de morale* : « Méprise l'élégance dans les pensées. »

Est-ce pour donner une idée de ses séductions que l'Espagnole tout à coup jette en l'air sa pantoufle ? Monsieur, n'allez pas plus loin dans cette lecture, je vous en conjure ; cette citation me fait frémir, et c'est encore une des plus chastes :

« Ce mouvement découvrit une jambe délicieuse de promesse et de perdition qui donna comme un soufflet du diable dans les yeux alléchés du vicomte de Prosny. C'était une de ces jambes tournées pour faire vibrer, dans les plus folles danses de l'amour, le carillon de tous les grelots de la Fantaisie, et autour desquelles l'imagination émoustillée s'enroule, frétille et se tord *en montant plus haut*, comme un pampre de flammes monte autour d'un thyrses. » (T. I, p. 105.)

Un regret étant donné au fâcheux emploi que l'auteur fait de sa plume, vous remarquerez avec moi, monsieur, combien M. Barbey d'Aurevilly est prodigue d'incidentes explicatives et déterminatives. Pour lui, une incidente, dont je ne conteste pas l'utilité grammaticale, est toujours grosse d'autres incidentes ; elle en met au monde une immense quantité.

Erasme, si j'ai bonne mémoire, donnait un sage conseil à ses enfants, c'était de faire l'anatomie d'une phrase et d'en séparer les principaux membres un à un, afin d'en vérifier les véritables fonctions. Vous plairait-il, monsieur, de faire un peu d'anatomie pédante et d'enfoncer le scalpel dans ces incidentes ?

« C'était une de ces jambes tournées pour faire vibrer, » (première incidente — *dans les folles danses de l'amour*), « le carillon de tous les grelots de la Fantaisie, » (seconde incidente — *et autour desquelles l'imagination émoustillée s'enroule, frétille et se tord*), (troisième incidente greffée sur la seconde — *en montant plus haut*), (quatrième incidente issue de la troisième génération — *comme un pampre de flammes monté autour d'un thyrsé*).

A coup sûr Erasme eût conseillé de jeter au feu deux ou trois de ces belles incidentes, s'attachant seulement à l'harmonie de la phrase. Quant au sens de ce délicat *en montant plus haut*, jamais les enfants d'un tel homme n'eussent pensé à de telles gesticulations. Nous en verrons bien d'autres de cette personne dont M. d'Aurevilly a dit :

« Pour l'aimer, il fallait être un poète ou un homme corrompu. »

Je laisse à penser si la marquise de Flers est effrayée d'un tel portrait de femme et si elle craint de donner en mariage sa petite-fille à un homme enchaîné par une imagination tellement émoustillée. Pour sortir d'embarras, la marquise fera appel à la sincérité de Ryno lui-même; d'après son récit, elle jugera de la force de son attachement.

C'est alors seulement qu'apparaît Ryno de Margigny, un mélange de don Juan, de Lovelace et de vicomte de Valmont.

Suivant madame d'Arnelles qui le connaît bien (T. I, p. 21) :

« Ses passions sont des passions de maître. — D'un froncement de sourcils il fait obéir et trembler les femmes. — Il les magnétise avec des flatteries adorables ou des impertinences qu'il double de tendresses. — Il a des paroles obscures et chatoyantes qui font rêver. — Mais ces entortillements de serpent câlin aux pieds des femmes ne sont que l'expression de son orgueil et de son mépris pour elles. »

Quel homme ! quel lion ! quel tigre plutôt, car

nous allons voir reparaître ce carnassier qui est décidément affectionné par M. d'Aurevilly. Pour lui, il définirait volontiers : le tigre, source de comparaisons pour les romanciers.

« Ses yeux avaient soif de la pensée des autres comme les yeux du tigre ont soif de sang. »

Les femmes aimaient « cet amoureux à *longue crinière* » (souligné par l'auteur). (T. I, p. 144.)
Encore le tigre !

« Les femmes avaient vu tant de fois se tourner vers elles, humbles et caressantes, les dures prunelles fauves qui, dans leurs paupières sillonnées et lasses, avaient la lumière rigide et infinie du désert (où habite sans doute le tigre), dont le vent a ridé les sables. » (T. I, p. 145.)

C'est ici généralement que l'auteur se regarde dans son miroir à barbe : si j'ajoute que *l'ombre creusée* se joue dans les *méplats* de M. d'Aurevilly, je me trompe, de M. Ryno de Marigny, nous aurons un portrait de dandy assez remarquable. Je conseillerai à M. Barbey de ne plus se servir des *méplats*, on en a trop abusé ; c'est un mot qui a roulé depuis longtemps les salles des com-

missaires priseurs où il a été adjugé pour une somme très-faible ; à peine l'auteur en tirerait-il quelques francs au marché du Temple.

J'allais oublier qu'à la page 202, tome II, on retrouve Marigny « que ses amis de Paris appelaient le Fier Sicambre. » Ces amis là n'étaient pas très-spirituels ; mais à la même page, pour donner une dernière touche à ce portrait que M. Barbey d'Aurevilly s'imagine faire suite à la collection d'eaux-fortes de Van-Dyck, le romancier ajoute : Il était « léonin, diraient les écrivains de ce temps-ci. » C'est encore un souvenir du tigre dont le romancier affuble gratuitement les écrivains de ce temps-ci, qui n'ont pas tous ces préoccupations de jardin des Plantes.

Je suis fâché de contredire M. d'Aurevilly ; mais un écrivain de ce temps-ci ou de ce temps-là, qui dirait d'un de ses héros : « *il est léonin,* » n'aurait pas fait preuve d'une imagination surprenante. Je laisse donc *léonin* à son compte ; M. Barbey et non pas un autre a trouvé l'adjectif *léonin*. Qu'il le garde dans ses cages !

Ryno de Marigny ne veut pas cacher à madame de Flers ses anciennes amours avec la Vellini, et il lui en fait un tel portrait que j'ai dû classer les

diverses épithètes l'une après l'autre, en manière de litanies, car si je n'avais pas adopté une telle méthode, il me faudrait citer tout l'ouvrage.

VELLINI. « Au cœur aux battements incoercibles. »
(T. I, p. 288.)

Id. « Au front couvert de vapeurs plus épaisses que tous les miasmes du lac de Camarina, remués par une foudre qui s'y serait éteinte. » Que d'incidentes ! (T. III, p. 262.)

Id. Qui, suivant madame d'Artelles, *faisait rêver jusqu'aux vieillards.* » Les italiques sont de l'auteur. (T. II, p. 198.)

Id. « Aux sourcils presque barrés qui dansaient sur ses yeux une danse formidable. »
(T. II, p. 277.)

Id. « La Mauricaude des rivières. » (T. III, p. 42.)

Id. « Louve amaigrie. » La ménagerie ! (T. III, p. 70.)

Id. « Au front méchant et bombé !

Id. « Aux regards qui contiendraient un lion. »
Toujours la ménagerie ! (T. III, p. 118.)

Id. « A l'étrange œil noir, si profond qu'il semble doublé de deux prunelles. » (T. III, p. 237.)

Id. « Vieille aigle plumée par la vie. » Encore la ménagerie (T. III, p. 75.)

VELLINI. « Capouanne de la vie parisienne. » (T. III. p. 96.)

Id. Petite femme jaune et maigre, « être sans rayons. » (T. I, p. 213.)

Id. « A l'œil noir et épais comme du bitume. » (T. I. p. 224.)

Id. « Aux yeux frangés d'airain. » (T. I, p. 239.)

Id. « Aux yeux vampires. » Que de mal se donne l'auteur pour les yeux ! (T. I, p. 261.)

Id. « Séduisante comme le démon, elle en avait le buste svelte et sans sexe, le visage ténébreux et ardent, et la laideur expressive, audacieuse et sombre. » (T. I, p. 212.)

Id. Infernale Malagaise, démon immobile et nonchalant qui, le cigare allumé, semblait sucer du feu avec des lèvres incombustibles. » (T. I, p. 216.)

Id. « Altière, sourde-muette de cœur et d'esprit. » (T. I, p. 218.)

Id. « Aux deux yeux de tigre, faux et froids. »

J'avais cru noter tous les effets de ce tigre, il revient encore. Cette persistance dans une même comparaison laisserait penser que M. d'Aurevilly a été directeur d'une ménagerie ambulante.

Après cette litanie, où les yeux tiennent tant

de place, la marquise de Flers veut connaître encore les habitudes, les coutumes, les sens de cette *penseur*. Le vicomte de Prosny l'avait déjà montrée en « peignoir *souffre* (1), l'épaule couverte d'un duvet brun et pressé, — corps chétif qui force les meilleurs buscs d'acier. » (T. II, p. 179.) Ryno de Marigny dépeint sa maîtresse avec les « épaules bronzées d'une enfant qui n'est pas formée encore. » Sa robe de coupe étrangère était de satin sombre à reflets verts, décolletée. Habituellement elle portait un grand éventail de satin noir sans paillettes. Les paillettes ne conviennent pas aux penseurs. « Elle avait les hanches plus élégantes que fortes, mais la chute audacieuse des reins accusait l'origine mauresque. » (T. I, p. 197.)

Ces hanches jouent un grand rôle dans le roman ; à un certain moment « deux éclairs, dit

(1) *Souffre* pour soufre. M. Barbey a quelque prétention à changer l'orthographe. Il écrit également *alchool* au lieu d'alcool. Cette H qui s'éleve fièrement au milieu du mot lui semble sans doute un arc de triomphe sous lequel passe plus aisément sa pensée triomphante. Les deux *ff* de soufre sont plus imitatives ; elles font *f!f!f!f!f!* Vous soufflez dessus, il est impossible de les éteindre. *Soufre* avec une seule *f* est froid, banal, moins incandescent.

Ryno, partirent de cette épine dorsale qui vibrait en marchant comme celle d'une souple et nerveuse panthère. » (T. I, p. 198.) Nous avons déjà compté un tigre, une louve et un lion, nous lui joindrons encore cette panthère. La collection s'enrichit.

A une époque où l'instrumentation se faisait remarquer par une simplicité naïve, le chef d'orchestre se retournait vers ses musiciens en leur criant : Gare aux croches ! Toutes les fois que je veux citer huit lignes de M. d'Aurevilly, je suis tenté de crier à mes lecteurs : Gare aux incidentes !

« Vellini se renversait sur le dossier de son fauteuil avec des torsions enivrantes, et il n'y avait pas jusqu'à sa voix de contralto, — d'un sexe un peu indécis, tant elle était mâle ! — qui ne donnât aux imaginations des curiosités plus embrasées que les désirs, et ne réveillât dans les âmes l'instinct des voluptés coupables, — le rêve endormi des plaisirs fabuleux ! (T. I, p. 200.)

J'ai renoncé à analyser de telles phrases, un mot de paysan pourra seul rendre cette manière d'écrire : « C'est vouloir boire du lait avec

une fourchette ; » mais que cela se raconte à la marquise de Flers, voilà ce que je ne puis comprendre. Quelle est la mère assez dénaturée pour jeter sa fille dans les bras d'un homme qui peint sa dépravation en de telles phrases ?

Je sais que le romancier dit quelque part que Vellini « *tantalisait* l'esprit de la marquise » (p. 198. t. II) ; et j'ai presque envie de laisser à mes lecteurs le soin de deviner ce rébus. Ce *tantalisait* est d'un goût suprême ; mais M. Barbey ne recule devant aucune audace de mots pour étonner le public ; après M. Petrus Borel de défunte mémoire, on ne trouverait pas un écrivain plus chercheur et plus excentrique. Malheureusement l'image ne vient jamais exacte dans son cerveau ; on dirait qu'il ne voit pas, qu'il n'a jamais regardé le côté matériel des objets qu'il emploie dans ses comparaisons. Exemple :

« Vellini frappa du fouet la crinière des deux chevaux de tête qui, sous le vent de flamme de cette *caresse mordeante*, bondirent, se cabrèrent et, *s'encapuchonnant* dans les rênes tendues, frémirent d'être si bien contenus. » (T. II, p. 185.)

Un coup de fouet qui devient une *caresse mor-*

dante, des rênes qui forment un *capuchon* à un cheval, semblent le dernier degré de la myopie. Un aveugle emploierait des comparaisons plus justes, car il se donnerait la peine de palper les rênes, et il reconnaîtrait au toucher que ce sont des bandes de cuir longues et étroites qui ne peuvent *encapuchonner* quoi que ce soit.

M. d'Aurevilly se dit un admirateur violent de M. de Maistre dont, par parenthèse, il a donné une mauvaise étude dans ses *Prophètes du passé*. Avant tout, M. de Maistre est un écrivain ; il doit sa vitalité actuelle à sa forme positive, brutale et nette. Comment se fait-il que M. d'Aurevilly, qui admire le *fond* de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, n'ait pas fait attention à sa *forme* ? Il aurait vu que l'image, chez M. de Maistre, est simple, concise, et va droit au but, sans les terribles *incidentes* dont j'ai déjà trop parlé.

M. de Maistre, dans une lettre à son fils : « Souvenez-vous que vous êtes devant mes yeux comme mes paupières. » Voilà la véritable image, de celles que M. d'Aurevilly trouverait à profusion dans la Bible, dans les poèmes indiens, dans toutes les littératures orientales, dans les grands poèmes nationaux du Nord, dans Shakspeare à foison.

Que dit *Yago* dans *Othello*? « Mes idées tiennent au cerveau comme de la glu sur du drap ; je ne puis les en arracher sans emporter la pièce. » Mais quand je redoublerai mes citations, je désespère d'apprendre ce que c'est que *l'Image*, sa force et sa puissance, à un de ces esprits faux dont l'illustre Broussais a dit :

« Les phrénologistes ont remarqué que les hommes chez qui l'organe de la comparaison est excessif, deviennent inintelligibles pour beaucoup de lecteurs qui trouvent une grande difficulté à décomposer leurs métaphores et à les réduire à de simples comparaisons. Comme les comparaisons ne sont pas toujours justes, les hommes qui en font un grand usage doivent souvent se tromper ; et c'est ce qu'ont exprimé les mêmes phrénologistes, en disant que ces hommes sentencieux sont plus plausibles qu'exactes dans leurs inductions, et donnent souvent des coïncidences superficielles entre les choses pour des similitudes parfaites. »

Je ne connais pas M. d'Aurevilly, mais il doit avoir l'organe de la comparaison malheureusement très-développé.

Il faut revenir aux singulières confidences de

M. de M'arigny et parler des « premiers quinze jours, consacrés par les bouleversantes surprises d'une volupté torréfiante, par des découvertes dans les jouissances d'un amour qui *peut tout et veut tout.* » (T. I, p. 277.)

Je comprends maintenant l'utilité du langage entortillé : il y a là cinq petits mots d'une syllabe qui sont trop clairs cette fois et qui ne cachent rien. Je renvoie mes lecteurs à la contemplation de certaines peintures antiques que les possesseurs couvrent habituellement d'un voile prudent.

« Le front de la Vellini, que léchaient en passant les flammes de la passion satisfaite, même quand sa bouche criait de plaisir, restait impénétrable. » (T. I, p. 280.)

Eh bien, le croira-t-on, au milieu de ce fouillis malsain, il se dégage une certaine passion purement sensuelle, corrompue et corruptrice, qui fait oublier l'indigence de ce style si pompeux en apparence. Dans ces trois volumes il y a un volume, le premier. Littérature de décadence, il est vrai, de piment, d'alchool (avec un *h*), littérature d'homme blasé qui a épuisé jusqu'à la dernière goutte toutes les recherches d'une ardente volupté,

littérature bestiale de sang et de tigre que, pour l'honneur de M. d'Aurevilly, je veux bien croire une affectation, une sorte de dandysme.

Si Ryno est tellement attaché à la Vellini, c'est qu'il a bu de son sang.

« — J'ai donc bu de ton sang, dit-elle avec une inexprimable fierté de sensuelle tendresse. — Ils disent dans mon pays que c'est un charme... que quand on a bu du sang l'un de l'autre, rien ne peut plus séparer la vie, rompre la chaîne de l'amour. Aussi veux-je, Ryno, que tu boives de mon sang comme j'ai bu du tien.. Tu en boiras, n'est-ce pas, mon amour?... » (T. I, p. 269.)

Ryno boit donc du sang de sa maîtresse :

« Il me semblait que c'était du feu liquide, ce que je buvais ! » (T. I, p. 271.)

C'est ce que l'auteur appelle, à la page 33 du deuxième volume : « Le talisman du sang bu ensemble. » Aussi la Vellini s'écrie : « Mon ami de sang ! » Il y a une prétention dans tous ces mots mal réussis qui, quelquefois, font songer au premier drame de M. Dumas : *Angèle*.

« — Oui, s'écria-t-elle avec un orgueil rayonnant,

— je n'étais ta maîtresse qu'ici ; à présent je la serai partout. J'étais la femme légitime d'un baronnet anglais, sir Réginald Annesley. Je ne suis plus que Vellini la Malagaise, la maîtresse publique de Ryno de Marigny. (T. I, p. 282.)

Ne semble-t-il pas que madame Dorval eût bien dit cette littérature ? Plus tard Vellini va accoucher au pied des Alpes :

« Je vis je ne sais quel effarement d'angoisse passer dans ses yeux noirs, qui pleuraient leur feu dans les miens et qui m'interceptaient le ciel. » (T. I, p. 257.)

Des yeux qui pleurent du feu dans d'autres yeux. Pauvre langue française !

« Il y avait dans cette brune fille de Malaga, dernière palpitation peut-être de ce sang mauresque qui, en coulant pendant des siècles sur tous les bûchers de l'Espagne, les avait mieux allumés que les torches des bourreaux, une sensuelle ardeur irrésistible et qui se retrouvait encore dans les plus *chastes* instincts de son être. » (T. I, p. 300.)

On brûle l'enfant derrière Trieste, sur les bords de l'Adriatique.

« Vellini était plus maîtresse que mère. Elle était si complètement organisée pour la volupté, qu'il la lui fallait toujours, même le cœur brisé par l'angoisse. Elle s'y rejetait avec une avidité vorace et sombre, et comme toujours depuis que nous vivions ensemble, elle me la faisait partager. » (T. I, p. 308.)

Au moment de se séparer :

« Le vertige nous reprit, dit Ryno, nous roula aux bras l'un de l'autre, et le cœur plein de la ferme résolution de nous quitter, nous ressuscitâmes encore, sans l'amour, la plus folle des heures de notre amour... Au moment de nous séparer, nous jetâmes au passé cet adieu brûlant, nous bûmes en son honneur cette dernière coupe.

« Avec l'audace d'une vieille marquise d'esprit qui marcha sur un talon rouge, c'était le *coup de l'étrier*, dit madame de Flers. »

Le premier volume se termine sur ce joli mot.

Je ne sais pas ce que pense le faubourg Saint-Germain de ces peintures de marquise ; aussi, après la confidence de la nuit, Marigny craint d'avoir trop parlé.

« Les yeux de lynx que M. de Marigny avait eu raison de ne pas craindre le regardèrent avec une

finesse aimable et tendre, épithètes bien jeunes pour des yeux de soixante-quinze ans, mais justes pour cette femme, éternellement adorable d'esprit et de cœur, que les matérialistes de son temps, qui n'iaient l'immortalité de l'âme, — s'ils avaient vécu autant qu'elle, auraient considéré comme une très-forte objection. » (T. II, p. 42.)

Après cette phrase où les incidentes redoublées s'accumulent d'une façon abominable, madame de Flers pardonne à son gendre pour sa sincérité.

« — Une grand'mère, dit-elle, c'est deux mères l'une sur l'autre. (T. II, p. 232.)

Ce mot prétentieux aurait pu être écrit par madame Lafarge. Les *Heures de prison* sont de la même école : il y est souvent question de l'*Imitation*, mais dans le style sincère de M. d'Aurevilly.

Enfin, nous allons quitter la Vellini, cette « vieille aigle plumée par la vie » (toujours la littérature du jardin des Plantes), cette femme aux yeux vampires, etc., pour une jeune personne chaste dont la pureté a donné infiniment de tracàs à la plume de l'auteur, mademoiselle Hermangarde de Polastron.

« Il y avait, capricieusement assise sur un coussin de divan, une jeune fille dont le profil, éclairé par l'écarlate reflet de la braise, ressemblait à la belle médaille grecque qui représente Syracuse, non sur du bronze alors, mais sur un fond d'or enflammé. » (T. I, p. 7.)

Ceux qui ne comprendraient pas sont priés de passer aux bureaux du *Pays, journal de l'Empire*, de deux à quatre heures; M. d'Aurevilly se fera un réel plaisir d'ouvrir la serrure de ses phrases :

« *Hermangarde* était digne de son nom carlovingien. » (T. I, p. 10.)

Polastron est-il carlovingien également? Ne le retrouverait-on pas dans le répertoire d'Arnal? Je m'explique maintenant pourquoi les amis de M. de Marigny l'appelaient « le fier Sicambre. » C'était pour faire pendant au prénom carlovingien d'Hermangarde et au nom mérovingien de Polastron.

« Depuis cinq minutes Ryno aimait, et pour la première fois, — sensation étrange et maudite! — il tremblait de ne pas être aimé. »

Cette sensation *étrange et maudite* de la page

66 du premier volume n'est-elle pas tombée de la poche trouée du vieil *Antony* ?

Ryno triomphe de mademoiselle Hermangarde. En pouvait-il être autrement ?

« L'amour qu'il inspire, disait une femme, doit être de l'*émotion en permanence*. » (T. II, p. 98.)

M. de Marigny avait d'ailleurs pour se faire aimer des moyens tels qu'il est bon d'en donner la recette aux jeunes gens naïfs.

« Je crois avoir été éloquent cette nuit-là, dit Ryno. Je parlai à madame Annesley un langage qui sortit sans effort de mon âme combattue, et qui aurait donné à toutes les femmes ce double frisson de la fièvre du cœur. Ce fut comme un mélange d'adoration idolâtre et de détestation inouïe, de flatterie caressante et d'impertinence hautaine, d'assurance et de doute, de glace et de feu ; une *espèce de bain russe intellectuel*, et dans lequel je plongeai, pour les assouplir, les nerfs de cette femme qui ne faiblirent pas une seule fois. » (T. I, p. 208.)

Ainsi il est entendu qu'avec des bains russes intellectuels dans lesquels on plonge les nerfs de femme, il est facile d'en triompher.

« Mademoiselle de Polastron n'avait pas le teint de

brugnon mûr de la marquise sa grand'mère. » (T. I, p. 46.)

Mais :

« Il y avait en elle quelque chose d'entr'ouvert et de caché, d'enroulé, de mi-clos, dont l'effet était irrésistible... Le contour visible plongeait dans l'infini du rêve. Accumulation de mystères! (s'écrie M. Barbey intrigué.) C'était par le mystère qu'elle prenait le cœur et la pensée. Espèce de sphinx sans raillerie, — à force de beauté pure, de calme, de pudique attitude. (T. I, p. 49.)

Nous n'avons pas fini avec mademoiselle de Polastron :

« Le vermillon de ses joues, aussi éclatant que la bande écarlate des lèvres, montrait assez que sous le marbre éblouissant de blancheur, il y avait un sang vivant qui ne demandait à couler que pour la gloire de l'amour. » (T. I, p. 151.)

M. Barbey a un faible pour l'apostrophe. Il y a dans son livre encore plus d'apostrophes que de tigres.

« Influence des sentiments les plus vainqueurs! Cette svelte fille, cette *belle guerrière*, comme dit

Shakspeare de Desdémone, avait les mouvements appesantis des êtres qui succombent sous les plénitudes de leur propre cœur. (T. I, p. 151.)

Mais c'est à la messe de mariage que mademoiselle de Polastron est précieuse, elle « qui avait la grave et romanesque grandeur de son nom et d'une figure d'histoire. » (T. II, p. 227.) « Elle dépassait les femmes de ce siècle et leurs morbidezses. »

J'ai déjà averti M. d'Aurevilly de la vétusté des *méplats* dont on ne donnerait pas deux sous au Temple; *morbidesse* est aussi usé que *méplat*, il n'a plus cours; les bulletins commerciaux des journaux ont même supprimé de leurs colonnes ce mot *morbidesse* qui s'est tenu assez ferme il y a vingt ans. Malgré de généreux efforts pour rajeunir ce nom par l'adjonction de deux z à la place de deux s, ce mot a été reconnu sous son masque italien, et, dans un bal distingué, il serait jeté honteusement à la porte comme cacochyme et plein de catarrhes romantiques.

« A la messe de mariage, mademoiselle de Polastron portait son voile de malines (je supprime deux incidentes) de manière à justifier ce grand nom de

la fille de Charlemagne qu'on avait osé lui donner. » (T. II, p. 53.)

Chacun surtout remarquait « ses bandeaux blonds et lisses comme de l'or en fusion coulant vers ses tempes. » (T. II, p. 227.)

Nécessairement à cette cérémonie nuptiale assistent toutes les femmes sacrifiées par M. de Marigny. L'auteur, qui a déjà donné tant d'épithètes à son « ancienne maîtresse, » en retrouve encore quelques-unes en ce moment solennel. Dans cette solennité il abandonne les cages des animaux carnassiers et va étudier la montre des serpents : on sait qu'il est d'habitude aux noces de porter des habits neufs.

Madame de Mendoze rencontre, en prenant de l'eau bénite, le jour du mariage de Ryno, « une femme mince et cambrée qui, comme une vipère dressée sur sa queue, comme la guivre du blason des Sforza, lui lançait deux yeux d'escarboucles, opiniâtrément dévorants. » (T. II, p. 73.)

C'était Vellini habillée d'une robe de satin luisant recouvert de dentelles noires, une mantille sur la tête.

« Peut-être parmi ces femmes du monde qui bais-

saient alors leurs longues paupières hypocrites sur leurs missels, peut-être s'en trouvait-il plusieurs que M. de Marigny *avait eues*. (T. II, p. 64.)

Ce mot *avoir* en parlant d'une femme qu'on a possédée, l'auteur y tient beaucoup ; il le met dans la bouche de ses personnages, lui-même s'en sert avec une complaisance qui prouve le prix qu'il y attache.

Il faut que je sois profondément bourgeois, mais je ne puis supporter ce mot, et je ne l'ai jamais entendu dans la bouche d'hommes distingués, à plus forte raison dans leurs écrits. M. Barbey dira de moi ce qu'il a dit des journalistes : « Ce sont des champignons exquis quand ils ne sont pas empoisonnés (1). »

Ce que Vellini avait prédit ne tarda pas à arriver. « — Tu passeras sur le cœur de la jeune

(1) Je préfère laisser parler un ami de l'auteur, un homme distingué, M. de Custine.

« Le langage de l'intimité en bonne compagnie est quelquefois de si mauvais goût, que nous n'oserions risquer ici les propres expressions des personnages distingués que nous mettons en scène...

« Faire ressortir ce qu'il y a de mauvais dans le bon ton est une tâche trop délicate. »

(DE CUSTINE, *le Monde comme il est.*)

fille que tu épouses pour me revenir. » (T. I, p. 122.) Après un certain séjour dans un vieux château de la Normandie, la Vellini reparaît, et Ryno retourne à elle.

Vellini demeure au hameau du Bas-Hamet, chez des pêcheurs, elle couche sur la paille :

« Ainsi des tuyaux luisants de blé égrené et des tiges de colza défleuries, voilà comme cette Capouanne de la vie parisienne avait remplacé le lit en satin et la peau de tigre aux griffes d'or. (T. III, p. 96.)

De même que dans les symphonies de Mozart, où le motif principal reparaît dans mille endroits différents, le fameux tigre empaillé du *penseur* se montre encore une fois. L'auteur tient à ce qu'on ne l'oublie pas ; si un jour il faisait un drame avec son roman et que le parterre, dans un enthousiasme que je veux bien supposer, rappelât les acteurs : — *Tous ! tous !* suivant la mode du boulevard, M. Barbey exigerait que son tigre empaillé vînt recevoir, avec les principaux acteurs de sa pièce, les hommages du public.

Vellini, dans cette pauvre cabane, a apporté sa robe singulière de satin chamois avec des nœuds flottant de ruban noir ; mais le costume de Ryno !

« Un bonnet de martre, — poétique fantaisie d'Hermangarde, — et une redingote d'un vert sombre, serrée à la taille et bordée de martre comme le bonnet. La jupe de cette redingote, ondoyant comme la fustanelle d'un Grec, tombait au genou sur ses bottes à moitié plissées où reluisaient des éperons d'acier. Ainsi vêtu, il avait l'air de quelque mystérieux chasseur des Alpes ou d'un chevalier des temps anciens. » (T. III, p. 104.)

Ainsi vêtu, Ryno ressemble à un premier rôle de l'Ambigu-Comique. Du reste je connais depuis longtemps cette redingote d'un vert sombre, serrée à la taille, qui a fait imprimer dans les petits journaux à propos de M. d'Aurevilly : « Il a le style *corset*, » plaisanterie qui ne sera comprise que d'une vingtaine de personnes.

« Vellini me fixa (Ryno) avec ses yeux fascinateurs qui m'entrèrent dans le cœur comme deux épées torses. » (T. I, p. 210.)

« Déjà Ryno la regardait : il se perdait dans ses yeux agrandis, dont l'iris dilaté par la passion rallumée semblait avoir envahi, absorbé la cornée bleuâtre. (T. III, p. 112.)

O cacophraste ! cacologue ! cacophile ! cacomane !

« Pour orner le français de nouvelles parures,
Je hasarde en mes vers d'insolentes figures, »

a dit le duc de Nevers dans ses poésies.

Mais n'est-ce pas assez de citations pour démontrer quel dévoiement de style, quelles prétentions, quel maniérisme, quelle volonté persistante, quel honteux abus de la langue président à cette composition, où les étoffes rouges, le sang, les pierres précieuses, les piments, les alcools et les paillons jouent un si grand rôle.

Par la cuisine d'un homme, on peut connaître l'état de son corps. Ce sont les vieillards usés, les anciens viveurs, ceux qui ont abusé de la vie, qui remplissent leurs sauces de poivre, de piments destinés à réveiller leur palais fatigué. Cette littérature de décadence ressemble à la cuisine épicée des vieillards ; à qui peut-elle plaire ? Où se trouve le public dont M. Barbey croit être l'expression ? Heureusement il ne se trouve pas, car la France serait bien malade.

En sortant d'un tel livre, on éprouve le besoin de se retremper dans Rabelais, Montaigne, Molière, la Fontaine, Diderot, Jean-Jacques et Voltaire, que M. d'Aurevilly définissait quelque part :

« ces *petits* grands hommes du dix-huitième siècle. »

— « Mais, » disait un homme d'esprit : « quand il s'agit des philosophes, M. Barbey aboie. »

On a le vertige, cette langue *torve*, ce français *torse* troublent les idées. Je me rappelle d'un singulier livre, *Madame Putiphar*, que j'essayai jadis de lire avec la curiosité de la jeunesse. M. Pétrus Borel y déclarait « qu'un honnête homme doit toujours avoir un volume du marquis de Sade dans sa poche. » C'étaient ainsi que prêchaient les néo-romantiques dans des orgies à froid.

Il y a la même débauche d'idées, de langue et de mots dans M. d'Aurevilly que dans le *lycanthrope* disparu du monde littéraire. Un honnête esprit ne saurait garder la raison devant des pages où il est question

1° De « *décloser* des âmes. » (T. II, p, 316.)

2° D'une « âme *nitide*. » (T. III, p. 3.)

3° D'une « *pénombre vermillonnée* par la flamme. »
(T. III, p. 10.)

4° Des « dents *érubescentes* » de mademoiselle de Polastron. (T. III, p. 11.)

5° De « la Révolution de 1793, cette *Bourréle* qui, etc. (T. III, p. 54.)

- 6° De « surfaces *marmorines* d'un corps. »
 6° D' « *intangibles* caresses. »
 8° De « muscles *lubréfiés* dans la mer. » (T. III,
 p. 93.)
 9° De « lèvres *assoiffées*. »
 10° D'un « matelot à la main *squammeuse*. » (T. III,
 p. 69.)
 11° Enfin du nouvel adverbe : « *sororalement*. »

On ne trouverait ni chez les poètes italiens les plus maniérés ni chez les Espagnols une pareille débauche de mots. M. Barbey aurait été à l'école chez *Gongora*, qu'il en serait sorti plus simple. Il y apporte une certaine vanité et une certitude pleine d'aplomb.

A la page 301 du tome III, le plus mauvais du roman, celui par conséquent où les étrangetés abondent, l'auteur s'écrie après avoir enfanté une monstruosité semblable aux onze citations précédentes :

« Mot digne de faire une entrée triomphale dans la langue, *si* la porte n'en était *si* basse et *si* étroite. »

Pour reprendre mon sang-froid après une telle lecture, j'ai ouvert un volume d'Henri Estienne

comme j'aurais bu une carafe d'eau si j'avais avalé de la poudre.

« Mon intention n'est pas de parler de ce langage françois bigarré, et qui change tous les jours de livrée selon que la fantaisie en prend à M. le Courtisan ou à M. du palais de l'accoustrer...

« De quel françois donc enten-je parler ? Du pur et simple, n'ayant rien de fard ni d'affectation, lequel M. le Courtisan n'a point encores changé à sa guise ; »

dit Henri Estienne en un passage sur lequel je tombai tout à coup. Le mot est trouvé : c'est de la littérature de *courtisan*, de dandy, d'homme blasé, ennuyé, qui se jette un jour dans les lettres pour se distraire, et qui y apporte tous les vices d'une race éteinte.

Il traite le français comme les grandes dames d'autrefois l'orthographe ; il ignore jusqu'aux lois de la ponctuation ! Les règles si précises de la ponctuation lui apprendraient à dédoubler ses incidentes déterminatives et explicatives. Il invente à tout propos des mots plus compliqués que ceux du professeur Piorry, de Fourier, des savants et des utopistes, et il n'y a pas un de ces mots basé sur une langue connue ; ils ne procèdent ni du grec ni

du latin, ni de l'allemand, ni de l'italien, ni de l'espagnol, ni du français ; ce ne sont que mots vagues, détournés de leur sens, tirés de la poésie maladive de *Joseph Delorme*.

M. d'Aurevilly ne serait pas complet s'il ne mélangeait le mysticisme à cette débauche ; mais son mysticisme, ses aspirations catholiques nous ont valu un des mots les plus comiques de ce temps-ci.

Rabelais en ses grotesques inventions ne m'a jamais diverti comme le mot de *criste marine*, employé par l'auteur d'*Une Vieille Maîtresse*. On sait que la criste marine est une plante qui pousse au bord de la mer ; elle est connue en pharmacie, certains médecins la recommandent aux poitrinaires comme chargée d'iode.

Vous-même, monsieur, je vous engage à débou-tonner quelque peu votre culotte avant que je vous dise quel sens M. d'Aurevilly a donné à cette pauvre herbe, car vous en rirez trop.

Il l'appelle *CHRIST-marine*, sans doute pour montrer qu'à travers la peinture de ces passions, il n'oublie pas la religion. J'ai été désarmé par le mot.

Aussi, monsieur, tout ce qui est clair et

compréhensible dans une œuvre d'imagination, M. d'Aurevilly le dédaigne et le nie comme il repousse en masse toutes les intelligences du dix-huitième siècle.

Par ses idées politiques et littéraires, M. d'Aurevilly est du grand parti des Nicolardot et des Potmartin. Votre réputation, votre brutalité dans le langage, votre affirmation, vos dédains profonds qui ne s'arrêtent même pas à Molière, ont tenté une race de jeunes et de vieux dandys. MM. d'Aurevilly et de Potmartin ne s'élèveront jamais au scandale de vos pamphlets littéraires, ils aspirent à devenir des Veuillot, et ne seront tout au plus que des *Veuilloculus*.

Que vous les encouragiez dans cette voie, je le comprends, mais vous en riez en vous-même, sachant qu'ils ne dépasseront jamais la qualité de porte-queue. Je ne voudrais pas tomber dans le pamphlet et je désire rester dans la littérature. Ce long article serait inutile s'il était dicté par la raillerie pure. Je me demande comment un homme qui se dit catholique fervent peut publier le roman : *Une Vieille Maîtresse* ?

L'auteur aura-t-il l'hypocrisie de déclarer que la conclusion à en tirer est toute morale ? Rien n'in-

dique qu'il ait eu un but en écrivant ce livre ; pas une ligne, pas un mot ne le laissent supposer. Si M. d'Aurevilly me répondait qu'il a voulu dégager de son livre l'idée qu'une passion coupable, basée sur la sensualité, entraîne le châtement physique et moral des deux êtres qui s'y sont livrés, il me serait facile de lui démontrer que la complaisance avec laquelle il s'attache à rendre des plaisirs charnels, des situations de l...ar, rendent son livre plus dangereux que celui de *Mademoiselle de Maupin*.

M. Théophile Gautier est un poète païen de l'école de ce Goethe tranquille, qui composait les *Elégies romaines* « en comptant les pieds de ses hexamètres sur les épaules d'une belle fille dont les formes arrondies lui révélaient toutes les perfections des marbres antiques. »

M. Gautier est calme, presque chaste, ne prêche pas le catholicisme, n'est enthousiaste ni de M. de Maistre, ni de M. de Bonald ; ne se pose pas en romancier catholique, ne s'inquiète ni de la morale, ni du bien, ni du vrai, ni de l'état social, ni de la politique, ni de la guerre, ni de la paix, ni de la misère, ni des tortures du cœur, ni des passions, il ne connaît que le *Beau*, et n'admet pas la

souffrance, qui est la base de toutes les grandes œuvres depuis le christianisme.

« — Un poète, me disait-il un jour, ne doit pas *geindre* en public. »

C'est une singulière religion, mais elle a le mérite d'être franche. Au contraire, M. d'Aurevilly, étant sincère catholique, ment à ses croyances en publiant *Une Vieille Maîtresse*. Il connaît bien la morale quand il s'agit de la nier chez les autres. Voici ce qu'il dit d'un chef-d'œuvre dont le tort à ses yeux est sans doute d'avoir été écrit par un homme du dix-huitième siècle :

« Au dix-huitième siècle, le roman sans *couleur*, sans *profondeur* et sans *idéal* de l'abbé Prévost, dont le héros est un escroc et l'héroïne une fille de joie, n'a-t-il pas été vanté comme un modèle littéraire par l'immoralité renaissante d'une époque abominablement dégradée ?

Or, je cherche dans mes souvenirs, j'ai beaucoup lu *Manon Lescaut*, qui est peut-être le plus beau roman français, le plus complet, et je n'y trouve aucune peinture sensuelle ; à tout propos

reparaît ce *Tiberge*, personnage plein de morale, qui montre aux deux amants la vraie route de la vie honnête. La peinture de ces deux jeunes gens si beaux et si jeunes, qui s'aiment, se trompent et sont châtiés par la société, suffirait à faire du livre de l'abbé Prévost un roman moral, même sans la présence du vertueux *Tiberge*. Voilà le livre que M. d'Aurevilly condamne, lui qui a écrit les phrases suivantes dans ce langage mystico-prétentieux dont il a le secret.

« Ce n'étaient plus les chastes poses de l'amour conjugal que Swedenborg a appelé le roi des amours et qu'il a symbolisé dans les cygnes, les oiseaux de paradis et les tourterelles. C'étaient des attitudes lasses, *déchevelées* ; des reploiements de corps alourdis. La tête brune de Ryno était placée plus bas que le sein de l'Espagnole, qui jouait d'une main avec son miroir. Était-ce le bras de cette femme qui liait ainsi le cou de Ryno, ou, car c'était bien blanc pour son bras, sa svelte jambe souplement passée au-dessus des épaules de son ancien amant, couché vers elle ! »

Il ne suffit pas à M. Barbey d'avoir copié en prose les postures de Jules Romain, il faut préciser davantage par des points de suspension.

« Une gerbe d'étincelles rayonnait à l'extrémité de cette ligne indistincte..... Mais ne portait-elle pas aux chevilles comme aux poignets des cercles d'or, fermés de pierres précieuses? » (T. III, p. 120.)

Swedenborg ne sauve pas l'Arétin. L'abbé Prévost n'eût jamais décrit ces titillations pour lesquelles il ne saurait y avoir d'épithètes assez fortes.

« Lui (Ryno), dont elle (la Vellini) fomentait les blessures au cœur avec les *attouchements ailés* de ses mains éparses et transfondant à tous les réseaux de ses veines des flots de vivante électricité. » (T. III, p. 203.)

Je m'arrête ici, monsieur, ces citations nombreuses montrent l'auteur tel qu'il est. Le public sera juge de ces singuliers apôtres d'un catholicisme nouveau qui se jettent imprudemment dans le roman, avec la naïveté d'hommes qui ignorent que le roman est, de toutes les formes de la pensée, la moins hypocrite, celle où l'auteur, malgré toute sa diplomatie, ne saurait masquer son tempérament.

Quoi que fasse l'auteur, son roman est une confession.

M. d'Aurevilly n'a rien caché, il a tout dit; voilà pourquoi, malgré la difficulté qu'il a à s'exprimer, je l'ai laissé parler le plus longtemps possible.

LES SENSATIONS DE JOSQUIN

Mon ami Josquin, dont les aventures et les voyages vont se dérouler de mois en mois dans cette *Gazette*, est mort tout récemment, brisé par des sensations trop délicates. Il avait souffert énormément de l'amour, de l'amitié; pour se consoler il se dépensait en toutes sortes d'amourettes sans conclusions qui l'intéressaient extraordinairement. Si la plus grande sincérité ne régnait dans les nombreuses pages qu'il a laissées, on aurait peine à comprendre l'intérêt de pareilles aventures : l'explication est facile à en donner.

Jusqu'à vingt-cinq ans, Josquin vécut sans aimer réellement ; il avait une certaine crainte des femmes, les regardait comme des êtres d'une essence supérieure , craignait surtout d'être repoussé et n'osait montrer les trésors d'affection qu'il avait dans le

cœur. Plus tard, Josquin eut beaucoup d'aventures, mais il lui resta jusqu'à sa mort un fonds de timidité que rien ne pouvait rompre, sinon des avances.

C'était un singulier caractère composé de comique et de mélancolique; on le voyait dans la même journée gai, triste, expansif, sombre, bagueaudant, réfléchissant, plein de joie ou d'abattement; il allait d'un extrême à l'autre et ne put jamais conserver son sang-froid. Il se jetait à corps perdu dans des folies extrêmes et s'abandonnait ensuite à des tristesses amères : ceux qui l'aimaient l'aimaient beaucoup, mais par son humeur changeante il s'est fait de nombreux ennemis.

D'un naturel bon et expansif, il se laissait aller souvent à des colères, à des rancunes inexplicables; les femmes le comprenaient mieux que les hommes, car il savait se plier aux conditions les plus diverses, et jusqu'à sa mort il a respecté toutes les femmes, de n'importe quel rang.

Je reviendrai du reste sur lui quand des éclaircissements se feront sentir, et de temps en temps j'expliquerai le décousu de ses notes et de ses aventures.

CHAMPFLEURY.

LES SENSATIONS DE JOSQUIN

CHAPITRE I^{er}

LES ANABAPTISTES.

Il y a longtemps que j'ai une mission pour étudier la littérature populaire, une mission que je me suis donnée, car je ne m'aviserais jamais d'aller trouver un ministre et de lui dire : « Monsieur, voici tel point de l'histoire à éclaircir, les matériaux sont à tel endroit, pourriez-vous me donner les moyens d'aller travailler dans cette province? » Ce n'est pas ainsi que s'obtiennent les missions.

Il est bon d'aller pendant un certain temps dans un certain monde, il faut être convenablement ganté, verni et peigné avec le plus grand soin. Je recommanderai surtout à tout homme qui désire une mission de tirer une raie au milieu du front et de la prolonger jusqu'à la nuque, en la faisant passer par le sommet du crâne. Ce jeune homme est certain d'obtenir ce qu'il demande, en

joignant à sa raie quelques attentions pour de vieilles dames qui s'empresseront de le recommander au ministre.

Autant que possible ne pas apporter de convictions dans la conversation. Combien d'hommes ont vu leurs projets mis en déroute par des idées arrêtées, par une simple affirmation ou une négation !

Quelqu'un me disait un jour : « Quand vous entrez dans un salon, laissez vos opinions dans l'antichambre avec votre paletot. » Ce quelqu'un me sembla particulièrement corrompu, car je n'aime que les conversations substantielles, et je resterais muet toute la soirée si j'entendais des paroles instructives ; mais si quelque niais veut m'imposer ses goûts, alors il m'est impossible de me retenir ; je dis ce que je pense, ce que je crois. Voilà pourquoi je ne demanderai pas de mission. D'ailleurs, il me serait impossible de rédiger mes observations dans la forme officielle ; je suis certain qu'en voulant rester terne et monotone, il m'échapperait toujours de tirer quelque pétard.

Aussi me suis-je donné une mission à moi-même, celle de visiter Troyes, qui fut le berceau de la Bibliothèque populaire ; de là j'irai à Lan-

gres faire un petit pèlerinage à la mémoire de Diderot; je traverserai Besançon pour me rendre à Montbéliard, où je retrouve des traces d'imprimerie populaire, et je passerai soit en Suisse, soit en Allemagne.

Comme je parlais de mes projets à table, une personne qui se trouvait là me dit en m'entendant parler de Montbéliard :

— Ne manquez pas de visiter les anabaptistes.

— Pourquoi ?

— Vous y remarquerez des mœurs fort curieuses. Surtout tâchez de vous introduire dans une famille anabaptiste où il y aura des demoiselles; faites un petit bout de cour à l'une d'elles, et demandez-lui la permission de passer la nuit en sa société.

Toute la table se mit à rire.

— Je ne plaisante pas; si vous convenez tant soit peu à la demoiselle, elle vous accordera cette faveur.

— Dans quel but ?

— Que vous importe? Vous passerez la nuit avec une jolie fille, car elles sont toutes jolies, et cela avec la permission de ses parents.

— Est-il possible ?

— C'est la coutume du pays. Il en est de même dans l'Oberland, et il n'y a là rien contre la pureté des mœurs.

— Bah !

— Ce sont de jeunes filles sages qui vous accordent une très-légère faveur, vous causerez seulement avec elle.....

— Toute la nuit ? dis-je.

— Oui.

— Et que fait la demoiselle ?

— Elle est dans son lit.

— Et moi, quelle sera ma situation ?

— Vous vous coucherez également.

— Allons, vous vous moquez !

— Non ; seulement vous serez sur la couverture et la demoiselle dessous.

— Une fameuse précaution !

— La demoiselle garde sa jupe et vous la moitié de votre costume.

— Je ne comprends pas quel est le but de cet usage.

— Allez à Montbéliard.

— Il n'est jamais arrivé de malheur ?

— Si vous vous avisiez d'être trop entreprenant, la demoiselle appellerait aussitôt ses parents.

— A la bonne heure ; mais qui est-ce qui la pousse à m'accorder cette nuit ?

— Allez à Montbéliard.

— Est-ce une épreuve pour la vertu de la jeune fille ? Par là comprend-elle les séductions futures qui viendront plus tard l'assiéger ?

— Je n'en sais rien , allez à Montbéliard.

— Bien certainement. Je veux en avoir le cœur net ; mais je ne peux pas déceimment arriver à Montbéliard sans y connaître âme qui vive et me présenter dans la première maison venue d'anabaptistes.

— Puisque vous connaissez beaucoup de monde à Besançon, faites-vous donner des lettres d'introduction pour Montbéliard.

— Je n'y manquerai pas.

— Allez voir de ma part M. l'abbé, à Montbéliard.

— Décidément, vous vous moquez ? Comment irais-je trouver M. le curé et lui expliquer ce qui m'amène à Montbéliard ?

— M. l'abbé est un homme intelligent qui vous donnera des renseignements très-curieux sur les anabaptistes ; il y a plus de protestants dans la ville que de catholiques, vous pourrez

étudier les luttes des deux religions en présence.

— Mais si je me lie avec M. le curé, je risque fort de me compromettre aux yeux des protestants.

— Ne vous liez pas, rendez seulement une visite à M. l'abbé pour étudier le terrain et de là pénétrer chez les anabaptistes.

— Vous me séduisez, je pars demain.

— Ce sera de votre faute si vous revenez sans avoir fait connaissance avec une famille anabaptiste.

— Adieu donc.

Nous nous embrassons là-dessus; je fais mes malles et je rêve de Montbéliard la nuit, en attendant que je prenne le chemin de fer de Troyes le lendemain matin.

CHAPITRE II

PUREMENT ARCHÉOLOGIQUE.

Troyes est la ville par excellence des libraires; des murs épais de Troyes sont sortis des montagnes de petits livres qui ont inondé les campagnes. C'est la patrie de la *Bibliothèque bleue* dont le

titre seul réveille tous les souvenirs de jeunesse. Contes de fées, histoires de brigands, cantiques pieux, tous nous avons eu dans les mains quelques-uns de ces petits volumes imprimés illisiblement sur du papier à sucre, et que nous lisions avec nos jeunes yeux avides de douze ans. Il y aurait un beau livre à faire sur la bibliographie de Troyes, un livre demi-spirituel, demi-savant, comme en écrivait jadis Charles Nodier. Depuis longtemps je voulais visiter Troyes, de même que j'ai été à Rouen, à Épinal, pour y retrouver les dernières traces d'un art populaire dont la fin est arrivée; cependant que de déceptions me sont arrivées dans ces villes qui ne soupçonnent pas l'importance de leur librairie et de leur imagerie!

A Rouen, un de ces imprimeurs m'a pris pour un être bizarre quand je lui ai dit l'objet de mon voyage. « Ces petits livres, m'a-t-il répondu, nous les avons tous mis au pilon. »

A Épinal j'espérais trouver d'anciennes planches de l'imagerie coloriée, la joie des chaumières; on a brûlé les vieux bois de poirier qui ont illustré le nom de Pellerin.

Tout d'abord en descendant du chemin de fer, j'ai été désillusionné. Par suite des terrassements

qu'ont nécessités les voies ferrées, les arbres de ceinture de la ville ont été coupés et le niveau des boulevards extérieurs tellement exhaussé que les remparts seront enterrés tout à fait; ce travail de remblayement n'était pas encore terminé et j'ai pu voir l'extrémité de deux énormes tours dont la base est déjà perdue dans les décombres. Voilà de la besogne pour les archéologues futurs.

Singulière chose ! nous passons une partie de notre temps à rechercher d'anciennes constructions, à demander à la terre ses secrets, et une autre partie se passe à enterrer des monuments non moins curieux.

Ce début m'a jeté du noir dans l'esprit, quoique je ne sois pas un extrême regretteur du passé et que je n'aie jamais dépensé de colères contre les chemins de fer, motif chéri par les petits poètes.

Au contraire, appuyé souvent sur un pont, je me laisse aller à considérer avec plaisir ces grandes voies ferrées calmes, qui ont même du charme en l'absence des machines à vapeur. Les talus coupés en biseau dans les prairies vertes en montrant de grandes tranches sablonneuses jaunes, un ciel bleu, les entrecroisements des rails au milieu de courbes douces, n'y a-t-il pas là pour un pay-

sagiste nouveau un tableau qui n'attend qu'un peintre? L'industrie mélangée à la nature a son côté poétique : il ne s'agit que de le voir et de s'en inspirer.

Troyes dut ses nombreuses imprimeries aux foires importantes qui s'y tenaient au quinzième siècle, d'où la littérature particulière qui y prit naissance. D'abord ce sont les romans de la chevalerie et de la Table Ronde, les légendes de saints, les moralités, les complaintes. Puis vinrent les almanachs dont l'histoire à elle seule serait excessivement curieuse, ces almanachs, dont le grave Duval, dans ses *Éléments de la géographie de la France*, a dit : « La ville de Troyes est habitée de plusieurs bons marchands et d'un bon nombre d'astrologues. »

Hélas! que sont devenus ces astrologues? L'almanach d'aujourd'hui, dit l'*Almanach des Anes*, semble rédigé par des perruquiers. Encore un renversement singulier de la civilisation!

Au quinzième siècle l'almanach, qui s'appelle du titre pompeux de *Grand Compost des Bergers*, est rempli de gravures et de poésies précieuses par leur simplicité et leur sentiment naïf; au dix-neuvième siècle l'*Amanach des Anes*,

vendu à vingt mille exemplaires, semble le premier livre sorti de la première presse d'un peuple sauvage.

Le Grand Compost se termine par les *Chants des oiseaux*, « tels que les bergers les entendent parler en gardant les brebis. » C'est un véritable concert champêtre, où chaque oiseau parle à son tour. Le pinçon siffle :

Le temps d'hyver m'est fort contraire,
Car il me fait grand froid avoir ;
Pour m'en garder que dois-je faire ?
Rien ne me vaudroit le sçavoir.

Le paon parle comme un moraliste :

Quand je vois ma belle figure,
Orgueilleux suis, hautain et fier,
Mais telle beauté peut me dure ;
On ne doit autruy mépriser.

Je connais peu de poètes d'aujourd'hui capables d'écrire le quatrain suivant, tel qu'il sort de la bouche de l'oye :

J'aime mou mattre et ma maitresse,
Sur ma plume dormant au lit ;
Après auront ma chair et ma graisse,
Ce leur fera un grand profit.

Voilà l'Almanach du quinzième siècle, bûrré de prédictions, de conseils médicaux, de poésies et de gravures remarquables ; l'almanach de 1856 se borne à indiquer les mois où il est bon de couper du bois, ceux où il est important de prendre médecine. On l'appelle *Almanach des Bergers*, mais son véritable titre est *Almanach des Anes*.

Un homme de génie, on ignore malheureusement son nom, a trouvé moyen *d'écrire* un livre pour les gens qui ne savent pas lire.

Réunissez en une même série les signes des sourds et muets, les hiéroglyphes égyptiens, les signes sténographiques, et vous arriverez à peine à vous faire une idée de ce singulier almanach, plus comique à lui seul que les funèbres almanachs *pour rire* dont nous semblons fiers aujourd'hui. On a dessiné en le moins de signes possible ce qui paraît le plus utile aux paysans, c'est-à-dire la connaissance des nouvelles lunes, les jours de fête, les changements de saisons et de temps ; en médecine, on indique les jours où il est bon d'être saigné ou purgé ; en hygiène, l'époque favorable à la coupe des cheveux ; en astronomie, les temps les plus favorables à la coupe des bois et à la semaison des terres.

Ces signes sont d'une intelligences facile ; ainsi une petite *fiolle* montre qu'il faut prendre médecine ; les mois où la vue est souvent affectée sont signalés par un *œil* ; des *ciseaux* montrent clairement une coupe de cheveux inévitable ; s'agit-il de fumer la terre, une petite *fourche* dresse ses dents en l'air ; une *main* indique qu'il est bon de couper les ongles ; on ne peut se tromper, en voyant une *hache*, sur l'époque propre à couper les arbres.

L'Almanach des Anes n'est-il pas la confirmation des doctrines de cet économiste qui teintait de noir les départements français encore plongés dans l'ignorance ?

Je me suis longtemps promené par la ville, cherchant des traces de cette nombreuse famille d'imprimeurs dont les *Oudot* sont le tronc.

Jean Oudot, premier du nom, imprimeur du roi en 1594, demeurait rue Notre-Dame.

Nicolas I, son fils', qui imprimait en 1628 *la Farce nouvelle du Meusnier et du Gentilhomme*, à quatre personnages, avait pour enseigne le Chapon couronné.

La veuve Nicolas Oudot, sa femme, établie en

1636, publie *la Navigation des compagnons à la bouteille*, in-16 (sans date).

Il ne faut pas la confondre avec la veuve de Nicolas Oudot, de Paris, qui demeurait en 1665 rue de la Bouclerie.

Jean II, frère de Nicolas I, demeurait aussi rue Notre-Dame, à l'enseigne du Chapon d'or couronné. On l'appelait Jean Oudot le jeune. Il publie en 1622 *Almanach pour 1622*, par Pierre l'Arrivey, avec de grandes prédictions.

Nicolas II, fils de Nicolas I, imprimait pour les libraires de Paris. Il a donné cependant en 1641 le *Roman de la belle Hélène de Constantinople, mère de saint Martin de Tours*, et, en 1682, les *Débats et facétieuses rencontres de Gringalet et de Guillot Gorju son maître*, in-12; en 1641, la *Grand Danse macabre*. Il signait ses livres de son nom ou de Troyes en caractères microscopiques, dans l'un des fleurons du frontispice.

Jean III, qui demeurait en 1696 rue du Temple, dans l'avant-dernière maison, du côté de Croucels, n'a pas imprimé de facéties.

Jacques, fils de Nicolas II, imprimait, en 1686, la *Bibliothèque bleue*, comme ses ancêtres, et entre autres le *Tiel Ulespiègle*.

Sa veuve, Anne Havard Oudot, le remplace en 1711, imprime avec son fils, Jean IV Oudot, la *Danse macabre* en 1729.

Jean IV imprime les *Étrennes de la Saint-Jean* (par le comte de Caylus), deuxième édition, Troyes, chez la veuve Oudot, 1742, in-12. Il y a un portrait grotesque au bas duquel on lit : *Portrait de M. et M^{me} Oudot.*

En 1782 la veuve Oudot publia *les Écosseuses ou les Œufs de Pâques*, deuxième partie des *Étrennes de la Saint-Jean* (par le comte de Caylus). Il y a une jolie vignette en tête dans la manière de Fragonard, qui est gravée par le comte de Caylus. On y lit l'avertissement suivant de madame Oudot : « Je souhaite au public de bonnes fêtes et je me dis la veuve Oudot. »

La veuve Jeanne Royer imprima : *la Peine et Misère des garçons perruquiers*, réimprimé sur un privilège de 1739.

Elle laisse une fille qui vend l'imprimerie occupée depuis trois siècles par ses parents aux Garnier.

De cette illustre famille des Oudot et des Garnier, il ne reste plus que le fameux libraire Baudot dont j'ai pu voir la maison.

CHAPITRE III

PLUS INTÉRESSANT QUE LE PRÉCÉDENT.

Au déjeuner de la table d'hôte, on a conté une histoire gaie qui s'est passée dernièrement à l'hôtel du Faucon, maison rivale des Trois-Rois où je suis descendu. L'hôtelière du Faucon est une petite brune piquante, qui, jusqu'alors, n'avait pas menti au *oui* conjugal; mais il arriva un Anglais qui se laissa prendre à ses beaux yeux et le fit connaître à la dame. Celle-ci rit de bon cœur, n'ayant nul souci d'apaiser la flamme de l'Anglais.

Jusqu'alors l'hôtel passait pour un des meilleurs de la ville, la table était servie à souhait et les commis voyageurs qui y descendaient chantaient par toute la France les jolis yeux de la femme, la cuisine du mari. Soit par défaut d'ordre, soit par manque de surveillance, l'hôtelier se trouva un jour gêné, le diner n'offrit plus cette abondance chère aux commis voyageurs, la maison était moins bien tenue, c'est ce qu'attendait patiemment l'Anglais qui était resté six mois sans

reparler de sa passion à l'hôtelière plus jolie que jamais.

Un matin un huissier montra son nez crochu sur le seuil de la porte et l'Anglais trouva son hôtesse en larmes : c'était le moment de la consoler. Il s'agissait d'un malheureux billet de six cents francs en souffrance, l'Anglais offrit mille francs en échange d'un rendez-vous. Grande colère de la dame qui, furieuse, s'en va trouver son mari.

Au lieu de s'emporter, l'hôtelier réfléchit et fit entendre à sa femme qu'il serait possible d'écouter les propositions de l'Anglais sans pour cela donner un coup de canif dans le contrat. N'était-il pas facile au mari de paraître s'absenter un jour, d'annoncer qu'il ne reviendrait que le lendemain matin ; l'hôtelière recevrait l'Anglais le soir, se ferait donner *d'abord* les mille francs ; aussitôt le mari caché apparaîtrait et la vertu de sa moitié serait préservée de toute atteinte.

Le complot fut organisé de la sorte, l'Anglais eut son rendez-vous à minuit dans la chambre conjugale, et, une demi-heure avant l'événement, l'hôtelier, qui n'était pas des plus braves, se blottit dans une armoire, accompagné de son chef de

cuisine qui devait au besoin lui prêter main-forte.

A minuit l'Anglais arrive et trouve couchée la jolie aubergiste, qui, dans son coquet déshabillé, eût enflammé un être dix fois plus flegmatique. La belle se laisse dérober quelques baisers innocents, car elle ne voulait pas tout à fait tromper son homme; mais l'Anglais décroise son habit, et, au lieu d'un portefeuille, tire deux petits pistolets de poche qu'il place sur la table de nuit.

« Ne vous effrayez pas, madame, lui dit-il; je ne sors jamais sans armes, on ne sait ce qui peut arriver. »

Il avait dit ces mots à haute voix en se déshabillant; dans l'armoire le mari poussait son chef de cuisine à se montrer, l'autre refusait. Ce débat dans l'armoire amena quelques craquements :

« N'ai-je pas entendu du bruit? » dit l'Anglais en armant ses pistolets dont le bruit sec fit tressaillir le malheureux mari. Le bruit ayant cessé, l'Anglais souffla la bougie. Une demi-heure après il ouvrit son portefeuille, en tira une liasse de billets de banque et en offrit un à la jolie hôtelière, ainsi qu'il avait été convenu.

L'émotion, la honte d'avoir été prise pour dupe, la crainte de voir apparaître son mari tout à coup rendaient l'hôtesse plus séduisante que jamais : indignée de la lâcheté de son mari qui ne donnait pas signe de vie, la jolie aubergiste envoya un si charmant regard dans la direction de l'Anglais, que celui-ci fit sans doute avec la dame une nouvelle convention, car il ne sortit qu'au point du jour. Alors le mari, pâle et furieux, se montra et laissa exhaler toute l'indignation qu'il avait concentrée..... contre son chef, assez lâche pour ne pas tenter de sortir de l'armoire.

Cette aventure a relevé les affaires du Faucon ; voilà ce qui se dit par la ville.

(La suite au prochain numéro)

LA JEUNESSE D'HONORÉ DE BALZAC

Madame de Surville, sœur de M. de Balzac, vient de publier sur ce grand écrivain un livre qui fait que son nom désormais restera attaché à celui de son frère. Par les confidences de l'homme on comprend l'intelligence de la femme qui a eu le courage de rester muette depuis dix ans devant les calomnies effrontées que des envieux, — il existe même des envieux après la mort, — cherchaient à jeter à la tête de l'illustre grand homme, enlevé dans la force de l'âge. Ces lettres intimes écrites par le poète dans les divers greniers qu'il habita et qu'il meubla de ses rêveries, ces lettres font connaître l'homme tout entier, bon, affectueux, enjoué et plein de cette naïveté précieuse, que la connaissance du mal qui dévore les so-

ciétés ne doit pas enlever aux grands artistes. Ce ne sont pas des Mémoires, ce sont, pour la plupart des lettres, écrites par Balzac à l'âge où il ignorait si l'avenir répondrait à son ambition.

Madame de Surville a encadré cette correspondance dans un récit simple, sans prétention, d'un enthousiasme sincère, convaincu, et ainsi elle a donné le réel modèle de biographie. Ce récit est un chef-d'œuvre dont il n'y a pas un mot à retrancher ; les convenances y sont gardées si religieusement, qu'il eût pu être publié du vivant de M. de Balzac. Nous aurons un jour d'autres communications sur Balzac et ses œuvres ; ce grand travailleur écrivait immensément aux personnes qu'il aimait ; mais il sera difficile d'égaliser l'œuvre de madame de Surville, que je ne peux m'empêcher de comparer à madame de Vandeuil.

La mode aujourd'hui est d'admirer démesurément l'auteur de la *Comédie humaine* ; tout le monde le comprend, l'apprécie, le vénère. Les critiques qui ont empoisonné sa vie crient le plus haut : Merveille ! La biographie s'empare de M. de Balzac et le chante sur tous les tons ; des nombreux petits livres que la spéculation a enfantés à ce propos, il faut distinguer les spirituelles et

piquantes études de M. Léon Gozlan. Elles n'ont pas l'intimité des souvenirs de madame de Surville, c'est un ami littéraire, frappé des excentricités du maître, qui en a fait un gros bouquet dans le petit jardin des Jardies. M. Gozlan est surtout impressionné par l'étrange et par le grotesque : quelquefois le paradoxe et l'amour du merveilleux l'entraînent et lui montrent un Balzac un peu fantastique, mais il n'en reste pas moins des reflets réels du grand homme tourmenté que nous avons eu le malheur de perdre en 1850.

Plus tard, appelé à jeter quelque ordre dans des *Œuvres diverses* considérables qui restent encore à publier, il m'a été permis de prendre des notes curieuses sur les débuts du jeune homme dans la vie littéraire ; à l'aide de ces notes j'essayerai de montrer : Balzac poète, — Balzac imprimeur, — Balzac journaliste.

CHAPITRE I^{er}.

BALZAC POÈTE.

La *Comédie humaine*, pour tout esprit consciencieux, est une lecture vertigineuse, et peut

terrasser des hommes qui ne se sentiraient pas doués d'un courage et d'une volonté à toute épreuve. Indépendamment du génie de l'auteur, la masse immense de lectures, d'études et d'observations qui en forment la base ont dû arrêter plus d'un jeune homme qui voulait se lancer dans la littérature. Que de nuits, que de jours Balzac a passés à ratisser cette œuvre, qu'il ne trouvait jamais satisfaisante ! Quelle puissance de regards et de méditations ! Quand la *Comédie humaine* n'aurait que ce seul intérêt d'arrêter des esprits indécis sur le choix d'une carrière, il faudrait encore l'admirer à cause de son prodigieux échafaudage.

On sait que Balzac composa au collège un *Traité de la volonté*, qui fut brûlé ou saisi par un de ses professeurs. Mais ce *Traité de la volonté* n'est pas perdu. N'est-il pas tout entier dans la *Comédie humaine* ? A chaque page, à chaque ligne, à chaque mot n'en retrouve-t-on pas les traces ? Quand j'eus pour mission de mettre en ordre les *Œuvres diverses* et les papiers de jeunesse de l'auteur, ce fut alors que le *Traité de la volonté* se montra entouré de ses rayons brillants et m'empêcha de travailler pendant plusieurs mois.

Je retrouvais des poésies, des romans commencés, des projets de critiques, des notes de livres à lire; je fouillais des collections de vieux journaux enterrés, de revues éteintes, dans lesquels Balzac avait passé, sans y laisser trace de sa griffe. C'était alors un esprit commun, vulgaire, s'associant à des esprits plus vulgaires encore que le sien, et ne rêvant qu'à dépenser des flots d'encre et d'écriture. Les enfants des saltimbanques, dont on ploie les membres au sortir du berceau, ne sont point condamnés à une gymnastique plus terrible que celle que Balzac s'imposa pour arriver à rompre sa plume et à en faire cet instrument merveilleux qui, plus tard, put rendre toutes ses pensées.

Ces papiers de jeunesse me faisaient penser à un plongeur à qui on dit : « Il y a un trésor au fond de la mer; cherche, et tu trouveras. » Pendant dix ans, le hardi plongeur se lance dans la mer, tous les jours, l'hiver et l'été; il revient sans avoir trouvé; il a couru des dangers, il connaît les périls qu'il court, il ne voit pas le trésor, et il plonge toujours. A force d'explorations, il distingue cependant un gros navire échoué, et il en rapporte quelques curiosités. Tous les matins il y

retourne, au risque de ses jours, et ne revient jamais sans quelque précieuse découverte... Enfin, au bout de trente ans, il a entrevu le trésor; petit à petit il a détaché des échantillons précieux qui suffiraient à le rendre l'homme le plus riche de la terre; mais l'ambition le gagne : il veut le trésor. Il plonge encore une fois, reparaît au-dessus de l'eau, montrant son précieux butin; tout à coup les forces l'abandonnent : il disparaît et ne revient plus.

Tel fut Balzac, qui toute sa vie plongea, et finit par être victime de son audace et de sa volonté.

Quoique sa vie fût extraordinairement troublée par la fortune, par des voyages, par des déménagements perpétuels, Balzac avait conservé plusieurs cartons pleins de papiers de jeunesse, feuillets de peu d'intérêt, qu'il n'avait jamais relus, et qu'il gardait certainement sans se douter de ce qu'ils contenaient. Ce sont de ces papiers barbouillés que tout écrivain brûle à chaque changement de domicile, afin de ne pas grossir inutilement des cartons. Il n'y entrait ni correspondance, ni plans pour l'avenir, ni journal destiné à servir à de futurs mémoires; c'étaient de simples feuillets, composés évidemment soit au col-

lége, soit chez l'avoué, pendant la sortie du patron et du maître clerc.

Qui le croirait? Balzac fut d'abord préoccupé de poésie! Il rêvait de grands poèmes dans le genre badin et léger de la fin du dix-huitième siècle. Le futur auteur des *Contes drôlatiques* passait son temps à rimer dans l'étude de maître Guyonnet de Merville, qui aura eu l'honneur d'avoir pour clercs deux physionomies bien tranchées : Honoré de Balzac et M. Scribe.

J'ai copié deux débuts de ces poèmes, dont Balzac remit au net lui-même quelques strophes, et qu'il abandonna, je ne sais trop pourquoi, après avoir remanié ces poésies autant de fois qu'il le fit plus tard pour sa prose, d'un enfantement si laborieux. Il existe cinq strophes du Livre de Job, conçues d'une manière peu biblique, qu'il est bon de citer :

LIVRE DE JOB

I

En la terre de Hus, vivait un très-saint homme,
De la diphthongue Job l'Écriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.

II

Partant il eut bientôt une grande famille ;
Trois fois madame Job accoucha d'une fille,
Mais Job y prenant garde eut après sept garçons.

III

Trois fois mille chameaux et sept mille moutons
Paissaient avec des bœufs, dont le millier indique
Que Job avait encore un nombreux domestique,
Dont par deux mots la Bible évite le détail,
Donnant, comme toujours, préséance au bétail.
Veuves de leurs époux, de plus cinq cents ânesses
Par leur lait pectoral augmentaient ses richesses,
Ou le rendaient dispos pour peu qu'il en eût bu.

IV

Tel est des biens de Job le fidèle inventaire,
Que l'Esprit-Saint a fait aussi bien qu'un notaire.
Si, par un grand malheur, l'Écriture a perdu
La carte du village où ce monde a vécu,
Toujours est-il que Job fut grand propriétaire,
Admis dans les congrès chez les Orientaux,
Et de son double vote ôtant les libéraux.

V

Aussi, tous ses enfants, plongés dans la liesse,
L'un chez l'autre invités et couronnés de fleurs,
En fêtes, en festins, consumaient leur jeunesse,
Et, pour plus grand plaisir, à leurs trois jeunes sœurs

Envoyant les landaus qui roulaient en Judée.
De leurs petits soupers l'ivresse était guidée
Par ces tendres beautés qui buvaient des liqueurs,
Et d'entremets friands savouraient les douceurs.

VI

Quand le cercle trop court de ces belles journées
Séparait par sa fin leurs troupes étonnées,
Soudain de ces repas Job craignant les effets,
Pour les purifier détachait ses valets;
Et du lit conjugal se levant dès l'aurore,
Au nom de ses enfants, qui sommeillaient encore,
D'un pieux holocauste il présentait l'encens;
Car du sieur Azaïs Job ayant tout le sens,
Des compensations connaissait le système,
Et voici comme au texte il se parle à lui-même :

Ici Balzac s'interrompt tout à coup; le bonhomme Job l'ennuie sans doute, et il est tenté par les merveilleuses aventures de Robert le Diable, dont il esquisse seulement deux chants.

I

Au temps que l'on vivait dans une foi profonde,
En pleine Normandie, un enfant vint au monde;
Rouen fut son berceau, Robert était son nom;
Mais comme les Normands l'appelèrent le Diable,
Si faut-il, avant tout, en dire la raison:
Ce nom-là, mes enfants, étant épouvantable!

Alors en la contrée un prince très-affable
 Régnait avec honneur en craignant Dieu beaucoup ;
 Rendait justice à tous, aimant la chasse au loup.
 Et de ce grand Hubert les anciennes chroniques
 Ont si bien célébré les vertus catholiques,
 Qu'un poëme aujourd'hui ne dirait rien du tout,
 Quand même on le ferait de stances romantiques.

II

Vers les bords enchanteurs où les murs de Vernon
 Sont baignés par les eaux de la nymphe de Seine,
 Hubert, au jour natal où la Vierge sans peine
 Offrit au monde un Dieu conçu sans trahison,
 Tint sa cour plénière, et le moindre baron
 Vint parler politique en buvant du surêne.
 C'était du bon vieux temps des états généraux ;
 Les barons en festins y mangeaient les impôts.
 Aucun ne sachant lire, ils n'avaient pas la peine
 D'écrire en bas-normand de longs procès-verbaux,
 Pour les relire encore en séance prochaine,
 Et, sans flatter les serfs d'une espérance vaine,
 Ils promulguaient leur joie en se riant des maux.

Il y a de l'esprit, de la jeunesse et de la bonne humeur dans ces vers légers ; mais Balzac comprit sans doute que là n'était pas sa vocation, et il aborde le roman, l'article de journal, les travaux historiques, dont voici un catalogue exact tiré de ses cartons.

1°. — *Fragment de plan de drame*. Personnages : Conrad , Medora , Juliën , Mohammed , Gulnare, Corsaires, Turcs.

La première et la deuxième scène sont seulement exposées : « Scène première. Tous les corsaires sont sur la scène, ils attendent Conrad. La tempête devient furieuse. Ils arment leurs barques et vont au-devant de Conrad. On voit Médora au fanal. Scène deuxième. Medora descend de sa tour ; elle expose son amour, elle attend, etc...

Peut-être était-ce un mimodrame !

Six pages.

2°. — Catalogue de livres et de mémoires particuliers qui peuvent servir à la biographie du cardinal de Richelieu , de Marie de Médicis et de Louis XIII. C'étaient des livres soit à lire à la Bibliothèque, soit à acheter, soit à louer.

3°. — *Sténie ou les Erreurs philosophiques*. Deux volumes manuscrits. In-12.

Roman par lettres. Sur la signature, chargée d'essais de signatures *Balzac*, est la date de 1820. Il y a aussi un petit profil à la plume, dessiné évidemment par M. de Balzac, en manière de cul-de-lampe.

4°. — *Falthurne*, manuscrit de l'abbé Savo-

nati, traduit de l'italien par M. Matricante, instituteur primaire.

Par les notes et plans de chapitres qui se trouvent en feuilles détachées à la suite du premier volume manuscrit, on devine que l'abbé Savonati et l'instituteur Matricante sont M. de Balzac.

5°. — Quatre feuillets de *l'Enfant maudit*. Dans ces quatre feuillets, trois sont la répétition changée, revue du premier chapitre.

6°. — Fragments d'un livre sur l'idolâtrie, le théisme et la religion naturelle.

Il y a quelques feuillets sans suite et un commencement de table des matières : « Premier livre. De l'homme, son âme, etc. Deuxième livre. De l'univers. Troisième livre. De Dieu. Quatrième livre. Des religions. »

On lit sur un feuillet : « Le but de l'ouvrage est de prouver que la religion naturelle a toujours existé ; que la morale ne dépend pas de la religion ; que le culte a toujours été de l'homme ; qu'on doit s'en tenir à la religion naturelle ; de démontrer l'absurdité de tous les cultes, d'en faire voir les ressorts, et que, malgré leurs différences, ils se ressemblent tous ; que la révélation n'a jamais eu

lieu ; que nous ne connaissons pas notre but sur la terre, mais... »

7°. — *Les Deux Amis*, conte satirique ; trente-cinq feuillets ; sans suite.

8°. — *La Journée d'un homme de Lettres* ; feuillets sans grand intérêt.

Le célèbre homme de lettres s'appelle M. Syllabus. Portrait dans le goût des portraits de la Restauration.

9°. — *Des Niais*. Un feuillet.

Pensées à développer ainsi : « Aujourd'hui les niais ne sont pas ces hommes aux regards morts et sans idées, ces imbéciles à froid ou ces gens à vues courtes et étroites dont les manières et le langage... » (Ici M. de Balzac s'arrête, et laisse du blanc pour terminer sa pensée plus tard.)

« Un niais est un homme qui ne manque pas de moyens et d'une certaine distinction. Il peut avoir l'usage du monde et paraître au premier abord un homme d'esprit ; ce n'est qu'après de longues observations qu'on le connaît.

« Cette classe de la société est certes la plus respectée et celle qui impose le plus de considération. L'on ne travaille que pour elle (*ici une rature*) obtenir son assentiment. »

« Que de fois un homme à talent jette le *Constitutionnel* en le trouvant lourd, diffus. — Il ne l'était pas. — Il était adroit, fin, plein d'esprit. C'est le journal qui possède le mieux la statistique de l'esprit des niais de France. »

« *L'Histoire de Paris* de Dulaure, les résumés sont toutes entreprises qui les charment. Elles sont faites pour eux, et l'on voit qu'on ne les suppose pas sans esprit et sans instruction. »

« Que de science dans la jeunesse d'aujourd'hui ! dira un niais en voyant tant d'ouvrages, etc. »

10°. — Notice sur la réserve des *ascendants*. Quatre feuillets, écrits sans doute à l'étude de M^e de Merville.

11°. — *Lettres sur Paris, Lettres sur la littérature, Police générale de l'empire littéraire*; quatre pages en deux feuillets pliés; sans intérêt. Cependant il faut peut-être citer l'idée bouffonne d'un être supérieur qui « se fait représenter les bouteilles qui contiennent le bon sens de chaque homme de lettres » pour les analyser.

12°. — Petits carrés de papier : notes sur le *Bon Sens du curé Meslier*.

Dans le principe, peut-être à l'âge de vingt ans, M. de Balzac griffonne encore la couverture

de ses cahiers comme un écolier de septième. On y voit : des plans de maisons ; des bonhommes ; des chiffres ; son prénom *Honoré* souvent signé ; son nom *Balzac* entouré de capricieuses signatures, lisibles, illisibles, en entier, en abrégé ; le nom de *Sommerville* ; le pseudonyme de *Lord R'hoone* ; des figures de géométrie, etc., etc.

(Ceci serait très-curieux à faire graver en facsimile, comme on l'a fait en Allemagne pour les œuvres d'Hoffmann).

14°. — Une page d'essais mnémotechniques.

15°. — Plusieurs feuillets gr. in-8° : *Notice historique sur les Vaudois*.

16°. — *Saint Louis*, poëme.

Il suffit de citer quelques vers de ce poëme, fils de la *Pucelle* de Voltaire et des poëmes satiriques de la Restauration.

Je chante de Louis la pieuse infortune,
Et sa croisade sainte et ses exploits guerriers.

On pourrait croire d'après ce début que c'est un poëme sérieux ; il n'en est rien.

.....
Louis fut un grand saint. Bourbons, je suis bavard.
De ce patron chéri dévoilant la faiblesse,

Ses vertus, ses revers et ses tendres amours,
 Sans respect pour vos lys, souffrez que je m'adresse
 Au Français enchaîné, qui, soumis pour toujours,
 Peut bien siffler les rois, ils sont à lui, je pense.

.

Plus loin le poëte libéral semble craindre les
 procès de Paul-Louis Courier et de Béranger :

J'entends crier Bellart, entr'ouvrir ses prisons
 Et dire en son discours qu'en vers nous conspirons.

17°. — Autres essais de vers dans le même
 goût.

D'après ces échantillons de poésie satirique, il est permis d'affirmer que si Balzac avait tourné sa volonté vers la poésie, il aurait été un des grands poëtes de l'époque; il eût marché côte à côte avec M. Victor Hugo, avec M. de Lamartine, avec M. Alfred de Musset. Ses premiers romans, le *Vicaire des Ardennes*, etc., sont plus faibles, relativement à ses derniers chefs-d'œuvre, que les fragments de poëmes satiriques cités plus haut. Balzac ne le voulut pas; il comprit, tout jeune, quelle supériorité offre la prose sur la poésie quand elle est maniée par un grand génie, et il renonça dès lors aux rimes.

CHAPITRE II

BALZAC IMPRIMEUR.

Les rêves d'imprimerie de Balzac ne furent pas longs. Le *Journal de la librairie* du 12 août 1826 contient sa nomination en remplacement de M. Laurent aîné, démissionnaire. Le même journal, à la date du 1^{er} août 1827, annonce la formation d'une société de douze années entre Balzac et Barbier pour une fonderie de caractères d'imprimerie.

Douze années ! Il suffit de treize mois pour charger Balzac de dettes qui devaient perpétuellement retomber sur sa tête. Mais qui sait ? nous n'aurions peut-être pas *David Séchard* sans la catastrophe financière de la fonderie de caractères qui, le 26 septembre 1828, fut entièrement gérée par Barbier, en remplacement de Balzac, démissionnaire.

Comme imprimeur, Balzac ne semble pas avoir des vues très-arrêtées ; car il a imprimé quelques livres sans idée suivie, des anciens et des modernes ; mais je crois qu'il imprimait ce qui arrivait

au bureau et que l'imprimerie était mal achalandée. Il a attaché, comme imprimeur, son nom aux suites des œuvres de Ducis, aux *Œuvres de Lesage*, in-32, à la troisième édition, des *Mémoires de madame Roland*, aux *Œuvres choisies* de Volney, in-32, aux *Proverbes romantiques* de Romieu, édités par le libraire Ladvocat. Le *Cinq-Mars* de M. de Vigny, arrivé à sa troisième édition, est sorti de l'imprimerie de la rue des Marais-Saint-Germain, ainsi que le deuxième volume des *Mélanges historiques et littéraires*, de M. Villemain. Quelques romans de Zschokke, de Mathurin, quelques brochures politiques pour les Galeries de bois, des mémoires d'avocats, etc., forment, pendant ces treize mois, le plus clair des *ouvrages de ville* sortis des presses Balzac et Barbier; mais il est bon de citer trois petits livres auxquels Balzac donna sans doute un coup de plume.

1° *Petit Dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris*, par un batteur de pavés, in-32, 1826. Chez les marchands de nouveautés.

2° L'ART DE METTRE SA CRAVATE *de toutes les manières connues et usitées*, enseigné et démontré en seize leçons, précédé de l'histoire

complète de la cravate depuis son origine jusqu'à ce jour, de considérations sur l'usage des cols, de la cravate noire et de l'emploi des foulards, par le baron Emile de l'Empesé, ouvrage indispensable à tous nos fashionables, orné de trente-deux figures explicatives et du portrait de l'auteur. 1827. Plusieurs éditions.

3° *L'Art de ne pas payer ses dettes* ou de satisfaire ses créanciers sans déboursier un sou, enseigné en dix leçons, suivi du Manuel du droit commercial à l'usage des gens ruinés, par feu mon oncle, professeur émérite, précédé d'une notice biographique sur l'auteur et orné de son portrait, le tout publié par son neveu, auteur de *l'Art de mettre sa cravate*, 1827. Plusieurs éditions.

Dutacq, qui vient de mourir, soutenait que Balzac avait travaillé à ces trois livres, et, si on l'eût poussé un peu, il aurait juré qu'ils étaient tout entiers de la main de Balzac. Dutacq est un singulier type qu'il est nécessaire d'esquisser. Si Balzac fut le Louis XI de la littérature, Dutacq fut son Olivier Ledain, son bras gauche, son homme de peine, son serviteur dévoué. Balzac écrivait, Dutacq vendait. Jamais deux hommes ne furent mieux faits pour se comprendre, tous deux rêvant

des millions, des entreprises de librairie, des montagnes de papier noirci à vendre dans toute l'Europe.

Dutacq avait le même génie des affaires que M. de Balzac, un génie un peu trouble qui l'a mis à la tête de journaux considérables, de revues, de théâtres, dont il est sorti sans un sou vaillant. Dutacq n'a pas peu contribué à la réputation de *finaud* de Balzac, qu'il poussa dans cette voie. L'illustre Tourangeau avait trouvé pour compère un ancien clerc d'huissier normand fort versé en chicane, tous deux sanguins, aimant à rire, honnêtes et se donnant le dandysme de la rouerie en affaires, dont ils étaient les premières victimes.

Un soir que ces deux grands brasseurs d'affaires devisaient en tisonnant :

— Il n'y a pourtant que moi que vous n'avez pas enfoncé en librairie, dit Dutacq avec un gros rire de satisfaction (1).

(1) Balzac avait la réputation d'avoir ruiné tous ses éditeurs, et c'était lui qui presque toujours se trouvait la partie lésée. Il a racheté au prix coûtant toutes ses œuvres publiées par le libraire Charpentier, quand il s'est agi de publier la *Comédie humaine*, et il n'a rien touché des milliers d'exemplaires vendus au début de cette collection,

— Ah ! vous croyez , mon maître , que je ne vous ai pas enfoncé. » Là-dessus Balzac se lève , ouvre un carton , en rapporte un livre , les *Petites Misères de la vie conjugale* , à ce que je crois , et prouve à Dutacq qu'il a été mis dedans. Là-dessus nos deux hommes rient à ventre déboutonné , et Dutacq se retire , plein d'admiration. Lui-même aimait à raconter cette anecdote , par laquelle il voulait prouver sans doute qu'étant très-rusé en matière de traités , il fallait que Balzac fût un aigle en affaires pour avoir pu le tromper.

Ces joyusetés ont fait beaucoup de tort dans Paris à Balzac , qui se plaisait à les grossir , sans se douter du fatal usage qu'en feraient de prétendus puritains , cent fois plus habiles que lui. Les lettres publiées par sa sœur montrent au contraire quel cœur honnête et quelle grande âme fut ce travailleur obstiné ; mais il ne se souciait guère des propos de ses confrères désœuvrés ; il avait conquis l'admiration de Dutacq , le grand *faiseur* , qui a posé naïvement pour quelques traits de *Mercadet*.

Pour moi , j'ai toujours tenu Dutacq pour un fort honnête homme , et j'admire son enthousiasme de *créateur* qui l'avait poussé à faire re-

lier en un volume les fragments découpés du fameux journal *le Soleil*, qui devait inonder la France de ses rayons, et qui resta toujours éclipsé sous les nuages amoncelés par des actionnaires mécontents.

Le *Soleil* relié ne marchait du reste qu'après les œuvres nombreuses de M. de Balzac, qui, à elles seules, formaient une nombreuse bibliothèque. Dutacq avait tout rassemblé, les diverses éditions, les contrefaçons, les traductions, les critiques publiées sur l'auteur de la *Comédie humaine*. Il en aurait certainement dressé une bibliographie curieuse que la mort seule a pu retarder; mais cette religion tourna peut-être à la manie. Dutacq avait fini par croire que tous les ouvrages anonymes de la Restauration étaient de Balzac.

Cette croyance était basée sur des œuvres singulières, telles qu'un petit livre sur les Jésuites, un Code des honnêtes gens, certains chapitres des *Mémoires de Vidocq*, dans lesquels il est difficile de retrouver l'homme au souffle puissant qui enfanta plus tard tout un monde. Divers écrivains consultés par Dutacq, sur la part que Balzac avait prise à ces travaux, l'entretenaient dans ces idées singulières, car dans sa jeunesse le futur roman-

cier avait travaillé en société de beaucoup d'hommes inconnus aujourd'hui : M. Saint-Alme, M. Augé, M. Marco Saint-Hilaire, M. Raison et d'autres. Balzac avait eu soif d'écrire sur n'importe quel sujet, avec n'importe qui. Se sentant fort, vigoureux, et comme noué, il écrivait sans cesse, de même qu'on fait marcher les enfants lourds pour leur donner de l'agilité. Aussi, sur l'affirmation de quelques hommes qui avaient connu Balzac jeune, Dutacq n'hésitait pas à lui attribuer l'*Art de mettre sa cravate* et bien d'autres livres de la même essence, imprimés dans son imprimerie.

Il me donnait comme preuve que Balzac, grâce à sa position d'imprimeur, avait réussi à introduire une *Ode* et une autre pièce de vers dans les *ANNALES ROMANTIQUES, recueil de morceaux choisis de littérature moderne* (in-18, 1827-1828) ; mais ces rimes assez faibles sont signées ; le *Dictionnaire des Enseignes de Paris*, l'*Art de mettre sa cravate de toutes les manières* ne le sont pas ; eût-il été prouvé que ces livres fussent de Balzac, je ne voyais pas d'utilité à les faire entrer dans des *OEuvres diverses*. — A la bonne heure, lui disais-je, la notice sur la Fontaine,

qui se trouve en tête d'une édition des œuvres complètes du fabuliste (1).

C'est cette année (1^{er} juin 1826) que Balzac était nommé comme imprimeur. Sans doute l'état dans lequel il trouva l'imprimerie Laurent, le matériel ne lui parurent pas convenables pour imprimer les œuvres de la Fontaine dont il voulait faire un monument typographique, et il confia le soin de l'imprimer à l'imprimeur Rignoux. « Aussi, dit Balzac dans sa préface, avons-nous cru élever le seul monument digne de la Fontaine, en publiant ses œuvres complètes, ornées de tout le luxe de la typographie, contenues dans un volume facile à transporter et d'un prix qui les rend accessibles à toutes les fortunes, malgré la beauté des vignettes et du papier. »

Quant à la *beauté* des vignettes, le Devéria est bien coupable qui les a dessinées. Cela est fâcheux pour le graveur Thompson, homme de talent, qui

(1) Œuvres complètes de la Fontaine, ornées de 30 vignettes dessinées par Devéria et gravées par Thompson. Paris, A. Sautelet et C^e, place de la Bourse, 1 vol. in-8°, 1826. Imprimerie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. Au verso du premier titre, on lit : « H. Balzac, éditeur-proprétaire, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17. »

cette fois est tué par le dessinateur, au rebours de ce qui arrive ordinairement. Les vignettes sont gravées sur bois, c'était alors la renaissance de cet art en France.

A cette époque Balzac enfantait volumes sur volumes ; il semblait défier les *Quérard* de l'avenir en changeant de pseudonyme pour chaque roman. Si ces premiers livres sont communs, remplis d'événements impossibles, l'auteur ne s'en dissimulait pas la faiblesse. M. de Balzac me l'a dit en 1848, dans chacun de ces romans il poursuivait des études spéciales : dans l'un il apprenait à grouper ses personnages, dans l'autre à les peindre, dans un autre à les faire parler. Mais il n'avait pas encore trouvé son style, qui cependant commence à poindre dans la notice de la Fontaine qu'il imprima par admiration. A cette époque le jeune Tourangeau s'était créé des sources fécondes d'études dans Rabelais, Montaigne, la Fontaine et Sterne. Je crois utile de citer la conclusion de cette notice peu connue :

« Il faut être poète soi-même, dit M. de Balzac, ou avoir l'âme grande, noble, élevée, pour sentir le charme de cette vie exempte des tourments imposés par la jalousie, l'approche de la gloire ou les enfan-

tements de la pensée. La Fontaine est le seul qui n'ait point expié le don de son génie par le malheur. Mais aussi sut-il cultiver la Muse pour la Muse elle-même, et, loin d'escompter avidement ses inspirations en applaudissements fugitifs, en richesses, en honneurs, il se crut assez payé par les délices de l'inspiration, et il en trouva l'extase trop voluptueuse pour la quitter et se jeter dans les embarras de la vie; il abusa même de cette précieuse faculté que la nature accorde aux poètes d'échapper à tout ce que le monde offre de hideux, et de monter vers un monde céleste et pur. La Fontaine s'était créé un factice univers, comme une jeune imagination se crée une maîtresse, et il abandonnait rarement les êtres fantastiques dont il était entouré. »

La conclusion de cette notice montre le penseur, qui déjà sort de son emmaillotement et fait tressaillir de joie une mère pour qui les premiers gestes de l'enfant sont le plus sublime des spectacles.

(La fin au prochain numéro.)

PETITE

GAZETTE DU MOIS

1^{er} octobre. — Il y a de certaines personnes dont l'origine de la fortune est inexplicable, et d'autres dont la pauvreté est encore plus singulière.

M. Mirès, une des plus fortes têtes de la spéculation d'aujourd'hui, directeur de plusieurs journaux politiques, attaché à toutes les grandes affaires financières, était, il y a peu d'années, dans une position peu fortunée. Tout à coup sa fortune se fonde; il achète le *Pays* auquel il ajoute le sous-titre de *Journal de l'Empire*.

Un jour, ayant une altercation dans les bureaux du journal avec un employé ou un rédacteur inférieur qu'il voulait faire sortir, celui-ci s'obstinant à rester, M. Mirès envoie chercher la garde. Quand les quatre hommes et le caporal furent arrivés, l'auteur du ta-

page avait fui prudemment. M. Mirès n'ayant pas voulu déranger le poste inutilement :

« Donnez à ces hommes, dit-il, cinq numéros du *Pays*. »

2 octobre. — M. de Lamartine a été beaucoup attaqué dans ces derniers temps. On lui a reproché cruellement ses besoins et sa misère qu'il a décrits dans une page éloquente.

Au moment où les souscriptions se créaient, et où il était impossible de savoir si le journal recueillerait le grand nombre de souscriptions qu'il a atteint depuis, une dame âgée se présente chez le poète.

— Monsieur, je suis la veuve du libraire Ladvocat, votre ancien éditeur, et je me trouve dans le plus grand besoin.

— Que faudrait-il pour vous tirer d'embarras, madame ?

— Ah ! monsieur, si vous vouliez mettre votre nom en tête de cette liste, je ne demande que mille francs par an pour me retirer à l'institution de Sainte-Périne, et je vais frapper à la porte de toutes les célébrités que mon mari a éditées dans son beau temps.

— Je souscris pour sept cents francs, madame, dit

M. de Lamartine , qui savait que tel est le prix exigé par l'institution Sainte-Périne pour recevoir les personnes âgées de soixante ans.

Quinze jours après, madame Ladvocat reparait.

— Personne n'a pu m'aider, monsieur; ces sept cents francs ne me serviront de rien , car il me faut près de trois cents francs pour le mobilier, le trousseau, etc.

— N'est-ce que cela? dit M. de Lamartine en allant à son bureau , je ferai tout seul la pension de mille francs.

3 octobre. — M. Courbet a quitté Paris pour se rendre à Ornans et travailler à un grand tableau destiné à l'exposition prochaine. M. Courbet ne recevra pas cet hiver.

4 octobre. — Le bois de Boulogne est aujourd'hui serpenté par des cours d'eau, les uns calmes, les autres tourmentés , se perdant avec fracas dans les rochers.

Il y a deux ans , il n'existait pas une goutte d'eau ni un caillou dans ce bois consacré aux divertissements des bourgeois en fête le dimanche. On y remar-

quait spécialement beaucoup de papiers ayant enveloppé des pâtés mangés la veille sur l'herbe.

Le bois de Boulogne a beaucoup gagné à ces embellissements, l'eau surtout a été distribuée avec intelligence, mais il ne faut pas pénétrer trop avant dans les coulisses de cette nature parisienne. On risquerait d'en revenir désenchanté.

J'étais allé dernièrement à la porte de Longchamps, où sont employés beaucoup de terrassiers occupés à élever un groupe de rochers qui sera certainement le plus considérable de tous ceux empruntés jusqu'ici aux grès de Fontainebleau.

Une grande cascade tombera du haut de ce rocher, qui se divise en plusieurs cavernes dans lesquelles on pourra se promener derrière la nappe d'eau. Ayant voulu pénétrer trop avant, un gardien m'arrêta :

— Monsieur, on n'entre pas.

— Pourquoi?

— Les peintres sont après.

Je m'en allai faire un tour vers Suresnes, sans comprendre l'utilité des *peintres* en pareil lieu; mais en revenant j'aperçus, grimpé sur une haute échelle, un peintre réel qui peignait le rocher, le mastiquait par endroits, le veinait dans d'autres. Ce peintre accomplissait tranquillement sa besogne : beaucoup de curieux le regardaient non moins sérieusement,

5 octobre. — M. Max Buchon vient de publier dans la *Revue suisse* un curieux article sur Henri Heine, à propos d'une visite qu'il rendit au poète allemand il y a sept ans. La discussion s'engagea sur la poésie; M. Buchon, encore jeune, soutenait la cause des vers: « Ce qui amena M. Heine à nous déclarer qu'il regardait la langue française comme une langue de prose et non de versification, que Béranger et Alfred de Musset étaient, à son avis, nos seuls vrais versificateurs, que toutes les réflexions solitaires qu'il faisait depuis sept ans dans son lit de douleurs sur cette question de marquetterie syllabaire l'avaient amené à découvrir que la versification était un pur *enfantillage*, et que s'il s'amusait encore néanmoins à enfilet des syllabes, comme les enfants enfilent en automne des baies d'églantiers pour s'en faire des colliers rouges, c'était à titre de simple passe-temps, ne pouvant faire autre chose. »

6 octobre. — On est toujours trahi par les siens. Aucun prosateur n'a imprimé de si audacieuses négations contre les vers que celles de M. de Lamartine qui, à l'âge où l'homme revient de ses illusions et dit la vérité, a imprimé cette sincère opinion utile à répandre :

« Si maintenant on nous interroge sur cette forme de la poésie qu'on appelle *le vers*, nous répondrons franchement que cette forme de vers, du rythme, de la mesure, de la cadence, de la rime ou de la consonnance de certains sons pareils à la fin de la ligne cadencée, nous semble très-indifférente à la poésie, à l'époque avancée et véritablement intellectuelle des peuples modernes.

« Nous dirons plus : bien que nous ayons écrit nous-même une partie de notre faible poésie sous cette forme, par imitation et par habitude, nous avouerons que le rythme, la mesure, la cadence, la rime surtout, nous ont paru une *puérité* et presque une dérogation à la dignité de la vraie poésie. » (*Cours familier de littérature*, 4^e entretien.)

7 octobre. — « Moi des vers ! répliqua le duc de Saint-Simon. Eh ! qui diable vous conte de ces sottises-là ? Depuis plus de quarante ans que vous me connaissez, est-ce que vous ne savez pas que de ma vie je n'ai pu faire, non pas deux vers, mais un seul ? » (*Saint-Simon, Mémoires.*)

8 et 9 octobre. — (1).

10 octobre. — Il est mort l'année dernière en Angleterre une femme qui a laissé un roman excessivement remarquable : *Jane Eyre*. Ce livre fut traduit du vivant de l'auteur par un de ces traducteurs assermentés, dont le principal représentant, M. Old-Nick ou Forgues, a pour système de ne s'inquiéter ni du drame ni du style de l'auteur. Ils coupent, ils taillent, ils tranchent, ils rognent avec un sans façon plein de suffisance qui, dit-on, a inspiré le plus vif chagrin à la malheureuse Currer Bell, morte toute jeune à la suite du succès de *Jane Eyre*.

Le plus comique est que ces traducteurs-jurés obéissent à des principes. Lisez leurs préfaces, et vous verrez qu'ils s'imaginent plaire au public *français*. Leur intelligence étroite les fait se supposer chargés de représenter le bon goût, les règles de la composition en France; c'est d'après cette conviction qu'ils font subir aux auteurs étrangers le supplice de la torture. Currer Bell a été écartelée à quatre chevaux par M. Old-Nick.

(1) Quand je n'ai rien à dire, je me tais; mes lecteurs sont avertis que ces points indiquent ou le repos ou l'absence de nouvelles.

Que dirait M. Forgues si un sectateur du *beau* s'avisait de le trouver laid ; s'il se plaisait à lui raser la moustache, puis la barbe, puis les cheveux ? Un être bizarre trouverait que M. Forgues serait beaucoup plus original avec une oreille et lui couperait une oreille ; un boiteux ordonnerait de casser une jambe au même M. Forgues ; un homme maigre se prononcerait contre la graisse du traducteur et le ferait jeuner de force ; un homme gras trouverait que la beauté réside dans l'ampleur du ventre, et M. Forgues serait soufflé ; les muets s'empresseraient d'arracher la langue du traducteur ; bienheureux s'il ne tombait pas en possession des eunuques.

Vis-à-vis des auteurs étrangers, M. Forgues montre cette intelligence : il est tour à tour borgne, muet, gras, maigre et eunuque. Il ne comprend aucun auteur, par la raison qu'il les traduit tous ; tour à tour il a cassé un bras, désossé une jambe, crevé un œil et arraché les cheveux de Currer Bell.

11 octobre. — M. Old-Nick, par ses procédés de traduction, me rappelle un rentoileur fort bizarre, qui avait pour manie de ne jamais trouver le sujet du tableau complètement en place dans la toile. Aussi, quand on lui donnait une peinture à restaurer, il cou-

pait un peu du fond, puis de côté, en admirant alors combien le tableau à lui confié avait gagné. Malheureusement son enthousiasme n'était jamais complet; ayant rogné verticalement, il lui fallait redonner de la symétrie au côté horizontal, et ainsi de suite.

Quand le sujet du tableau était juste au milieu, il arrivait seulement que le propriétaire perdait un peu d'étendue et ne se souvenait plus si quelques pouces de fond avaient été enlevés; mais malheur aux personnages secondaires qui avaient l'imprudence de se promener sur les côtés du tableau, le rentoileur en sacrifiait toujours quelques-uns.

Un jour il eut à restaurer un saint Michel à cheval; suivant son habitude, il coupe du ciel, des arbres, des buissons du premier plan, sans parvenir à satisfaire sa manie de régularité. Enfin il se hasarde à enlever le panache du casque, il décoiffe saint Michel, et n'est content que quand il a fait d'une toile en hauteur une toile en largeur. La symétrie était parfaite, mais le saint Michel avait disparu de son cheval. Alors seulement cet homme, qui s'intitulait *restaurateur* de tableaux, s'aperçoit qu'il en est le destructeur. On lui a confié un saint Michel à rentoiler, et il ne reste plus qu'un cheval. Que faire? Saint Michel n'était plus recommandable; au fur et à mesure le rentoileur avait jeté les morceaux de toile peinte dans sa cheminée.

Il court, alarmé, chez Basset, le plus spirituel des

marchands de tableaux de Paris, et lui conte son massacre :

«—Vous n'auriez pas un saint Michel à me vendre ? »

Basset déplore le malheur, ne saurait remplacer le saint Michel, et engage malignement le pauvre homme à courir les marchands de bric-à-brac. Le rentoileur s'en retourne un peu consolé, en disant . « Il me faut un saint Michel bon marché, quand même il serait à pied , puisque j'ai son cheval à la maison. »

Après des courses nombreuses sur le quai Voltaire, après avoir remué tous les cadres poudreux entassés dans des coins, l'homme pensait à se jeter dans la Seine, car il ne trouvait pas de saint Michel, et il ne pouvait rendre au propriétaire le tableau tel qu'il l'avait massacré. Tout à coup il aperçoit une toile représentant un Silène ivre, les jambes entr'ouvertes, étendu sur le gazon. « Voilà mon affaire, s'écrie-t-il. » Il achète le Silène, rentre chez lui, découpe l'homme aux jambes entr'ouvertes et le rentoile dans cette position sur le cheval qui attendait patiemment son cavalier.

Comment le propriétaire accueillit-il cette restauration ? C'est ce que l'histoire ne dit pas. Mais je trouve autant d'intelligence à ce maniaque qu'à M. Old-Nick voulant restaurer *Jane Eyre*.

12 octobre. — Je sais encore une autre histoire du même homme, qui avait aussi la manie de bavarder pendant les opérations délicates du rentoilage. On lui confie un portrait de famille à nettoyer, il dévernit le portrait et entame une conversation avec quelqu'un qui se trouvait là. De temps en temps il trempait son éponge dans un vase placé sur son établi, au milieu d'autres vases, et cela sans regarder. Tout à coup il s'écrie : « Ah ! Seigneur ! le portrait est parti ! » Il s'était trompé de vase et avait plongé son éponge dans un acide violent, pour la reporter sur le portrait.

Il restait à peine des yeux, un morceau de menton et une main ; le reste était complètement enlevé. Voilà un homme fou de désespoir, qui accourt chez Basset, son éternelle providence.

— « Connaissez-vous, lui dit-il, un petit peintre pas trop cher, qui pourrait me refaire ce portrait... J'ai besoin de le livrer demain ; c'est pour une fête... Je suis perdu si je ne livre pas mon travail ; on ne me le paye que douze francs, mais j'abandonnerais volontiers les douze francs à celui qui pourrait me le repeindre.

Basset tournait et retournait la toile presque nue, où se voyaient seulement une trace d'œil et de sourcil, et la fameuse main.

— « Etait-ce un homme blond ? dit Basset.

— Je n'en sais rien.

— Alors si vous ne savez pas!

— Attendez, monsieur Basset, je crois qu'il était brun, peut-être était-il blond ou châtain!... Le peintre pourrait prendre une couleur entre les deux...

— Avait-il des moustaches ou des favoris?

— Je ne me le rappelle pas, mais il ne portait pas sa barbe... Tout ce que je sais, c'est que l'habit était bleu, à boutons d'or... Le peintre lui ferait un bel habit bleu, qui irait bien, et ma pratique serait contente. »

Basset promit au pauvre homme de le tirer d'embarras : quoique personne ne pût lui donner la forme du nez, la couleur du teint, un petit peintre se mit à l'œuvre et livra au rentoileur un portrait fort passable, que le client admira profondément, dit-on.

Ainsi ceux qui ne connaissent pas l'anglais et qui n'ont aucun soupçon d'un auteur original, pourront croire que M. Old-Nick a rendu la véritable physionomie de *Jane Eyre*.

13 octobre. — Nous avons pris les écharpes des femmes pour en faire de grandes cravates sans utilité.

L'hiver dernier, les femmes se sont emparées de nos paletots.

Jusque-là nous étions quittes ; mais cet été, elles ont décidément pris nos chapeaux de feutre gris.

Serons-nous forcés, cet hiver, de porter des capotes avec des nœuds de rubans ou des fleurs ?

A cette heure, la passe, la coiffe, la calotte, le bavolet, la forme de la coiffe, voilà ce qui me tourmente.



14 octobre. — Messieurs les grammairiens du *Figaro* (car je les crois descendus en droite ligne des écrivains de Port-Royal) ont perdu récemment un chroniqueur de beaucoup d'esprit, M. Villemot, et l'ont remplacé par un anonyme que je ne connais pas et qu'on me dit être un fils de M. de Jouy ou un neveu d'Étienne. En effet, les « *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine, signées François-Valentin de Quévilly (Seine-Inférieure),* » ont tout le sel des fameuses *Lettres champenoises* de feu Saint-Prosper. Le *Mercur*e de la Restauration, le *Nain jaune*, les célèbres observations de l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* rappellent cette piquante manière dont la tradition était perdue.

Dans mon prochain numéro je m'efforcerai de

percer le mystère qui enveloppe ce prétendu François-Valentin de Quévilly (Seine-Inférieure), et je serai heureux de livrer à la publicité le véritable nom de l'homme de goût qui ne saurait tarder à être appelé à l'Athénée.

15 octobre. — Il est un paysagiste, M. C....., qui s'était pris pour la nature d'un amour tel qu'il vivait rarement à Paris, mais presque toujours dans les champs. Les brouillards du matin, les effets de rosée, les pommiers en fleurs, la transition de l'hiver au printemps, les pâles verdurees étaient les motifs habituels et délicats de ses études qui, traitées naïvement, ne trouvaient pas force acheteurs parmi les amateurs, ordinairement séduits par des explosions de couleurs. Ce peintre vivant mal, légèrement vêtu, prend une fluxion de poitrine qui, jointe aux privations qu'il subissait depuis dix ans, le mettent à deux doigts de la mort. Sa convalescence, aussi terrible que la maladie, fut longue. M. de Nieuwerkerke apprend cette situation, il vole au grenier du peintre, à un septième étage, et lui porte *lui-même* tout l'argent dont il peut disposer.

Est-il besoin de faire remarquer que rarement un homme du pouvoir a fait vis-à-vis d'un écrivain la

visite spontanée de M. le directeur des musées impériaux ?

16 octobre. — On annonce comme prochaine la publication d'un livre curieux : *La Propriété intellectuelle*, par M. H. Castille. Si ce livre, indépendamment d'une partie théorique très-remarquable, renferme un certain nombre de faits destinés à prouver combien il reste à faire encore pour la propriété intellectuelle, la cause des écrivains aura fait un grand pas.

En pareille matière, le dernier paragraphe du testament de madame de Girardin est utile à méditer.

« J'estime à dix mille francs la moitié de la valeur de mes ouvrages pendant vingt ans, savoir : dix mille francs à mes neveux, dix mille francs à mon mari.

« DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

« 8 août 1844. »

Ainsi madame de Girardin a publié plusieurs poèmes, cinq romans, trois volumes de lettres, une dizaine de pièces de théâtre. De 1822 à 1854, madame de Girardin n'a pas eu un jour de trêve : toujours son esprit a été en travail, la maladie qui l'a emportée est une conséquence de son application du cerveau, et elle laissera comme *propriété vingt mille francs*. Travailler *trente-quatre ans* pour léguer à ses héritiers une propriété d'à peu près *vingt mille francs* !

17 octobre. — On a vu quelque temps, à la montre des frères Bisson, un singulier tableau représentant les *Folles de la Salpêtrière*, par M. Gautier. Ce tableau de grande dimension, qui fut refusé à l'Exposition de 1856, pourrait bien être un des succès de l'Exposition de 1857. Sans doute, les membres du jury n'auront pas trouvé le sujet assez *aimable*.

Dans une des cours de Bicêtre, aux murs gris, sont rassemblées des folles, de celles qui peuvent vivre en société. Au milieu de la cour se tient une petite vieille édentée qui bavarde sans cesse, qui semble causer avec le vent. Elle ne s'inquiète pas si on l'écoute, si on lui répond, elle parle; elle parle sans cesse. Au pied d'un arbre des folles groupées; l'une, la tête sur les genoux, est plongée dans une noire douleur; l'autre, étendant ses bras nerveux, prononce des paroles d'imprécation; au-dessus de ces deux sombres figures se détache une fine et souriante figure de folle amoureuse qui entend résonner à son oreille de douces paroles d'amour.

Dans un coin du tableau une jeune fille tresse des couronnes comme Ophélie; mais c'est une figure de convention: je lui préfère de beaucoup une femme qui, le jupon sur la tête, reste tout le jour appuyée contre le mur sans montrer son visage.

Tel est ce tableau d'une bonne exécution, qui laisse une vive impression dans l'esprit des spectateurs.

M. Gautier n'est pas un peintre puissant, mais son drame est peint suffisamment. Je blâme le groupe des folles au pied d'un arbre ; ici il y a *arrangement, composition* trop visibles. L'auteur a voulu grouper divers genres de folies, quoiqu'il ait pu remarquer dans ses études qu'un des caractères principaux de la folie est l'isolement. Aussi combien est saisissante la vieille folle édentée, à menton pointu, relevant un coin de ses jupons, bavardant toute seule au milieu de la cour !

Cette figure, celle de la petite blonde amoureuse, la femme vue de dos contre la muraille, sont de grandes promesses d'un jeune peintre ami de la vérité.

18 octobre. — Le dernier livre de M. Alphonse Karr, *la Pénélope normande*, n'a pas eu tout le succès qu'il méritait. C'est un drame saisissant où sont déduites dramatiquement quelques-unes des conséquences de l'adultère ; mais M. Karr a quitté la France, il habite l'Italie, on l'a un peu oublié.

Il est un pays pourtant où son nom est conservé religieusement, à Etretat. Je suis heureux de rendre ce témoignage à un écrivain qui n'a jamais fait abus de sa plume et qui a combattu pour la vérité de toute

sa puissance. Je me trouvais à Sainte-Adresse : un homme dont je fis la connaissance, sachant que j'étais romancier, me parla de M. Karr avec admiration. A Etretat il plaidait devant la justice de paix pour les pêcheurs, il aidait les malheureux de ses conseils et le plus souvent de sa bourse. C'est ainsi que ses *folles dépenses* et son *manque d'ordre* l'ont obligé de se défaire de sa petite maison et de son jardin.

19 octobre. — Au Havre tous ceux qui ont connu intimement M. Alphonse Karr m'en parlent cordialement.

Croirait-on que l'auteur des *Guépes* n'a jamais pu obtenir la place de bibliothécaire de la ville? Son esprit caustique avait indisposé contre lui certaines personnes influentes.

Sous Louis Philippe il fut question de nommer M. Alphonse Karr directeur de la librairie au Havre. C'est une demi-sinécure, il y a peu à travailler, le voisinage de la mer plaisait au romancier qui n'aime pas le séjour des villes. Cette place lui permettait de vivre tranquille, de ne pas se *creuser le cerveau* inutilement chaque jour de la semaine. La République vint, que M. Karr défendit dans son journal ; cette

place à laquelle il avait de nouveaux droits lui échappa encore.

On comprend qu'un accès de découragement misanthropique ait fait abandonner la France à un homme qui a écrit nombre de romans remarquables et qui trouvera à peine dans ses vieux jours un abri contre les fatigues littéraires; mais le mot du pêcheur, je veux l'écrire : — « Dans cent ans, me disait-il, nos petits-enfants parleront encore de M. Alphonse. »

20 octobre. — Les Parisiens forment une population aussi excentrique que celle des Hollandais; ce sont deux peuples qui se ressemblent parfois dans leur enthousiasme de la nature.

En ce moment la mode est aux chalets, on n'entend plus parler que de chalets, on ne vit heureux que dans les chalets, on jalouse les ouvriers d'habiter les fameux chalets importés en France par le colonel Seiler. Moi-même, j'espère établir les bureaux de ma *Gazette* dans un chalet, et mes lecteurs y gagneront des histoires curieuses.

Les lits sont adossés uniformément contre des planches assez minces, et il est difficile de ne pas entendre, la nuit, la conversation de quatre ménages couchés. Nous n'aurons plus de secrets les uns pour

les autres, l'âge d'or va renaître. Vivent les chalets!

21, 22, 23 octobre. —

24 octobre.—M. Théophile Silvestre a été condamné par le tribunal à ne pas publier les lettres à lui confiées par M. Horace Vernet. Ce jugement a beaucoup contribué à la fortune du livre des *Artistes vivants*, dont le premier volume, actuellement en vente, montre le procédé de l'écrivain dans toute sa puissance. C'est un des livres curieux de l'année, celui de tous qui se rattache le plus aux doctrines émises dans ces derniers temps : il est plein de réalités, et les peintres ont trouvé en M. Silvestre un portraitiste intelligent; une sorte de Velasquez et de Goya qui sait montrer tour à tour la grandeur et le comique de son modèle.

J'ai à remercier M^e Crémieux du rôle qu'il m'a fait jouer dans ce procès. J'aspire à rendre compte de tels livres, et je me sens heureux au milieu de publications frivoles, quand je trouve un livre consciencieux, utile et indépendant, tel que celui de M. Théophile Silvestre.

25 octobre. — M. le marquis de F.....s, qui a beaucoup connu M. Le Camus, vient de me rappeler un trait caractéristique d'avarice que j'avais oublié dans les *Misères de la vie domestique*, actuellement en cours de publication.

Un jour il trouve le vieillard dans son cabinet en train de déjeuner, fort occupé à attraper des mouches qui fuyaient sa maigre main. Enfin il s'empare d'une mouche, sa figure prend l'expression d'un vif contentement, il prend le sucrier de sa main gauche, lève le couvercle et y insère prudemment la mouche vivante.

— Que faites-vous là, monsieur Le Camus ?

— Hein ! dit l'avare, je ne veux pas que les domestiques me volent mon sucre ; j'ai fait percer adroitement le couvercle afin que la mouche ait de l'air. Si quelqu'un a l'audace de vouloir prendre de mon sucre, la mouche s'envolera, alors je saurai à quoi m'en tenir, et je guetterai dorénavant mon voleur.

26 octobre. — Les réalistes sont en train de préparer quelque complot. On les a vus se réunir depuis quelque temps dans un village des environs de Paris, chez le docteur P..... De là ils sortent, armés de marteaux emmanchés au bout de perpiguans flexibles : ces

marteaux, taillés en biseau, aux extrémités cerclées de fer, ont été rapportés de Montpellier par le peintre Courbet. Ainsi armés, les réalistes semblent des casseurs de pierre que chacun regarde avec étonnement ; ils se rendent dans un chemin isolé, tirent de grosses boules de buis de leurs poches et s'exercent à chasser à de longues distances ces billes avec leurs marteaux ferrés.

Ce jeu s'appelle *le mail* ; rien n'est plus dangereux. Une bille lancée avec force et décrivant une courbe pourrait tuer un homme ; en même temps cet exercice donne trop de force aux bras des réalistes.

Je signale le fait aux autorités qui agiront prudemment en surveillant les réunions mystérieuses des réalistes, dont les doctrines sont plus dangereuses qu'elles ne paraissent.

27 octobre. —

28 octobre. — Une Anglaise m'a dit un joli mot à propos de l'état actuel de la France :

« La France est une bouteille de champagne dont l'Empereur est le bouchon. »

GAZETTE

DE

CHAMPFLEURY

REPRODUCTION ET DROIT DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. TYP. DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GR.-AUGUSTINS, 5.

GAZETTE

DE

CHAMPFLEURY

Ne craindre ni amis ni ennemis

1^{er} DÉCEMBRE 1856

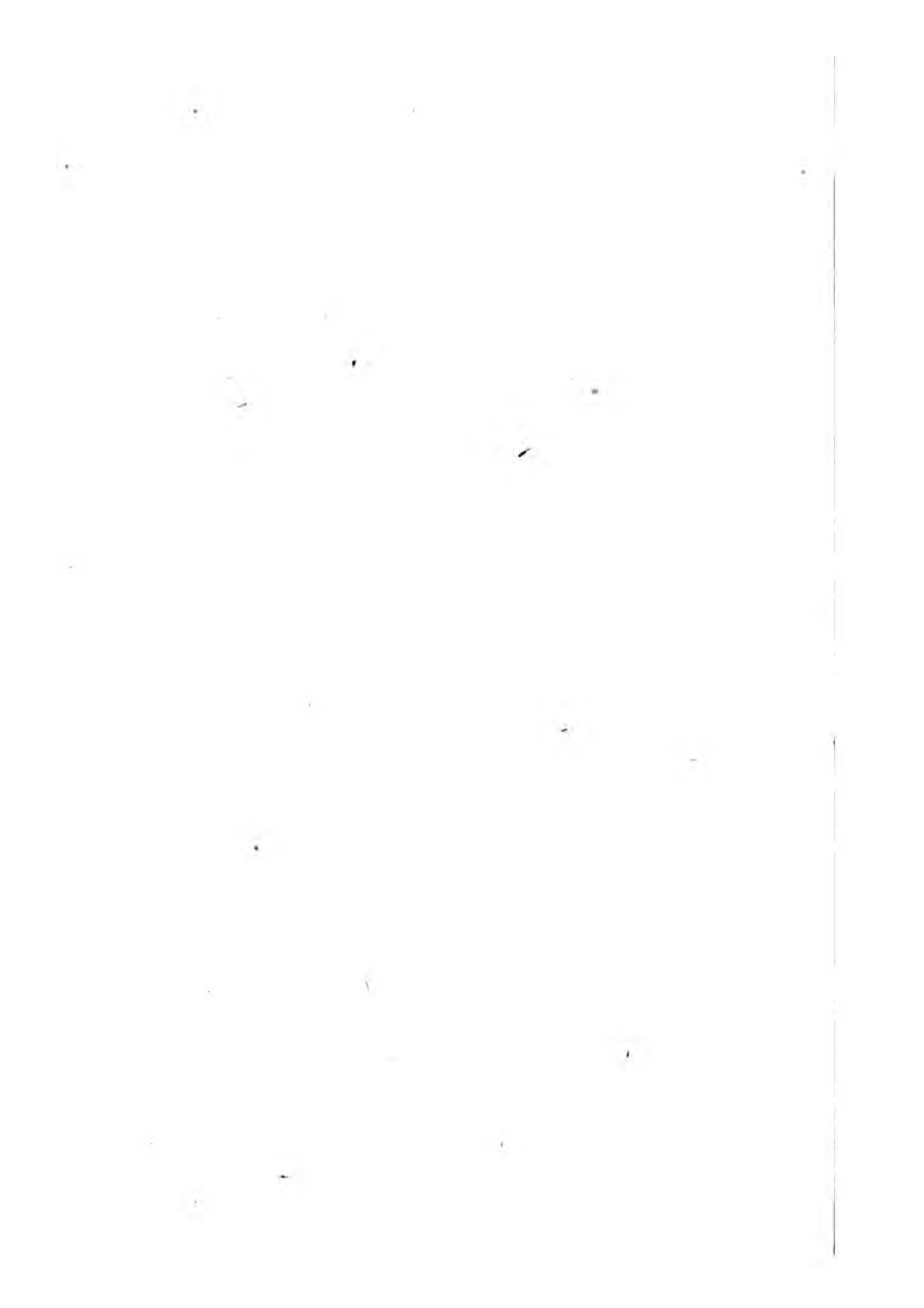
PARIS

BLANCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

78, RUE RICHELIEU, 78

Ancienne maison Hetzel.

1856



EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ?

LETTRE A MONSIEUR LE MINISTRE D'ÉTAT.

Monsieur le ministre,

Supposons une famine. Un citoyen trouve un moyen oublié pour parer à la calamité publique ; ne consultant que l'intérêt de ses semblables, il adresse un mémoire au ministre de l'agriculture pour exposer les idées qu'il croit utiles.

Il y a famine de comédies, monsieur le ministre.

Depuis *le Mariage de Figaro*, il n'y a pas eu de comédie en France.

Par *comédie* ; j'entends une œuvre dramatique résumant une époque, résistant aux engouements de la mode, s'appuyant sur des passions éter-

nelles, possible à la représentation deux cents ans après la mort de l'auteur, toujours vivante, toujours jeune, fertile en enseignements.

La première république n'a rien laissé, ni l'empire, ni la restauration.

Collin d'Harleville, Picard, Casimir Delavigne, Luce de Lancival, Etienne, etc., sont loin d'atteindre à la hauteur des hommes de second ordre tels que Regnard, Marivaux, Lesage et même Dancourt.

Vers la fin de la restauration apparaît un homme habile, grand travailleur, producteur obstiné qui a fait longtemps les délices de Paris, de la province, dont l'œuvre s'est répandue dans toute l'Europe. Faut-il nommer l'heureux M. Scribe, aussi fécond à lui seul que deux Lope de Véga ? Mais M. Scribe tant admiré, qui n'a compté que des succès, recueillera de son vivant tout ce qu'il avait le droit d'attendre de son immense fécondité. M. Scribe n'a même pas la force goguenarde et populaire qui enfanta un jour par hasard la farce cynique de *Robert-Macaire*.

Je ne suis pas le premier à constater le rang qu'occupera un jour *Robert-Macaire* dans l'histoire du théâtre sous Louis-Philippe ; des esprits

distingués en ont montré les côtés vivants et brutalement satiriques. La caricature nous offre souvent de ces crayonnages grossiers qui subsistent par la pensée qui a guidé la main d'un dessinateur maladroit.

A la date de 1828, on rencontre un groupe important, MM. de Vigny, Victor Hugo, Dumas, qui cherchent à révolutionner l'art dramatique en France et s'avancent fièrement, portant haut le drapeau de Shakespeare. Ce groupe historique, qui fera époque, fut imposant par ses croyances, par ses luttes, par son audace, et surtout par l'ensemble de ses manifestations. Peintres, comédiens, poètes, romanciers étaient dans le grand complot qui fut dit *romantique*. Les Espagnols et les Anglais servaient de parrains glorieux aux jeunes enthousiastes qui ne doutaient de rien, niaient la tradition et semblaient avoir pris comme poétique dramatique définitive, le *drame*. Sous prétexte de *couleur locale*, il fut permis pendant vingt ans d'infester le théâtre de prétendus personnages historiques qui commettaient une série de crimes à donner le frisson. On faisait un martyrologe énorme des personnages tourmentés et mis à mort par le drame romantique. Ceux qui se

posaient en adversaires des classiques obtinrent une réaction momentanée d'une vingtaine d'années contre la forme académique de la tragédie ; mais ils n'étaient pas dans le sentiment de la nation, qui veut avant tout la *comédie*. Nous ne sommes ni Espagnols ni Anglais ; pour suivre jusqu'au bout l'exemple de Shakespeare, de Caldéron et de Lope de Véga, il fallait en même temps, comme ces grands génies, mélanger l'œuvre dramatique d'œuvres comiques. Shakespeare interrompt tout à coup sa série de compositions historiques pour se lancer dans des fantaisies d'où le grotesque n'est pas exclus. Il en est de même de Caldéron. Lope de Véga a plus écrit de comédies que de drames. Les romantiques s'entinrent au drame et ne tentèrent pas la plus petite pointe dans le domaine de la comédie. C'est qu'il est plus difficile de peindre les vices de l'homme que ses crimes. Les Grecs ont trois grands dramaturges, Sophocle, Eschyle, Euripide, et ne peuvent montrer qu'un Aristophane.

Les romantiques, que l'histoire appréciera, ne firent qu'une manifestation dramatique de transition.

A la même époque, un grand homme qui a

jeté la meilleure partie de ses forces dans le roman, voyait souvent voltiger devant son bureau le génie dramatique qui lui montrait une foule enthousiaste, des auditeurs visibles à la place de lecteurs invisibles, un nombreux public assemblé, ému, au lieu d'un acheteur isolé, inconnu. M. de Balzac était admirablement doué pour le théâtre, il l'a prouvé plus tard ; mais il marchait trop en avant de son époque. Personne ne le comprit, il supporta des affronts semblables à ceux d'un collègien qui va porter son premier vaudeville à un théâtre, et il mourut sans jouir du succès de *Mercadet*, la seule tentative de comédie de notre époque.

Mercadet est le seul essai de grande comédie depuis *le Mariage de Figaro*.

Le siècle, monsieur le ministre, est aux tentatives industrielles, au commerce d'argent, aux fortunes subites ; des hommes de rien hier sont les puissances d'aujourd'hui. Combien depuis la mort de Balzac ne rencontre-t-on pas de *Mercadets*, de *faiseurs*, que d'heureuses spéculations ont élevés tout à coup ?

Mercadet est une comédie, parce que M. de Balzac s'était appliqué à peindre un des côtés do-

minants de l'époque, l'argent ; aussi, ceux qui ont assisté à la première représentation se rappelleront *l'indignation* profonde des gens adroits, à conscience facile. Ils voulaient faire croire que l'auteur était le *coquin*, et ils étaient condamnés par leurs propres enthousiasmes de *vertu* subite. La minorité, composée d'honnêtes gens, applaudissait ; la majorité s'indignait. Le scandale fut tel que la pièce fut arrêtée momentanément ; mais le ministre d'alors reconnut à la lecture de la comédie qu'il avait été trompé, et cent représentations successives furent le châtiment des gens qui reconnaissaient leur portrait trop fidèle.

Personne aujourd'hui ne doute que si *Mercadet* n'eût été joué à son heure, si M. de Balzac eût été encouragé, ce grand homme ne nous eût laissé des comédies supérieures. Il avait la volonté doublée d'une forte intelligence, il aurait certainement donné à la Comédie française quelque chef-d'œuvre ; mais comment était-il accueilli à cette même *Comédie* qui perdra son nom glorieux et qui a déjà perdu une partie de son influence à représenter des œuvres ternes et bâtar-des ? En fouillant dans les journaux du temps, il serait facile de retrouver une sorte de note com-

muniquée par les sociétaires qui déclaraient que, par *respect* pour l'auteur, ils refusaient *Mercadet*, la comédie présentée par M. de Balzac.

De tout temps le jury de la Comédie française a commis de ces bévues, sans en retirer d'enseignement.

En 1830, M. Paulin, éditeur des *Œuvres inédites* de Diderot, offrait à la Comédie française le manuscrit de *Est-il bon? Est-il méchant?* comédie posthume de l'auteur du *Père de famille*. M. Taschereau, en publiant cette comédie dans la *Revue rétrospective*, a dit quel fut le sort de cette tentative :

« Les lecteurs-jurés, qui demandent des pièces à leurs fournisseurs, *n'ont pas même cru devoir examiner la comédie de Diderot.* »

J'ai toujours eu un vif enthousiasme pour Diderot, dont l'influence a été si grande à notre époque. Romans, histoire, philosophie, critique, l'illustre encyclopédiste a tout abordé avec un bonheur égal à sa hardiesse. Son œuvre passionnée est aussi vivante aujourd'hui qu'il y a un siècle ; ce qui m'étonnait le plus était que son théâtre bourgeois et vertueux ne répondit pas absolument aux principes qu'il émettait. *Le Fils*

naturel, le Père de famille, avec des qualités particulières, sont empreints d'une espèce de système qui nous a valu trop de drames à sentiment de la France et de l'Allemagne, pièces larmoyantes dont Mercier et Kotzebue sont les plus sérieux représentants.

La vertu à l'état d'enseignement, des larmes un peu factices, de la sensiblerie, de la sentimentalité (ce qu'on a appelé le *style mouillé*), telles sont les bases du nouveau drame bourgeois dont Beaumarchais fut victime le premier dans sa trilogie de *Figaro*, qui se dénoue si misérablement par *la Mère coupable*. Si ces nouvelles doctrines poussèrent Sédaine à écrire *le Philosophe sans le savoir*, combien de drames piteux engendra cette tragédie bourgeoise qui inscrivait ce titre sur son drapeau ?

Dès les premières scènes de la comédie de Diderot, je reconnus que le philosophe s'était enfin trouvé ; il avait ôté son habit marron d'homme vertueux, il avait essuyé ses larmes de père de famille, il s'était regardé dans un miroir, et il avait souri ; toutes les passions qui s'agitaient en lui, il les avait recueillies et couchées sur le papier ; tous les mobiles qui le dirigeaient dans la vie étaient

accusés vivement et finement. La comédie était enfin trouvée.

Est-il bon? Est-il méchant? voilà la vraie comédie, un mélange de Scapin et de Figaro pour type principal, une action spirituelle qui court à travers les quatre actes. Diderot le philosophe, l'historien, le conteur, le critique, pouvait s'appeler Diderot l'auteur dramatique.

Plein d'enthousiasme, je publiai alors dans un grand journal politique trois articles sur cette comédie : je croyais à la puissance des journaux, et je ne doutais pas que M. Arsène Houssaye, directeur des Français, qui a beaucoup écrit sur le dix-huitième siècle, ne profitât de mon avertissement ; mais nous étions en 1851, et les événements politiques se succédaient avec une telle rapidité, que les questions littéraires préoccupaient peu d'esprits.

Qu'est-ce que trois articles de journaux pour un homme partagé entre les tracasseries d'acteurs et d'actrices, entre les réclamations d'auteurs vivants sans cesse apparaissant sur le seuil de son cabinet, plus terribles que le spectre de Banquo ! Dans mon innocence, je croyais qu'il suffisait d'émettre une idée utile, persuadé qu'elle serait recueillie im-

médiatement par ceux qui ont pour mission de rechercher des œuvres dignes de notre premier théâtre.

Plus tard, un an après, M. Arsène Houssaye voulut bien me demander une comédie. « Il y aurait, dis-je au directeur de la Comédie française, un événement plus honorable pour votre direction si vous mettiez en lumière la comédie posthume de Diderot. » M. Houssaye ne la connaissait pas, et me pria de la lui confier.

Cela se passait en 1852 ; j'allais de loin en loin savoir des nouvelles de cette comédie, persuadé de son importance, de son succès. On me répondait qu'elle passait par diverses mains, qu'on l'examinait ; M. Houssaye me demandait quel serait l'acteur propre à jouer le principal rôle.

En effet, la question était sérieuse. Il y a dans le répertoire classique de ces rôles énormes qui écrasent un acteur, à cause même de leur popularité. Tels sont le *Misanthrope*, *don Juan*, *Figaro*. Jamais un peintre chargé de rendre la physionomie de *don Quichotte* n'a pu parvenir à la hauteur de ce type immortel ; ces grandes créations sont accablantes par leur précision même, autour de laquelle flottent comme des

nuages épais les commentaires des enthousiastes. Cette figure du *Misanthrope* que je vois si précise, semble éblouir les meilleurs acteurs : ou ils sont consternés d'effroi en s'en approchant et en voulant l'étudier, ou bien de plates médiocrités se coiffent de la grande perruque et de l'habit à rubans verts, s'imaginant naïvement qu'ils sont le *Misanthrope*.

Hardouin, le meneur de la comédie *Est-il bon ? Est-il méchant ?* sans être à la hauteur du *Misanthrope*, est un homme de la famille de *Figaro*, encore un de ces rôles que tout le monde essaye et que personne ne joue. *Hardouin*, c'est Diderot lui-même, Diderot l'enthousiaste, Diderot le moraliste, Diderot l'ami de la vertu, Diderot le déclamateur, Diderot le conteur, enfin Diderot faisant le mal pour arriver au bien. Certes, il y a là de quoi effrayer un acteur consciencieux. J'appris qu'un des plus spirituels comédiens du Théâtre-Français avait lu la pièce et ne l'avait pas comprise. Je souris, car je ne demandais pas plus de huit jours pour lui faire comprendre cette pièce spirituelle, si claire et si amusante.

Il s'agit d'un homme qui, pour parvenir à ses fins, faire le bonheur des autres, trompe tout le

monde, ministre, amis, maîtresses ; c'est un philosophe-Scapin, se jouant de la société et se moquant des moyens pour arriver aux résultats. Hardouin joue avec les causes et ne s'inquiète que de l'effet. Son ardent amour de l'humanité le pousse à servir ceux qui l'entourent ; il les trompera, mais il les rendra heureux. A la fin de la pièce, chacun indigné d'avoir été pris pour dupe par Hardouin, se demande : *Est-il bon ? Est-il méchant ?* Et la toile tombe, laissant aux spectateurs la question à résoudre.

Quoiqu'une analyse de comédie soit trop souvent aride, j'ai tenté de donner une idée de la pièce en y faisant entrer le plus possible du dialogue de l'auteur. Sans doute l'arbre paraîtra dépouillé de ses feuilles, mais un arbre en hiver est encore un arbre et peut donner une idée de sa verdure au printemps.

Madame de Chépy vit à la campagne et s'ennuie de la campagne ; elle gronde tout le monde. Son laquais lui demande la permission de sortir :

— Je vous défends d'ici à huit jours, dit-elle, d'aller chez votre femme.

— Huit jours, c'est bien long, dit en soupirant le laquais.

— En effet, reprend madame de Chépy, c'est fort pressé de faire un gueux de plus, comme si l'on en manquait.

Elle demande qu'on aille chercher tout de suite Diderot (1) et qu'on prépare immédiatement de quoi écrire, car avec Diderot on ne se gêne pas plus pour commander un conte, une nouvelle, qu'avec un peintre à qui on demande trois coups de crayon sur un album. Mais arrive une amie,

(1) J'appelle *Hardouin* Diderot pour mieux faire comprendre le personnage, me basant sur l'opinion d'un contemporain, qui, dans les œuvres complètes de Diderot (Belin, 1817), a dit : « Toute la finesse, toute l'activité d'esprit que l'on emploie ordinairement à faire sa propre fortune, Diderot l'employait à obliger le premier venu ; souvent même il se permettait de passer la mesure nécessaire. Une intrigue bien compliquée, lorsqu'il la croyait bonne à le conduire à ce but, prêtait un nouvel intérêt au plaisir qu'il avait de rendre service. Timide et maladroit pour son propre compte, il ne l'était jamais pour celui des autres. *Est-il bon? Est-il méchant?* c'est le titre d'une petite comédie (à cette époque, 1818, on ne connaissait de cette comédie que le premier jet en un acte) où il voulut se peindre lui-même. Il avait, en effet, plus de douceur que de véritable bonté, quelquefois la malice et le courroux d'un enfant, mais surtout un fonds de bonté inépuisable. »

madame de Vertillac, brisée de fatigue, qui a pris la poste pour enlever sa fille, qui a la folie d'aimer un jeune homme. Cette madame de Vertillac est tant soit peu l'amie de Diderot.

— Et mon petit Diderot, le voyez-vous, qu'en faites-vous ?

— Rien qui vaille, dit madame de Chépy. Il court le monde, il pourchasse trois ou quatre femmes à la fois, il fait des soupers, il joue, il s'endette ; il fréquente chez les grands, et perd son temps et son talent peut-être un peu plus agréablement que la plupart des gens de lettres.

— Où loge-t-il ?

— Est-ce que vous vous y intéresseriez encore ? demande madame Chépy.

— J'en ai peur, répond son amie. Je comptais lui trouver, sinon une réputation faite, du moins en bon train.

Les femmes ne sont jamais satisfaites de la réputation de l'homme qu'elles aiment. Beaulieu, la femme de chambre de madame de Chépy, est appelée ; ce n'est pas pour la toilette, elle a de l'intelligence, de l'esprit, elle lit, elle doit savoir des vers.

— Récitez-nous quelque chose, ma chère...

Mais, pas mal, point du tout mal... Tu pourras jouer un rôle, Beaulieu.

— Ah! dit la femme de chambre, on va jouer la comédie... quel est le titre?

— Le titre! je ne le sais pas, dit madame de Chépy. La comédie n'est pas faite.

Le cocher qui a été chercher Diderot s'est soulé en chemin et blessé; cependant il a fini par faire la commission :

— Madame, je viens... c'est, je crois, de chez M. Diderot... oui, Diderot... là, au coin de la rue... au coin de la rue qu'elle m'a dite. Il demeure diablement haut, et son escalier était diablement difficile à grimper; un petit escalier étroit... à chaque marche on touche à la muraille ou à la rampe... J'ai cru que je n'arriverais jamais... J'arrive pourtant... Parlez donc, mademoiselle, cette porte n'est-elle pas celle de monsieur... monsieur... — Qui, monsieur? me répond une petite voisine... jolie, pardieu... très-jolie... un monsieur qui fait des vers? — Oui, des vers. — Frappez, mais frappez fort, il est rentré tard, et je crois qu'il dort. Je me dispose à donner un grand coup de pied dans la porte... Et voilà la tête qui passe la première, la porte jetée en dedans; moi, Fla-

mand, étendu à la renverse. Le faiseur de vers s'élançant de son lit en chemise, écumant de rage, - sacrant, jurant, et jurant avec une grâce!... Au demeurant bonhomme ; il me relève. « Mon ami, ne t'es-tu point blessé? voyons ta tête. »

On ne tirerait rien de cet ivrogne de cocher, si Diderot n'arrivait presque aussitôt que lui. Il est effrayé quand on lui demande une comédie.

— Je suis désespéré de vous refuser net, mais tout net. Premièrement, parce que je suis excédé de fatigue et qu'il ne me reste plus une idée, mais pas une. Secondement, parce que j'ai heureusement ou malheureusement une de ces têtes auxquelles on ne commande pas.

— Ne dirait-on pas, dit madame de Chépy, qu'on vous demande un chef-d'œuvre?

— Vous demandez au moins une chose qui vous plaise, et cela ne me paraît pas aisé ; qui plaise à la personne que vous voulez fêter, et cela est très-difficile ; qui plaise à la société qui est faite aux belles choses ; enfin, qui me plaise à moi, et je ne suis presque jamais content de ce que je fais.

De plus Diderot a la tête pleine des affaires d'autrui ; il a promis à une dame de se charger d'étudier un procès ; malheureusement il est lié

avec la partie adverse, il ne sait comment sortir d'une si fâcheuse position. Madame de Chépy ne veut pas entendre parler de procès, elle demande une comédie, et la comédie sera faite, quoi qu'en dise Diderot.

— Vous ne la refuseriez pas à ma femme de chambre, qui vous donne quelquefois à ma toilette des distractions dont je pourrais me choquer, s'il me convenait, mais dont je continuerai de rire.

— Moi, madame? s'écrie la Beaulieu.

— Oui, vous, mademoiselle. Il ne faut pas que cela vous fasse offense, ce bel attachement vous fait assez d'honneur.

— Il est vrai, dit Diderot, que je trouve mademoiselle très-honnête, très-décente, très-bien élevée.

— Très-aimable, dit la grande dame blessée.

— Très-aimable; pourquoi pas? demande Diderot.

— Mademoiselle, dit madame de Chépy ironiquement à sa femme de chambre, je vous supplie de vouloir bien intercéder pour moi auprès de M. Diderot.

— Ah! s'écrie le philosophe quand il est seul

avec la femme de chambre, je suis obsédé d'embarras ; j'en ai pour mon compte, j'en ai pour le compte d'autrui ; pas un instant de repos. Si l'on frappe à ma porte, je crains d'ouvrir ; si je sors, c'est le chapeau rabattu sur les yeux. Si l'on me relance en visite, la pâleur me vient. Ils sont une nuée qui attendent après le succès d'une comédie que je dois lire aux Français ; ne vaut-il pas mieux que je m'en occupe que de perdre mon temps à ces balivernes de société ? Ou ce que l'on fait est mauvais, et ce n'était pas la peine de le faire ; ou si cela est passable, le jeu des acteurs le rend plat.

— Je crois que le mieux est de persister dans votre refus, dit la jolie Beaulieu, car madame ne pourrait être que très-mortifiée.

— Bah ! je ferai la pièce, s'écrie Diderot.

On laisse Diderot en tête-à-tête avec un encrier. Il se gratte la tête : « Est-il possible de me demander une de ces facéties telles qu'on en joue au Palais-Royal ou Bourbon ? n'est-ce pas me dire : Diderot, ayez subito, subito, l'esprit et la facilité d'un Laujon, la verve ou l'originalité d'un Collé ? Voilà ce que je me laisse ordonner, rien que cela... Je suis un sot, tant que je vivrai je ne

serai qu'un sot, et ma chaleur de tête m'empêchera comme un sot.»

A peine Diderot commence-t-il à débrouiller ses idées, qu'un laquais entre :

— Monsieur, c'est un homme qui a le dos voûté, les deux bras et les deux jambes en forme de croissant : cela ressemble à un tailleur comme deux gouttes d'eau.

DIDEROT : Au diable !

— C'en est un autre qui a de l'humeur et qui grommèle entre ses dents : il m'a tout l'air d'un créancier qui n'est pas encore fait à revenir.

DIDEROT : Au diable !

— C'en est un troisième, maigre et sec, qui tourne ses yeux autour de l'appartement, comme s'il le meublait.

DIDEROT : Au diable ! au diable !

— C'est une femme, dit le laquais.

DIDEROT, *prenant un visage gai* : Une femme !

LE LAQUAIS : Enveloppée de vingt aunes de crêpe ; je gagerais que c'est une veuve.

— Jolie ? demande Diderot.

— Triste, mais assez bonne à consoler.

— Quel âge ?

— Entre vingt et trente.

— Faites entrer la veuve.

— Il y a encore deux autres personnages qui vous demandent...

— Faites entrer la veuve.

Diderot trouve la veuve fort bien ; il remarque un petit pied, il admire les mains. Diderot est connu dans tout Paris pour son bon cœur et l'intérêt qu'il porte aux malheureux. Madame Bertrand a perdu son mari, capitaine de vaisseau, qui s'est fait couler avec son équipage pour ne pas se rendre ; elle a un enfant et pas de fortune ; elle sollicite une pension qu'on lui a accordée, mais qu'elle voudrait reversible sur la tête de son enfant. Diderot trouve la demande difficile ; il a bien son ami Poultier au ministère, mais cela ne suffit pas.

— Le point important, le grand point, dit-il, le point essentiel... c'est... de rendre personnelle la grâce qu'on sollicite, oui, personnelle. On est à peine écouté, même de son ami, quand on ne parle pas pour soi.

— Si vous intercédiez pour moi, s'écrie la veuve, vous vous rendriez mon affaire personnelle.

— Je ne m'en charge qu'à cette condition; ayez pour agréable, madame, de vous rappeler que je vous en ai prévenue et que vous avez consenti...

Diderot rencontre son ami Poultier, premier commis de la marine, à qui il a promis depuis deux ans d'aller dîner chez lui et lui conte l'affaire de madame Bertrand.

— Ce qu'elle demande est impossible, dit celui-ci; elle tracasse les bureaux, elle tracasse le ministre depuis six mois. Si encore elle demandait qu'on augmentât la pension, on l'augmenterait.

— Du tout, dit Diderot, elle consent qu'on diminue sa pension, pourvu qu'on la rende réversible sur la tête de son fils.

— Mais quel intérêt pouvez-vous prendre à cette femme?

— Quel intérêt j'y prends? dit Diderot. Le plus grand. Avez-vous regardé madame Bertrand?

— Elle est fort bien.

— Et si je la trouvais telle depuis six ans? continue Diderot.

— Vous en auriez assez, dit Poultier.

— Laissons la plaisanterie, dit le philosophe;

madame Bertrand estimait fort le brave capitaine Bertrand, mais elle n'en avait pas la tête tournée... Ces gens de mer, peu aimables d'ailleurs, sont sujets à de longues absences... Et cet enfant, pour lequel elle sollicite la reversibilité de la pension, cet enfant...

— Vous en êtes le père ? demanda le commis de la marine.

— Je le suppose, reprend Diderot.

— Pourquoi diable lui faire un enfant ?

— C'est elle qui l'a voulu... Je ne suis pas riche, vous connaissez ma façon de penser et de sentir. Dites-moi, si cette femme venait à mourir, croyez-vous que je pusse supporter les dépenses de l'éducation d'un enfant ou me résoudre à l'oublier, à l'abandonner ? Le feriez-vous ?

— Non, dit Poultier ; mais est-ce à l'Etat à réparer la sottise des particuliers ?

— Mon ami, dit Diderot, vous êtes d'une probité trop rigoureuse. Vous craignez d'ajouter une goutte d'eau à l'Océan. Mais des prostituées, des proxénètes, des chanteuses, des danseuses, des histrions, une foule de lâches, de coquins, d'infâmes, de vicieux de toute espèce épuiseront le

trésor, pilleront la cassette, et la femme d'un brave homme...

Poultier promet de s'occuper de la demande ; il réussira , et ne veut pas que Diderot le remercie.

— Ne me remerciez pas trop, dit le commis ; je n'ai jamais eu la conscience plus à l'aise. Voilà, en effet , une belle récompense pour un homme de lettres qui a consumé les trois quarts de sa vie d'une manière honorable et utile, à qui le ministère n'a pas encore donné le moindre signe d'attention, et qui, sans la munificence d'une souveraine étrangère....

En effet, le soir Poultier revient avec le brevet signé du ministre ; la veuve manque de se trouver mal de joie ; elle appelle son fils pour se jeter aux genoux de son protecteur. Le commis de marine, prenant l'enfant sur ses genoux, se souvient de la paternité de Diderot, et dit à la veuve :

— C'est bien son père , c'est à ne pouvoir s'y méprendre ; qui a vu l'un voit l'autre.

Madame Bertrand répond qu'elle espère qu'il aura le courage de son père ; mais il ne lui ressemble point du tout.

POULTIER. Ce sont pourtant ses yeux , même couleur, même forme, même vivacité.

— Mais non , monsieur, dit la veuve ; M. Bertrand avait les yeux bleus, et mon fils les a noirs ; M. Bertrand les avait petits et renforcés, mon fils les a grands et presque à fleur de tête.

— C'est son regard vif et doux.

— Son père l'avait sévère et dur, dit la veuve.

— Combien cela fera de folies ! s'écrie l'ami de Diderot, combien cela vous donnera de chagrins ! Que cela fera couler de larmes à sa mère ! quelle nuée de jaloux, de calomniateurs, d'ennemis, j'entrevois là ! Comme cela aura la fureur de dire tout ce qu'il est de la prudence de taire ! Et puis gare la lettre de cachet, la Bastille ou Vincennes !

Après le départ du protecteur de son enfant, la veuve, qui n'a pas compris l'horoscope qu'il a tiré, demande à Diderot si Poultier n'a pas la tête un peu dérangée.

— Non, il est grand physionomiste, dit le philosophe.

— Je ne trouve pas , dit madame Bertrand ; il veut que mon fils ressemble à son père, dont il n'a pas le moindre trait.

— Pardonnez-moi, madame, dit Diderot ; c'est une chose qui m'a frappé comme lui. Jugez vous-

même : les formes de mon visage et celles de M. votre fils sont tout à fait rapprochées.

— Qu'est-ce que cela prouve ? demanda la veuve.

— Quoi ! vous ne devinez rien ?

Quand elle sait la vérité, madame Bertrand veut arracher les yeux à Diderot. C'est une honnête femme : elle renverra plutôt au ministre son brevet de pension.

— Ne vous ai-je pas prévenue que j'en ferais mon affaire personnelle ? dit Diderot, qui se sauve en riant. « Je suis né, dit-il, je crois, pour ne rien faire de ce qui me convient, pour faire tout ce que les autres exigent et pour ne contenter personne, non, personne, pas même moi. »

Au milieu de cette intrigue avec madame Bertrand, Diderot trouve le moyen de traiter une affaire de succession très-embrouillée qui dure depuis dix ans entre sa vieille amie madame Servin et l'avocat des Renardeaux, de Gisors.

— J'avais une sœur que j'aimais à la folie, dit-il à l'avocat de province, un peu dévote ; mais, à cela près, la meilleure créature, la meilleure sœur qu'il y eût au monde. Je l'ai perdue. On a disposé de sa succession sans son aveu. Ma sœur vi-

vait avec une amie ; celle-ci , accoutumée au rôle de maîtresse dans la maison , a tout pris , tout donné , tout vendu , lits , glaces , linge , vaisselle , batterie de cuisine , argenterie , et il ne me reste de mobilier non plus que vous en voyez sur ma main . Je ne sais quel parti prendre . Perdre une bonne partie de son bien , surtout quand on n'est pas mieux dans ses affaires que moi , cela me paraît dur ; attaquer l'ancienne amie d'une sœur , cela me paraît indécent . Que me conseillez-vous ?

— Je vous conseille d'abandonner tout et de ne pas plaider , dit l'avocat des Renardeaux . J'ai exactement la même affaire avec une madame Servin ; j'ai déjà dépensé deux cents louis ; j'en dépenserai encore deux cents autres , et si je gagne , je ne tirerai pas le quart de mes déboursés .

Diderot fait beaucoup d'objections et se décide à ne pas poursuivre son affaire .

— Mais , en retour du service que vous me rendez en me dissuadant d'entamer une mauvaise affaire , dit Diderot à l'avocat , si , par hasard , je finissais la vôtre . Savez-vous que cela ne me serait pas du tout impossible ?

L'avocat des Renardeaux se laisse prendre aux contes de Diderot sur sa prétendue sœur morte ; il

donne au philosophe une procuration signée en blanc, qui autorise Diderot à tout terminer selon qu'il lui plaira. Diderot s'amuse un peu du provincial qu'il vient de tromper si adroitement; car il avait en main depuis le matin une procuration en blanc de madame Servin, qui ne demandait pas mieux que d'arrêter la procédure, quitte à en passer par les volontés de la partie adverse. Cependant des Renardeaux ne tombe point dans la fausse bonhomie de Diderot, qui assure qu'il veut mourir à Gisors.

— Et moi je vous dis que les têtes comme la vôtre, dit le provincial, ne savent jamais ce qu'elles feront, et que vous irez vivre et mourir où il plaira à votre mauvais génie de vous mener. Ne faites point de projets.

— Ma foi, répond Diderot, j'en ai tant fait qui se sont évanouis, que ce serait le mieux; mais on fait des projets comme on se remue sur sa chaise, quand on est mal assis.

L'avocat n'a pas tourné les talons qu'un autre avocat arrive, et c'est le plus terrible des avocats : un amoureux ! En voilà qui parleraient jour et nuit de leur affaire, qui n'oublent pas le plus petit détail, qui les répètent, les rabâchent et

veulent qu'on les entende. Il s'appelle de Crancey; il adore la fille de madame de Vertillac avec une telle exagération, que la mère a cru devoir enlever sa fille. L'amant s'est déguisé en postillon.

— Ah! mon ami, dit-il, avec quelle attention je leur évitais les mauvais pas! comme j'allongeais le chemin, en dépit des impatiences de la mère! combien de baisers nous nous sommes envoyés, renvoyés, elle du fond de la voiture, moi de dessus mon cheval, tandis que sa mère dormait! combien de fois nos yeux et nos bras se sont élevés vers le ciel! C'étaient autant de serments. Quel plaisir à lui donner la main en descendant de voiture, en y remontant! Combien nous nous sommes affligés! que de larmes nous avons versées!

L'amoureux n'a pas dit le quart de ses histoires amoureuses, que madame de Vertillac entre avec sa fille et reconnaît le faux postillon. Supplications, prières, tout est inutile; si de Crancey poursuit encore la fille, la mère la mettra au couvent.

— Non, s'écrie Diderot, je crois que le ciel, la terre et les enfers ont comploté contre cette pièce...

Les obstacles se succèdent sans relâche.... Une pièce à terminer, une pension à solliciter, une mère à mettre à la raison, et puis arranger des scènes au milieu de tout cela!... Cela ne se peut... ma tête n'y est plus....

L'homme qui a composé *la Religieuse* pour faire une plaisanterie à un marquis, l'homme qui a écrit des lettres si remarquables à mademoiselle Voland, n'est pas embarrassé quand il s'agit de correspondance amoureuse; il fabrique de fausses lettres de l'amant qui lui sont adressées, qui annoncent que l'intrigue avec mademoiselle de Vertillac a été un peu loin et qu'elle ne tardera pas à porter ses fruits: il fait lire la correspondance à la mère, qui pleure, qui se désole à la nouvelle de l'événement.

— Qui l'aurait imaginé, s'écrie madame de Vertillac, d'une enfant aussi timide, aussi innocente!

— Vous l'étiez autant qu'elle, dit Diderot.

— D'un jeune homme aussi sage, aussi réservé! reprend la mère.

— Feu M. de Vertillac ne l'était pas moins.

— Je ne sais comment cela se fait, dit la mère.

— Votre fille le sait encore moins, répond Diderot.

Finally, la mère, qui est bonne et qui ne veut pas le déshonneur de sa fille, consent au mariage. Diderot ne livre pas la comédie, qu'on lui a demandée, mais il fait avoir une cure de campagne qu'on voulait enlever à un pauvre vieux curé. Seulement la société se constitue en tribunal pour juger ce Diderot, si bon et si méchant en même temps.

Il y a d'abord plainte de madame Bertrand contre le sieur Diderot.

— Quels sont vos griefs? De quoi vous plaignez-vous?

— De ce que le sieur Diderot, que voilà, se dit père de mon enfant, dit la veuve.

— L'est-il?

— Non.

— Levez la main et affirmez. (*Madame Bertrand lève la main.*)

— Et de ce que, sous ce titre usurpé, il sollicite une pension.

— L'obtient-il? demande le tribunal.

— Oui.

— Condamnons ladite dame Bertrand à restituer la façon.

Il y a plainte des dame et demoiselle de Vertil-

lac et sieur de Crancey contre ledit sieur Diderot.

— C'est un homme horrible, abominable, s'écrie madame de Vertillac. Pour consommer un mariage auquel une mère s'opposait, il a supposé ma fille grosse, il a contrefait des lettres.

Diderot, mademoiselle de Vertillac et de Crancey sont condamnés à se jeter aux pieds de madame de Vertillac, qui devra les relever et les embrasser.

Il y a plainte de madame de Chépy contre ledit sieur Diderot, qui a fait faire la comédie par un autre. Et le tribunal prononce ce jugement léger :

— Renvoyés dos à dos, sauf à se retourner en temps et lieu.

Il y a plainte du sieur des Renardeaux, avocat, contre le sieur Diderot, qui est condamné à prendre une retraite de deux mois au moins à Gisors, pour n'y rien faire ou pour y faire ce que bon lui semblera. Il y a plainte du sieur de Lescour, poète, contre le sieur Diderot, qui demande une pièce, qui se fait un mérite d'un service rendu par un autre, qui fait enfermer l'auteur toute une journée pour faire la pièce, et qui déclare, quand elle est faite, qu'on ne la jouera pas.

Diderot est condamné à une amende de six

louis, applicable aux cabalistes du parterre de la Comédie française, à la première représentation de la pièce que le poëte de Lescour fera jouer.

Il y a plainte de la demoiselle Beaulieu contre les sieurs de Lescour et Diderot conjointement. La jolie femme de chambre a un vilain rôle malhonnête. A chaque ligne, à chaque mot sa pudeur est alarmée.

— Est-il bon ? ou est-il méchant ? se demande la société.

— L'un après l'autre, dit la femme de chambre.

— Comme vous, reprend madame de Vertillac, comme moi, comme tout le monde.

Pour bien faire comprendre ce caractère à un comédien, je lui aurais donné à lire les *Lettres à mademoiselle Voland* ; c'est là que Diderot se montre tout entier, qu'il parle perpétuellement de lui sans jamais fatiguer son lecteur ; l'homme de génie est peint en pied, entouré de la spirituelle société qui a posé pour la comédie de *Est-il bon ? Est-il méchant ?* En étudiant d'un peu près la comédie et les lettres à mademoiselle Voland, on pourrait donner à chaque femme de la comédie son nom réel. Diderot vécut beaucoup dans ces cercles spirituels du dix-huitième siècle dont il

était le favori : spirituel, galant, aimant les femmes, aimé des femmes, on lui pardonnait tout, il n'était gêné en rien; par la hardiesse de ce qu'il a imprimé, on peut juger des hardiesses qu'il coulait dans de fines oreilles trop disposées à l'écouter.

Après une ou deux lectures des *Lettres à mademoiselle Voland*, un acteur saurait ce que fut Diderot et dans sa démarche et dans son habillement, et dans son caractère et dans ses pensées. S'il ne le savait pas, c'est qu'il ne serait pas acteur. Les portraits peints et gravés d'après Diderot ne le rendent pas suffisamment ; les peintres de son époque ne l'ont pas compris. Mais un de ses contemporains, Garat, a tracé d'après lui un croquis qui est un chef-d'œuvre, et que l'acteur ferait bien de consulter (1).

Certes, il n'est pas difficile de *composer* un rôle avec des indications si précises. Je l'ai déjà dit : *Hardouin* n'est que le masque de Diderot : pour étudier le caractère de Hardouin, il faut étudier Diderot ; mais le manque d'acteur ne m'in-

(1) *Mercur*e de 1779.

quiétait pas, c'était le manque de volonté de la Comédie française que j'entrevois avec les années qui s'écoulaient. Deux ans après la remise par moi de *Est-il bon ? Est-il méchant ?* rien n'était décidé ; les préoccupations de la direction étaient exclusivement tournées vers mademoiselle Rachel dont on annonçait le départ. Mademoiselle Rachel partie, je reparus ; mais on me rendit la brochure avec l'invitation de faire quelques coupures, la forme de *quatre actes* n'étant pas dans les habitudes du théâtre.

Toucher à Diderot me semblait un crime, malgré l'avis de M. Taschereau : « C'est M. Paulin qui nous communique cette pièce qu'il n'a pas comprise dans sa publication des *Œuvres inédites*, jugeant que cette comédie, avec quelques légères coupures, pouvait être représentée sur la scène française. » Je suis ennemi des arrangements, mais puisqu'il fallait un arrangement, je préférerais le mien à celui d'un auteur dramatique quelconque qui n'aurait peut-être pas le même enthousiasme que moi pour Diderot.

J'allais me mettre à la besogne lorsqu'un papier plié en quatre tomba de la brochure imprimée ; je l'ouvris, je le lus, et aujourd'hui même j'en suis

douloureusement ému, en songeant à l'avenir des œuvres dramatiques.

La Comédie française confie les pièces qu'on lui envoie à l'examen d'un homme qui analyse la pièce et la juge en premier ressort. Cette analyse est soumise au directeur; si le jugement de l'examineur est favorable, la pièce est admise à une seconde épreuve plus positive, celle du jury des comédiens. Ainsi tout dépend du premier examinateur anonyme, chargé de la plus grave des missions : d'un coup de plume, d'une phrase, par une analyse légère, il conclut au rejet définitif d'une œuvre dramatique.

La comédie de Diderot avait été soumise à l'examineur dont voici le rapport :

EST-IL BON? EST-IL MÉCHANT ?

Comédie inédite de Diderot, en quatre actes, en prose

RAPPORT DE M. EUGÈNE LAUGIER
examineur

A M. ARSÈNE HOUSSAYE.

Cette comédie, retrouvée dans les écrits de Diderot, n'a pas été imprimée dans la dernière

édition des œuvres inédites de l'auteur, parce que les éditeurs ont pensé qu'elle pourrait être représentée sur la scène française.

Les éditeurs ont eu raison, et nous considérerions comme une bonne fortune pour le Théâtre-Français la représentation de cette pièce. C'est une peinture de mœurs pleine de verve en même temps qu'une excellente comédie de caractères. Outre que Diderot s'y met personnellement en scène, le style porte le cachet de la manière impossible à imiter du célèbre philosophe. C'est la belle langue du dix-huitième siècle dont le secret est perdu. Les traits y sont vifs, acérés, la plaisanterie souvent amère, la phrase concise et toujours gracieuse, les remarques profondes, et toute cette gaieté est un peu triste. Les allusions, quelque peu libres, que l'on rencontre dans le dialogue, sont de l'époque et se trouvent d'ailleurs dans la plupart des pièces de l'ancien répertoire, sans avoir toujours comme ici la même finesse et le même esprit.

Sans doute, il y aurait à faire quelques légères coupures, qu'il faudrait pratiquer avec discrétion de peur de rien gâter, mais ce sont là de simples détails qui ne feraient que res-

sortir la délicate ciselure du diamant retrouvé.

Nous avons donc la ferme conviction que remettre Diderot en lumière dans des conditions tout à fait contraires au PÈRE DE FAMILLE, serait pour la Comédie française une détermination qui amènerait honneur et profits.

23 octobre 1854.

Ainsi la comédie de Diderot serait « une bonne fortune pour le Théâtre-Français. » Et on ne l'a pas jouée.

C'est « *une excellente comédie de caractères.* » Et on ne l'a pas jouée.

C'est « la belle langue du dix-huitième siècle, dont le secret est perdu. » Et on n'a pas mis en lumière cette belle langue.

Il y aurait « *honneur et profit* » pour la Comédie française à jouer cette pièce. Et on l'a laissée dans les cartons.

J'ai remis la brochure en 1851 ; elle a été lue en 1854, *trois ans après.*

Nous sommes en 1856 : depuis *cinq ans* cette comédie attend son tour.

Ainsi, voilà une œuvre sur laquelle tout le monde était d'accord, examinateur, directeur pour qui le dix-huitième siècle semble familier ; Diderot est à la mode aujourd'hui, il est mort, il ne froisse personne, il laisse une comédie qui « amènerait *honneur et profit* » (n'oublions pas le profit), et elle restera tristement posthume. Son vrai titre n'est pas *Est-il bon? Est-il méchant?* mais plutôt : La jouera-t-on ? Ne la jouera-t-on pas ?

Supposons une famine, monsieur le ministre. Un citoyen trouve un moyen oublié pour parer à la calamité ; ne consultant que l'intérêt de ses semblables, il adresse un mémoire au ministre de l'agriculture pour exposer les idées qu'il croit utiles.

Il y a famine de comédies, monsieur le ministre.

Je suis avec respect,

monsieur le ministre,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHAMPFLEURY.

LES SENSATIONS DE JOSQUIN

CHAPITRE IV

LA LÉGENDE DU BONHOMME MISÈRE.

Le moyen âge a toujours ri de ces deux grandes maladies de l'homme : la *misère* et la *mort*. Que de philosophie sarcastique dans les pinceaux des vieux maîtres qui n'ont jamais manqué, dans leurs symboliques inventions, de faire marcher la mort de pair et compagnon avec le pape et l'empereur, les courtisans et les filles de joie !

Rien n'est plus consolant que ces images, où l'*idée* se fait humble, où le symbole se montre modeste sous le ciseau et le pinceau de grands artistes ignorés, qu'ils soient graveurs ou peintres

de vitraux, ou sculpteurs de figures sous les porches des églises.

Aujourd'hui, nous regardons ces choses sèchement, au point de vue de la statistique, de l'économie politique. Les grands esprits de l'Allemagne, poètes, savants, professeurs, docteurs, ministres, enveloppaient leurs idées du doux manteau de la poésie.

Pourquoi Goethe publiait-il sa belle légende du *Fer à cheval*? Jésus-Christ fait une longue route avec saint Pierre : en chemin, ils trouvent un fer à cheval. Saint Pierre ne juge pas à propos de le ramasser : il est trop fatigant de se baisser ! Le Christ ne dit rien, ramasse le fer à cheval, et au prochain village le troque contre des cerises. La chaleur continue pendant la route ; saint Pierre tire la langue de soif. Jésus-Christ laissé tomber une cerise ; l'apôtre la ramasse. Une seconde cerise tombe, puis une troisième, puis une quatrième. Saint Pierre se baisse vingt fois, lui qui avait craint de se courber une fois tantôt.

C'est un grand enseignement en vingt lignes que cette ballade de Goethe.

Lavater, en Suisse, Hébel ont marché dans cette belle voie. Les frères Grimm quittent leurs

chaires de professeurs et voyagent vingt ans pour recueillir dans les villages les chroniques et traditions populaires.

De pareils livres nous manquent. Cependant, en France, bien des légendes existent; mais on ne les tire pas de la poussière des bibliothèques; beaucoup sont enfouies dans des patois obscurs, et les meilleures sortent de la bouche des paysans.

En passant à Troyes, j'ai trouvé une rareté qui devrait être tirée à un million d'exemplaires. C'est cependant une brochure d'une forme piteuse, imprimée sur du papier à chandelle, avec le caractère d'imprimerie usé qu'on appelle *tête de clou*. Mais le papier à chandelle a résisté plus longtemps que nos papiers satinés d'aujourd'hui, et, avec de la bonne volonté, les *têtes de clous* se lisent aussi bien qu'un Elzevir.

La brochure a pour titre : *Histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère, dans laquelle on verra ce que c'est que la Misère, où elle a pris son origine, comme elle a trompé la Mort, et quand elle finira dans ce monde.*

Saint Pierre et saint Paul, surpris en voyage par un grand orage, arrivèrent dans un village et

ne trouvèrent d'abord qu'une maison riche où ils hésitent d'entrer.

— Il me paraît, sauf meilleur avis, dit saint Pierre, qu'il serait bon, auparavant que d'entrer chez le riche, de nous informer dans le voisinage quelle sorte d'homme c'est que le maître de ce logis, s'il a du bien ou s'il est aisé, car on s'y trompe assez souvent. Avec toutes les belles maisons qui paraissent à nos yeux, nous trouvons pour l'ordinaire que ceux qui semblent en être les maîtres les doivent aussi bien que tout ce qui est dedans, et n'ont quelquefois pas un liard à y prétendre.

Saint Paul entra tout de suite dans ce sage raisonnement; mais il avait faim, et il clignait de l'œil tout autour de lui.

— Voilà une bonne femme qui lave du linge dans ce lavoir, je vais lui demander ce qui en est. « Hé bien, dit-il à la lessiveuse, il pleut bien fortement, aujourd'hui.

— Bon, répondit-elle. Monsieur, ce n'est que de l'eau, car si c'était du vin, cela n'accommoderait pas ma lessive; mais aussi nous boirions bien, car nous amasserions notre bonne provision.

— Vous êtes gaie, à ce qu'il me paraît, reprit saint Paul.

— Pourquoi? pas dit la lessiveuse. Grâce à Dieu, il ne me manque rien au monde de tout ce qu'une femme peut souhaiter, si ce n'est de l'argent.

— De l'argent, hélas! vous êtes bien heureuse si vous n'en avez pas et que vous puissiez vous en passer.

— Oui, cela s'appelle « parler comme saint Paul, la bouche ouverte. »

— Vous aimez à plaisanter, bonne femme, continua le saint; mais vous ne savez pas que l'argent est ordinairement la perte d'un grand nombre d'âmes, et qu'il serait à souhaiter pour beaucoup de gens qu'ils n'en maniassent jamais de leur vie.

— Pour moi, dit la femme, je ne fais point de petits souhaits; je manie si peu d'écus, que je n'ai pas seulement le temps de regarder une pièce pour savoir comment elle est faite.

Saint Pierre, qui s'était mis à couvert sous un chêne, s'impatienta de cette longue conversation, et pria saint Paul de venir chercher quelque abri. Ils sonnèrent à la porte du château; mais le maître, ayant mis le nez à la fenêtre :

— Allez, allez, dit-il d'un air méprisant, cherchez à loger où vous l'entendrez; ce n'est point ici un cabaret.

Et il se retira brusquement.

Les pauvres voyageurs étaient mouillés jusqu'aux os, ce qui inspira quelque pitié à la lessiveuse.

— Je voudrais, dit-elle, qu'il me fût permis de vous loger; je le ferais de grand cœur, parce que vous paraissez de braves gens; mais je suis veuve, et cela ferait causer. Cependant, si vous voulez avoir un peu de patience, je vous mènerai tout à l'heure au bas du village, où un bonhomme, mon voisin, qui s'appelle *Misère*, pourra bien vous donner un gîte pour cette nuit.

La lessive finie, la femme conduisit saint Pierre et saint Paul selon qu'elle avait promis. Il n'était que six heures et demie du soir, et déjà le bonhomme *Misère* était couché.

— Eh! *Misère*, cria la lessiveuse, il y a là deux pauvres gens qui ne savent où donner de la tête.

Aussitôt le bonhomme demanda ce qu'il pouvait faire pour son prochain, et dès qu'il eut entendu parler de donner à coucher, il tira le loquet.

— Allumez la lampe, dit-il à sa voisine.

Saint Pierre et saint Paul entrèrent dans la maison. Mais tout y était sens dessus dessous, l'on n'y connaissait rien au monde. Le maître de ce taudis logeait seul ; c'était un grand homme maigre, sec et pâle, qui semblait sortir d'un sépulcre.

— Dieu soit loué, dit saint Pierre.

— Hélas ! s'écria Misère, ainsi soit-il ; nous aurions bien besoin de sa bénédiction pour nous donner à souper ; car je vous proteste qu'il n'y a pas seulement un morceau de pain ici.

Mais la lessiveuse, qui s'était doutée du tour, avait été chercher quatre gros merlans tout rôtis, un grand pain et une cruche de vin.

— Ah ! Seigneur, du poisson ! dit saint Paul avec admiration.

— Grand merci, dit saint Pierre ; nous ne demandions qu'à mettre notre tête à couvert.

— Ça n'a jamais fait de mal, dit la bonne lessiveuse, un morceau avant de se coucher, et je suis bien payée de pouvoir offrir à votre ami un petit morceau de son goût.

On mangea de grand appétit, à l'exception de Misère, qui était d'une humeur chagrine par suite des événements de l'après-midi. Le pauvre homme

avait pour tout revenu un jardin grand comme le bras ; la haie n'était guère plus difficile à traverser qu'une toile d'araignée, et les maraudeurs en avaient profité pour ravager un beau poirier qui était tout le revenu de Misère. Il s'était couché sans souper, de dépit de voir la moitié de sa récolte maraudée, et son chagrin l'empêchait encore à cette heure de toucher aux quatre gros merlans tout rôtis.

Saint Paul dit en regardant saint Pierre :

— Voilà un homme qui me fait compassion, il faut que nous priions le ciel pour lui.

— Hélas ! messieurs, vous me feriez bien plaisir ; car, pour moi, il semble que mes prières ont bien peu de crédit, puisque je ne puis pas sortir du fâcheux état auquel vous me voyez réduit.

— Le Seigneur éprouve quelquefois les justes, dit saint Pierre ; avez-vous quelque grâce à demander à Dieu ?

— Les fripons qui m'ont volé mes poires m'ont mis dans une telle colère, dit le bonhomme, que *je voudrais que tous ceux qui monteront sur mon poirier y restent tant qu'il me plaira.*

— C'est se contenter de peu de chose, dit saint Pierre.

— Oh ! c'est beaucoup, dit Misère. Quelle joie de voir un coquin perché sur une branche et demeurer là comme une souche, en me demandant quartier !

— Votre souhait sera accompli, dit saint Pierre; car si le Seigneur fait, comme il est vrai, quelque chose pour ses serviteurs, nous l'en priérons de notre mieux.

Toute la nuit, saint Paul et saint Pierre se tinrent à genoux en prière; d'ailleurs ils n'avaient pas voulu se reposer, malgré les bons offices de Misère, qui avait séparé en trois une botte de paille, son lit de tous les jours. Le matin, saint Pierre dit au pauvre bienfaisant que son vœu serait exaucé, et Misère donna une franche poignée de main aux voyageurs en se méfiant d'avoir été gaussé.

Mais voilà que le lendemain Misère, en revenant avec sa cruche de la fontaine, aperçut un mauvais garnement du village sur son poirier; il se remuait bras et jambes, ayant la mine d'un oiseau pris à la glu.

— Ah ! je te tiens, voleur, cria Misère... Mon Dieu, quels gens est-ce là qui sont venus chez moi cette nuit ! Pour toi, là-haut, je vais te faire

souffrir les tourments de l'enfer, je vais d'abord appeler tout le village, et puis j'allumerai une grosse botte de paille pour te griller comme un cochon.

Le garnement demandait pardon en offrant de payer pour le moins dix récoltes de poires.

— Non, pas d'argent, dit Misère; quoique j'en aie bien besoin, j'aime mieux me payer en vengeance. Attends un demi-quart-d'heure que je trouve quelques baguettes pour te rissoler le poil! Ah! tu aimes les poires, je t'en ferai passer la soif.

Misère parti, l'autre appela au secours, et amena par ses cris deux bûcherons qui revenaient du bois.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut, Nicolas? dirent-ils.

— Misère, dit le vaurien, est un méchant sorcier qui m'a jeté un sort. Je ne peux plus descendre de l'arbre pour quelques méchantes poires que j'ai mangées étant très-altéré.

Les bûcherons s'amuserent un moment des terreurs de Nicolas; ils soutenaient avec raison que Misère était un pauvre sorcier; — autrement, disaient-ils, il y a bel âge qu'il aurait eu la sorcel-

lerie de ne pas mourir de faim. Après ce beau raisonnement, ils essayèrent de secourir Nicolas en montant à l'arbre; mais ils auraient arraché les bras et les jambes du fainéant plutôt que de le retirer de là.

— Ma foi, dirent-ils, il n'y a rien à faire, mon pauvre garçon; tout ce que nous pouvons, c'est d'aller prévenir le juge.

Mais quand ils voulurent descendre, ils se trouvèrent aussi englués que Nicolas.

Ce qui fit que Misère, revenant peu après avec un gros fagot de broussailles comme il l'avait dit, trouva trois voleurs de poires au lieu d'un. Trois larrons et trois mauvais larrons.

— Ah! ah! dit-il en riant, la foire est bonne, à ce que je vois, puisque voici tant de marchands qui s'amassent. Je vais vous fumer comme des jambons.

— Mon brave Misère, disaient les deux bûcherons, dont les larmes coulaient jusqu'au pied de l'arbre, reconnaissez-nous donc pour vos bons voisins. Nous sommes montés sur cet arbre maudit afin de porter secours à Nicolas.

— Nenni, vous veniez prendre mes poires.

— Mais, Misère, nous n'avons jamais passé

dans le pays pour des voleurs ; dans notre enclos il y a des poiriers, et il y pousse des poires aussi belles que celles-ci. Nous n'aurions ni poires ni poiriers que, si l'envie nous en prenait, le marché n'est pas loin où il y en a des gueulebées à des prix doux.

— Si ce que vous dites est la vérité, reprit Misère, vous pouvez descendre, la punition n'est que pour les voleurs.

En effet, les deux bûcherons sentirent leurs membres plus à l'aise et purent sauter à terre ; leur premier mouvement fut d'intercéder pour le vaurien qui était resté sur l'arbre, plus ennuyé qu'un crapaud dans les vignes.

— Non, disait Misère, il restera là-dessus autant d'années qu'il a volé de quarterons de poires.

Les bûcherons plaidèrent si bien, et le cœur du pauvre était si riche en bonté, qu'il pardonna, à condition qu'il ne passerait pas à l'avenir à moins de cent pas de distance du petit enclos. Le vaurien jura ses grands dieux qu'on ne le verrait même pas à une lieue de là, tant ce poirier lui faisait mal au cœur.

L'aventure se répandit dans le village, et jamais personne ne tenta de goûter aux poires de

Misère : même les enfants, qui sont intrépides en toutes choses, n'auraient pas jeté une pierre de ce côté-là ; ils redoutaient le poirier bien pis que le loup-garou.

Pendant quelques années, Misère jouit gaiement de la vie, et il avait une joie secrète quand il regardait son poirier vivace qui lui tenait lieu de tout ; mais les années avançaient, les cheveux du brave homme s'étaient couverts de neige, de temps en temps la maladie le prenait.

Un jour on frappa à sa porte. C'était la Mort.

Beaucoup se troublent quand ils voient arriver la reine du pays de Claque-Dents ; Misère ne la craignait point, n'ayant rien de mauvais sur la conscience, ayant toujours vécu en honnête homme, quoique très-pauvrement.

— Tu ne me crains pas ? dit la Mort surprise, moi qui fais trembler les papes, les rois, les empereurs.

— Vous ne me faites aucune peur, dit Misère ; quel plaisir ai-je dans cette vie pour n'en pas sortir avec plaisir ? Je n'ai ni femme ni enfants ; j'ai assez de mal sans cette engeance ; je n'ai pas un pouce de terre vaillant, à l'exception de ma chaumière et de mon poirier, qui lui seul est mon père

nourricier par les beaux fruits qu'il me rapporte tous les ans. Tenez, il est encore tout chargé, et je n'ai qu'une peine, c'est de le quitter avant d'avoir mangé la récolte. Malheureusement, avec vous, il n'y a point de réplique, sans quoi je vous aurais demandé la permission de mordre un coup dans la plus belle poire; après ça, je vous suivrai.

— C'est trop raisonnable, dit la Mort; va choisir toi-même un fruit.

Misère, suivi de près par la Mort, sortit dans l'enclos, tourna longtemps autour de l'arbre pour guetter une poire bien mûre.

— Ah! qu'en voilà une rouge! s'écria-t-il; mais qu'elle est haute. Prêtez-moi un moment votre faux, que je puisse atteindre la branche.

— Ma faux! dit la Mort, je ne la prête à personne; mais je regarde qu'il vaudrait mieux cueillir à la main cette poire, parce qu'en tombant elle se foulerait.

— Vous avez ma foi raison, dit Misère; hélas! mes pauvres membres sont si impotents, que je ne saurais plus grimper comme quand j'avais quinze ans.

— Eh bien! dit la Mort, j'irai moi-même cueillir

cette belle poire dont tu espères tant de contentement.

La Mort grimpe sur l'arbre ; mais voilà qu'elle ne peut en descendre.

— Ah ! qu'est-ce qui me prend ? dit-elle à Misère, je ne peux descendre.

— Ma foi, dit Misère, ce sont vos affaires ; pourquoi êtes-vous entrée chez moi ? Vous avez tout l'univers à faucher, et vous vous avisez de venir dans ma misérable chaumière chercher la vie d'un homme qui ne vous a jamais rien fait !

— Tu oses te jouer de moi , dit la Mort ; réfléchis à quoi tu t'exposes.

— C'est tout réfléchi, dit Misère ; je vous tiens, et vous resterez sur mon poirier. Aussi bien je rends service à un tas de gens auxquels vous vous proposiez de rendre visite aujourd'hui.

La Mort, qui ne s'était jamais trouvée à pareille aventure, connut qu'il y avait dans cet arbre quelque chose de surnaturel.

— J'ai mérité ce qui m'arrive, dit-elle, par une complaisance qui n'est pas dans mes habitudes ; mais cela ne vous servira de rien de vous opposer aux volontés du ciel. S'il désire que vous sortiez de cette vie, vos détours seront inutiles, il vous y

forcera malgré vous. D'ailleurs, si vous ne me faites pas descendre de bonne volonté de l'arbre, tout à l'heure je ferai mourir le poirier avec ma faux.

— Bah ! dit Misère, mon arbre mort ou vivant, vous n'en descendrez que par la permission de Dieu.

— Pourquoi suis-je entrée dans cette fâcheuse maison ! disait la Mort ; j'ai affaire aux quatre parties du monde... Vous vous en repentirez, et il sera trop tard.

— Non, répondit Misère, je ne crains rien ; tout homme qui n'appréhende point la Mort est au-dessus de bien des choses. Vos menaces ne me causent pas la moindre émotion ; je suis toujours prêt à partir pour l'autre monde, quand le Seigneur l'aura ordonné.

— Tu peux te vanter, bonhomme, d'être le premier de la vie qui ait vaincu la Mort. Le ciel m'ordonne que de ton consentement je te quitte et ne revienne jamais te voir qu'au jour du jugement universel, après que j'aurai fini mon grand ouvrage.

— N'est-ce point pour me tromper, dit Misère, que vous me parlez ainsi ?

— Non, tu ne me verras qu'après l'entière désolation de toute la nature, et ce sera toi qui recevras le dernier coup de ma faux.

— Si c'est ainsi, reprit Misère, vous avez la liberté de descendre du poirier.

Aussitôt la Mort s'envola à travers les airs, et Misère jamais plus n'en a entendu parler. La Mort est souvent revenue dans le petit village où elle a enlevé des personnes considérables, mais elle passe devant la porte du bonhomme en fuyant comme s'il avait la peste.

Misère a vécu depuis ce temps-là dans la même pauvreté, près de son cher poirier.

Misère restera sur la terre tant que le monde sera monde.

Qu'elle est touchante cette légende qui me fait réjouir de mon voyage à Troyes ! Une telle invention ne vaut-elle pas beaucoup d'ambitieux morceaux de littérature ? En un petit cahier se trouve résumée la plainte éternelle de l'humanité : *misère*, et le petit cahier a rempli tous les villages de la France ; car Troyes n'a pas eu le *privilege* exclusif d'imprimer le *Bonhomme Misère* : toutes les imprimeries de la Normandie, Rouen, Falaise,

l'ont édité et colporté. Sans tomber dans l'archéologie, combien désirerais-je faire revivre le nom de l'homme de génie naïf qui a conté doucement, sous forme allégorique, la grande inquiétude de l'humanité? Une édition de Normandie porte le nom du *sieur de la Rivière*, inconnu de tous les biographes. Quand les académies proposeront des questions utiles, ce qui n'arrivera jamais, il serait curieux de chercher quelle a été l'*influence* (les académies manquent rarement de demander l'*influence* à des gens qui ne répondent pas) du *Bonhomme Misère* sur le peuple des campagnes; en même temps on rechercherait l'origine, les variations et l'auteur réel. En ce moment, je suis seulement frappé de l'invention de la légende et de son ton naïf, de sa popularité et de son impression typographique.

Un esprit philosophique a pu seul conclure par le trait de la fin : « Misère restera sur terre tant que le monde sera monde. » Mais que de persuasion il a fallu employer dans tout le cours du récit pour mener à cette cruelle conclusion ! Et combien le pauvre est peint d'un trait bienveillant dans la légende ! Il sourit en voyant sa misère et

ne peut s'empêcher de trouver heureux le bonhomme Misère près de son poirier.

Les professeurs de beau langage, ceux qui soutiennent avec impertinence que l'Idée n'est rien sans la Forme, peuvent étudier ces récits naïfs, toujours vivants et toujours populaires. L'homme qui a écrit cette légende a trouvé une forme convenable pour rendre son idée. Il n'est pas besoin de rhétorique ni de dictionnaire pour que la pensée sorte du cerveau, quand il y a pensée. Tout homme profondément ému trouve à son service une forme qu'il ne soupçonnait pas, dont il n'avait pas conscience. Qu'on explique autrement le charme qui s'attache à des chansons populaires, sans rimes, sans mesure, en révolte ouverte contre toutes les lois de la prosodie, sinon qu'il s'est trouvé un homme joyeux qui, pour faire passer sa gaieté dans l'esprit de ses convives, a rimé une chanson à boire ; un paysan a chanté ses peines d'amour, et comme son cœur était gros de chagrins, il a laissé une chanson amoureuse, qu'on répète dans le village deux cents ans après sa mort, et qui frappe l'oreille des érudits par son accent sincère.

La popularité du *Bonhomme Misère*, je l'attri-

bue au sentiment doux et consolant qui en ressort à chaque ligne. La morale bienveillante, entremêlée d'un grain satirique, a toujours plus de durée que les œuvres de destruction, de colère et de rage. Cette littérature ressemble au peuple par son enveloppe typographique : le papier est d'une *pâte* grossière, où se voient encore des restes de chiffons mal convertis dans la cuve du papetier ; la couleur est d'un bleu-gris qui ressemble au pain d'avoine que mangent les paysans dans les montagnes loin des villes. Le drap de leurs habits n'est-il pas fabriqué aussi simplement que la pâte de ce papier bleuâtre ?

Analogie dans l'enveloppe, simplicité dans le langage imagé, philosophie doucement railleuse, misère des pauvres gens, à laquelle il est répondu en quelques pages, n'y a-t-il pas là de quoi expliquer cet éternel succès d'une légende tirée à des millions d'exemplaires ?

CHAPITRE V

SAINT LE GAT.

Il y a beaucoup de personnes qui parlent d'une ville, d'un pays étranger en disant : « Je connais ce pays. » Ces voyageurs sont restés huit jours tout au plus dans une ville comme Lyon, ont passé le temps à visiter les rues, les monuments, et ils s'imaginent *connaître un pays*, pour y avoir mangé à table d'hôte avec d'autres voyageurs aussi pressés qu'eux. Pour moi de tels voyages sont insupportables ; ils servent tout au plus à changer d'air. A quoi bon visiter des monuments, des églises, des musées, des fabriques ? Là n'est pas la connaissance du pays, qu'il faut habiter au moins un an pour se rendre compte des nuances de caractères qui font de la France le pays le plus intéressant de l'Europe. J'ai pour croyance que la plus petite ville française demande six mois de séjour pour laisser quelques observations dans le cerveau. Ne faut-il pas surprendre le peuple et la bourgeoisie dans ses joies et dans ses peines ? au théâtre, à l'église, au tribunal ? quitter les ensem-

bles pour arriver aux détails? étudier quelques caractères de différentes classes, qui soient en même temps les *types* de la localité? Voilà ce qui m'inquiète dans le voyage que j'ai entrepris à la recherche des anabaptistes : combien de temps demandera une simple introduction dans ces familles où je veux étudier sur le vif ces singuliers usages qui m'entraînent loin de Paris.

Je ne connais personne à Troyes, et je suis obligé de me rabattre sur la bibliothèque et le musée. A la bibliothèque, il m'a été répondu qu'elle n'ouvrait que deux fois par semaine, de même que le musée. Hier ces établissements étaient ouverts; il me faudrait attendre trois jours. Je maudis l'administration municipale, qui veille si mal aux intérêts des savants. Que la bibliothèque ne soit ouverte que deux fois par semaine aux Troyens, je n'y vois pas grand mal : ils me paraissent, en général, plus préoccupés de bonneterie et de cotonnades que de science; mais un étranger peut arriver de très-loin, comme moi, avec le désir de faire des recherches dans une bibliothèque immense, et trois jours passés à Troyes à se promener dans les rues sont trois jours plus longs qu'ailleurs. Cependant, en l'absence du bi-

bibliothécaire (peu d'hommes sont plus heureux de s'absenter que les bibliothécaires), je me suis fait ouvrir la bibliothèque, et j'ai trouvé, ainsi que je m'y attendais, une immense pièce vide et tranquille, faisant partie d'une ancienne abbaye, bourrée de vieux livres jusqu'au plafond. Dans ces cases, combien de renseignements utiles pour me guider dans mes recherches sur la littérature populaire ! Mais qui m'indiquera la place au milieu de tant de volumes ?

Peut-être cette absence du bibliothécaire est-elle un avertissement de la Providence, pour m'empêcher par là de m'enfoncer dans le borbier archéologique. Un long bagage de documents précis, de titres, d'analyses, de notes, entraîne à la sécheresse, porte au positif et entraîne au catalogue. Et ce ne sont pas les catalogues qui manquent aujourd'hui ! Tandis qu'avec peu de notes, l'esprit se sent vif et s'élançe plus librement dans les vastes champs de la Fantaisie, contrée interdite aux catalogueurs, sortes de malheureux *Solognots* cultivant péniblement des sentiers arides.

Le musée touche à la bibliothèque. Deux tableaux m'ont particulièrement intéressé : l'un qu'on ne voit pas, couvert comme il est d'habitude,

par une grande peinture religieuse d'une valeur nulle, mais dont la toile forme un vaste champ. Ce petit tableau invisible est provincial et facétieux : M. Bergerat, curé de Chemezy, fait exécuter un *motet* de sa composition par ses enfants de chœur, en présence de Louis XIII. J'ai deviné que la peinture de ce petit tableau était excellente, par la raison que le peintre n'a fait que des portraits. Ce curé Bergerat, compositeur et ami de la bouteille, dit à table à Louis XIII un mot que je n'ai pas encore lu dans les almanachs. Le roi lui faisait l'honneur de lui offrir une grappe de raisin.

— Sire, dit le joyeux curé, je rends grâce à Votre Majesté ; j'aime mieux la purée que les pois.

En face est un singulier portrait en pied de vieillard à demi-nu, couvert seulement d'une draperie rouge, portant une longue barbe blanche, qui, à partir du menton, se divise en deux et descend jusqu'aux genoux. Un petit chien carlin suit ce singulier personnage au crâne carré, qui tient du Diogène et d'un gueux de Callot. C'est saint Le Gat, que les fidèles ont longtemps adoré dans l'église des Trinitaires. De quel vieux calendrier, de

quel martyrologe sortait ce saint ? C'est ce que les dévotes ne pouvaient dire ; elles affirmaient seulement que saint Le Gat guérissait de nombreuses maladies, suivant la ferveur des oraisons à lui adressées. La foi en saint Le Gat fut longtemps enracinée à Troyes et aux alentours ; les paysans venaient de dix lieues en pèlerinage prier saint Le Gat de veiller sur leurs bestiaux, sur leurs maisons. Un jour, il se trouva un prêtre qui trouva saint Le Gat trop enfumé par les petits cierges qu'on brûlait sous son image ; la fabrique chargea un peintre de le débarbouiller. Qui fut surpris ? Dès les premiers lavages à l'éponge, des lettres d'or paraissent au bas du tableau, dénotant la réelle profession du saint, qui n'était autre qu'un riche boucher de la ville. Chacun put lire cette prosaïque inscription : *Jean Le Gat, mort en 1289, maître boucher à Troyes, âgé de 75 ans.* Le scandale fut grand : les dévotes prétendaient livrer aux flammes ce grossier boucher qui s'était fait passer pour saint. La municipalité eut peine à sauver le tableau en le cachant dans un grenier, d'où il fut tiré plus tard, pour être transféré au musée, après que l'apaisement public fut éteint. Ce Jean Le Gat, qui s'est fait peindre si magnifique-

ment, était plus fier de son titre de maître boucher que de sa qualité de saint ; il tirait grande vanité de sa barbe immense, n'ayant sans doute pas d'autres qualités remarquables, et il fut présenté à Henri III, en passage à Troyes. Le roi, étonné, prit la barbe et la tira de chaque côté pour se rendre compte de sa réalité. En retour de cette familiarité, disent les historiens provinciaux, Jean Le Gat demanda le fermage des boucheries de Troyes, que le roi lui accorda.

Ma mission est terminée ici. Je n'attendrai pas l'ouverture de la bibliothèque. J'ai trouvé dans la ville nombre de petits volumes de la *Bibliothèque bleue*, d'anciennes éditions ; ils me désennuieront pendant les jours de pluie en voyage.

CHAPITRE VI

EXPLIQUE QUI POURRA LA NATURE HUMAINE.

J'allais prendre au débarcadère la petite diligence du pays qui devait me conduire à Chaumont. Une jeune fille, habillée de noir, paraissait fort inquiète ; la voiture était complètement pleine, et

elle risquait de rester à la station. Elle demeurait à cinq lieues de là ; elle était fort pressée d'arriver à son village.

— Mademoiselle, lui dis-je, si vous voulez accepter une place d'impériale, je vous la cède volontiers, on me logera où on pourra, avec les paquets, au milieu des malles.

Elle consentit. Comme on allait partir, le conducteur nous prévint que nous allions monter une côte pendant près d'une heure, et que ceux-là lui rendraient un véritable service qui consentiraient à la monter à pied, car la petite diligence était démesurément chargée.

— Si vous vouliez faire la route avec nous, mademoiselle ? dit un des voyageurs.

Elle se mit à nous suivre sans se faire prier.

— Vous venez de Paris, mademoiselle ?

— Oui, messieurs, et vous ?

— Nous aussi.

— Il faisait froid dans le chemin de fer ?

— Je n'ai pas eu très-froid.

C'est ainsi que toutes les conversations s'engagent entre voyageurs. Je cherche à me rendre compte par quel enchaînement de paroles j'ai appris que la demoiselle était dans les modes, que

son magasin était situé dans les environs de la Madeleine ; enfin, au bout d'un quart d'heure, je savais beaucoup plus sur la jeune fille qu'elle n'en savait sur moi. Comment arriva-t-il que je me trouvais seul dans la montagne avec elle ? Pourquoi le voyageur m'avait-il laissé en avant tout à coup ? C'est ce que je ne comprends pas, car rien dans mes paroles et mes questions ne pouvait faire supposer que j'eusse l'intention de faire la cour à la modiste. Elle me dit alors qu'elle avait perdu sa mère, une sœur et trois autres proches parents de fièvres épidémiques, en quatre jours, et qu'elle ne fut libre d'aller retrouver sa famille que quinze jours après la mort de sa mère, à cause de l'ouvrage qui pressait au magasin.

— J'ai bien changé, dit-elle ; j'ai bien souffert.

— On ne le croirait pas à vous voir, lui dis-je.

Effectivement, ce n'était pas une beauté, mais, pour une femme de Paris, elle avait conservé ce précieux vermillon de campagne qui s'étale sur des joues rondes et fermes : ses yeux étaient noirs, sa chevelure épaisse se mariait avec des agréments de deuil. Elle raconta la mort de ses parents avec une douleur simple et pénétrante : quinze jours auparavant elle attendait sa mère

à Paris au chemin de fer; ne l'ayant pas trouvée, elle rentra à son magasin, espérant la voir arriver le lendemain; mais le lendemain une lettre de mort la mit au fait de son malheur. L'épidémie avait enlevé sa mère presque subitement. et il fallait rester au magasin *faire des modes*. Les clientes arrivent, se font montrer tous les chapeaux, ne trouvent pas cette fleur *jolie*; elles *tremblent* que le chapeau n'aille pas à leur physionomie. Quel *malheur* si la coiffure de madame une telle était plus distinguée! Voilà les propos que la pauvre fille entendait et qu'elle fut forcée de subir pendant quinze jours après la mort de sa mère. Elle savait le jour qu'on l'enterrerait; de son comptoir elle suivait tout le triste cérémonial du convoi, et elle était enfermée dans son comptoir comme dans une prison! L'ouvrage allait, et il ne lui était pas permis de quitter. *

Ce n'est pas elle qui me dit cela, c'est moi; car elle racontait les faits sans réflexions, mais la broderie s'en faisait dans mon esprit. La modiste me raconta qu'elle était première demoiselle du magasin, qu'elle avait l'entière confiance de sa maîtresse, qui s'occupait fort peu des affaires

de la maison ; qu'elle faisait la correspondance, touchait l'argent, allait chez les pratiques porter l'ouvrage, et cependant elle s'ennuyait à Paris dont on lui avait fait un tableau si séduisant lorsqu'elle était en province. Elle n'y connaissait personne, travaillait beaucoup, et les après-midi de dimanche, ses seuls congés, elle ne pouvait sortir seule.

— J'ai une pauvre parente, lui dis-je, dans le même cas ; elle s'ennuie aussi à Paris, et elle voudrait faire un petit commerce.

Je ne sais pourquoi je cherchais un moyen de lier une amitié entre cette jeune fille et ma parente ; il me semblait que je serais heureux le dimanche entre elles et que j'y trouverais le bonheur vainement cherché.

— Que fait votre parente ? me demanda-t-elle.

— Rien, c'est une jeune femme bien élevée, et qui, cependant, a appris à travailler.

— Oh ! dit-elle, l'ouvrage que nous donnons au magasin est mal payé ; les ouvrières n'en trouvent même pas quand elles en ont besoin, alors pour ne pas mourir de faim, elles se donnent au premier venu.

Ces paroles me firent le plus grand plaisir ;

voilà une femme qui connaît déjà la vie parisienne et qui met le doigt sur une de ses plaies les plus vives avec une simplicité, une douceur qui m'enchantaient.

— Vous êtes étudiant? me dit-elle.

— Malheureusement il y a longtemps que je ne le suis plus.

— Vous avez cependant l'air jeune, me dit-elle en me jetant un petit coup d'œil.

Cela me fit encore plaisir d'être pris pour un étudiant. Je porte tant de réflexions dans ma tête et tant de tristesses dans mon cœur, que je m'étonne qu'elles ne paraissent pas sur ma figure.

Afin d'entrer dans l'esprit de la modiste, je m'avisai de parler de chapeaux de femmes, pour lesquels je me sens une forte imagination.

— Croiriez-vous, lui dis-je, qu'on pourrait vendre aux marchandes de modes sans idées des idées de chapeaux?

— Je n'en sais rien, me dit-elle.

— J'ai songé qu'un nid d'oiseaux, perdu dans des brindilles et posé sous la capote d'un chapeau, conviendrait parfaitement à une jeune femme nouvellement mariée... De l'autre côté du

chapeau on pourrait placer sur une branche une mère s'élançant vers le nid.

— Quelle folie ! dit la modiste.

— Rien n'est plus sérieux ; cet hiver vous verrez apparaître les chapeaux *à giorno*, n'en parlez pas surtout.

— Moi, en parler, dit-elle, est-ce possible ? je ne retiendrai jamais ce mot-là.

— Eh bien ! ne comprenant pas le mot, je vais vous expliquer le fond ; ce sont des chapeaux éclairés comme les arbres des Champs-Élysées aux jours d'illuminations. J'ai combiné sous la capote de toutes petites lampes de la taille d'une grosse perle qui répandront une douce lueur sur la figure des femmes. Telle est mon invention, qui prendra le titre de chapeaux *à giorno*.

— Vous êtes fou, vous vous moquez de moi, dit-elle. Puis elle réfléchit : vous avez sans doute une bonne amie parmi les modistes ?

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est guère possible autrement à vous entendre parler.

— Je vous assure que non.

— Allons, dit-elle, ne faites pas le mystérieux.

— Je ne le cacherais pas, je vous jure.

— Bah ! dit-elle, vous avez une bonne amie chez une marchande de modes, un jeune homme ne peut pas rester sans bonne amie. Au fait, je ne sais pourquoi je vous parle de cela.

— Et si je m'avisais de soutenir que vous avez un amant ?

— Pour moi, dit-elle, c'est différent, il n'y a que six mois que je suis à Paris.

— Est-ce parce qu'il n'y a que six mois seulement ?

— Oui, dit-elle franchement.

Je restai un moment stupéfait de cette franchise naïve, et j'allais rendre la conversation plus galante lorsque le conducteur apparut.

— Il est temps de monter en voiture, dit-il.

J'eus un mouvement de dépit d'abandonner un si joli thème ; mais, pensai-je, la modiste va monter sur l'impériale, moi derrière elle, au milieu des malles, sous la bâche, et malgré mes compagnons, je pourrai lui parler. Malheureusement le conducteur avait fait acte de galanterie en priant les voyageurs de l'intérieur de vouloir bien donner place, quoiqu'ils fussent très-serrés, à la jeune fille. Adieu ma charmante conversation en haut de l'impériale, où je grimpai tristement ! La mo-

diste était perdue pour moi : nul moyen de communication entre nous pendant le reste de la route.

— C'est la fille au meunier Gabourd, dit le conducteur, qui va à son village trouver sa famille dans la désolation. » Singulier effet du hasard ! Le conducteur semblait répondre à mes désirs les plus vifs en me donnant le nom de la jeune fille, que je répétais pendant un quart-d'heure de suite de la sorte : Mademoiselle Gabourd, 17, faubourg Saint-Honoré..... 17, faubourg Saint-Honoré, Mademoiselle Gabourd,..... Ga..... bourd, Gabourd, dix.....sept,..... vingt moins trois..... Gabourd, dix-sept..... dix-sept, Gabourd. Dans la conversation j'étais arrivé, sans le chercher, à connaître son adresse à Paris ; deux choses m'occupaient à cette heure, de retenir son nom et le numéro de la maison. J'allumai un cigare ; il tombait une petite pluie fine, mais je n'y pensais guère, car je me créais pour l'instant une méthode mnémonique particulière, à l'effet de bien caser dans mon cerveau le numéro et le nom qui m'occupaient. Sans doute je pouvais l'inscrire sur mon carnet ; mais le postillon connaissant la jeune fille, je ne voulais la compromettre en rien ; aussi bien, serré

entre deux énormes compagnons, il m'était impossible d'arriver jusqu'à ma poche.

De temps en temps j'apercevais à l'horizon des montées roides et escarpées.

— Conducteur, est-ce que nous n'allons pas descendre?

J'espérais que ma jolie compagne de route descendrait de son intérieur et que je pourrais continuer la conversation.

— De loin, ça a l'air de montagnes, disait le conducteur, de près ce n'est rien.

Encore un espoir qui s'échappait! A la descente de la voiture, pensai-je, je lui donnerai ma carte et mon adresse. Rien ne m'y autorise... Elle ne me comprendra pas... De quel droit lui donnerais-je ma carte? Si encore je lui avais fait une petite déclaration, mais je n'ai rien dit qui la décide à venir me voir à Paris... Pourquoi ai-je perdu une heure à parler de choses indifférentes? C'est justement en parlant de choses indifférentes que j'ai surpris la franche nature de cette jeune fille. Je savais le nom du village où elle descendait, je savais son nom, pourquoi ne pas lui écrire? N'était-ce pas plus simple et plus convenable? Mais si ses parents décachètent la lettre!

N'importe, je la combinerai de telle sorte qu'elle ne soit pas compromettante. Je rédigeai de tête la lettre suivante : « Mademoiselle, n'oubliez pas de m'apporter les chemises que je vous ai commandées en montant la montagne ; on peut me trouver tous les jours jusqu'à midi. Josquin. » Et l'adresse à la suite. Ainsi, pensai-je, de la sorte elle connaîtra que je veux la revoir, si elle tient à réaliser l'amoureux qu'elle rêve ; elle saura mon nom et mon adresse ; et ses parents, s'ils lisent la lettre, ne pourront s'en formaliser. Malgré tout, je me repentais de n'avoir pas brusqué un peu plus ma réponse, lorsqu'en haut de la montagne elle me parlait de chercher un amoureux.

— Ceux qui veulent manger un morceau, dit le conducteur, on va s'arrêter un quart d'heure pour changer de voiture.

Je sautai par-dessus mes compagnons de voyage pour descendre le premier de l'impériale, afin de me trouver près de la jeune fille. Elle était déjà dans la cour de l'auberge, un carton à la main ; je m'approchai d'elle, mais elle parut me recevoir froidement.

— Etiez-vous bien dans cet intérieur?... lui dis-je.

— Pas trop, dit-elle.

Et elle entra dans l'auberge comme si elle ne m'avait jamais vu.

C'est de ma faute, pensai-je, elle m'en veut de ne pas m'être montré assez galant en montant la montagne. Je la vis qui causait avec la maîtresse de l'auberge et qui lui confiait ses paquets ; puis elle sortit de la maison, et traversa la rue. Le jour commençait à tomber. Dois-je la suivre où elle va ? Il me sembla qu'elle entra dans la boutique d'un épicier, en face de l'auberge, et je m'aventurai jusque-là. Mais quoique la boutique fût éclairée, je ne la revis plus. Où est-elle ? me demandai-je. Peut-être à manger dans l'auberge. J'entrai dans une chambre illuminée par un grand feu, devant lequel cuisait un gigot ; à tout hasard, comme personne ne me voyait, j'inscrivis mon nom sur mon carnet, et je pliai la feuille assez petite pour qu'elle présentât peu de volume. J'avais l'espérance de revoir la modeste et la ferme volonté de lui remettre mon adresse. Cependant tourmenté, j'allai de la cuisine à la cour, de la cour à la rue, et je remarquai avec terreur que déjà les chevaux étaient attelés à une nouvelle-voiture plus petite encore

que la première, qui consistait en un cabriolet ouvert pouvant contenir trois personnes derrière le postillon, et en un arrière-train pour quatre voyageurs à peu près.

— Vous pouvez monter, monsieur, me dit le conducteur.

— Non, pas encore.

Je me sauvai inquiet à la porte de la rue. Mes compagnons étaient là, qui se composaient d'un bourgeois et d'un prêtre; ils m'engagèrent à marcher en leur compagnie.

— Il fait bien froid, messieurs.

— Vous vous réchaufferez.

Ils s'éloignèrent en causant, et je profitai de leur conversation pour m'arrêter et revenir à l'auberge. Justement la modiste reparut et chassa toutes mes inquiétudes. Je suivais ses moindres pas, et il me semblait que tous les gens de l'auberge s'en apercevaient. Elle demanda où demeurerait telle personne dans le village, et si elle avait le temps de la voir; on lui accorda cinq minutes et une fille d'auberge, afin de lui montrer le chemin. Encore cinq minutes mortelles à attendre! La mettra-t-on dans le même compartiment que moi? Pourrais-je lui parler, lui dire un mot, lui

remettre mon billet? Si j'avais le temps, ne devrais-je pas lui écrire une déclaration? Tous ces petits obstacles avaient augmenté le prix de ma conquête, et je commençais à m'y attacher réellement... Enfin la jeune fille reparut.

— Nous partons donc ensemble? lui dis-je.

Mais la maîtresse d'hôtel lui faisait mille recommandations qui m'agaçaient par leur détail. Je tournais autour de la modiste comme ces chiens qui se doutent que leurs maîtres vont sortir, et qui, par des sauts, des aboiements et des caresses, veulent les forcer à partir plus vite. Mon idée était que la jeune fille entrât dans le cabriolet découvert et moi à côté d'elle. La nuit était venue, la voiture était étroite, je pourrais enfin causer librement.

— Montez sur le devant, mademoiselle Gabbourd, dit le conducteur, cela ne fera rien aux autres voyageurs, puisque vous descendez bientôt, au prochain village.

Elle monta en tenant ses paquets, et je ne perdis pas une minute à la suivre dans le cabriolet. Déjà le conducteur était sur son siège, devant nous, nous portant une ombre favorable; mais j'enrageais, car la maîtresse de l'auberge ne ces-

sait de parler à la jeune fille. Enfin, profitant d'un moment :

— Mademoiselle, je serais bien heureux de vous revoir à Paris ; le voulez-vous ?

— Oui, dit-elle.

— Voici mon adresse.

Et je la lui donnai en lui serrant la main.

— Surtout, ne la perdez pas.

— N'ayez pas peur, dit-elle, je vous écrirai quand je serai de retour, et vous me montrerez votre bonne amie.

— Je n'en ai pas, et si je vous montre une bonne amie, ce sera vous.

— Ah ! vous en avez une, tous les jeunes gens en ont.

— J'en ai eu, dis-je, mais elles m'ont fait beaucoup de mal, et je les ai quittées.

Tout cela se disait à voix basse à cause du conducteur. Je tenais la main de la jeune fille dans les miennes, et je tâchais de faire passer dans une vive pression tout ce que je ne pouvais dire.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Céline.

— Eh bien, Céline, je vous aime depuis que

nous nous sommes rencontrés, et je ne saurais vous dire combien j'ai pensé à vous là-haut et combien j'étais malheureux d'être séparé de vous.

Elle ne répondit pas, mais quoique nous nous regardions sans presque nous voir, le charme n'en était pas moins puissant.

— J'ai encore appris ici de tristes nouvelles, dit-elle ; mon père est peut-être mort à l'heure qu'il est.

— Pauvre fille ! pensai-je ; et je lui serrai la main, pour lui marquer mieux que par des paroles la part que je prenais à son chagrin. Pour une marchande de modes, elle avait encore les mains un peu rugueuses de la campagne, et ces mains répondaient bien à sa naïveté.

Comme nous étions sans parler, chacun agité de nos pensées, la voiture s'arrêta et le prêtre parut avec son compagnon, qui tous deux me regardèrent et me trouvèrent peut-être un peu près de la modiste.

— Ah ! monsieur le curé, dis-je, la voiture est bien étroite.

Le prêtre monta dans le cabriolet ouvert, à mes côtés, et le bourgeois prit place à côté du postil-

lon. J'avais étalé effrontément ma main gauche sur le devant de la voiture, et je la remuais assez adroitement pour qu'elle remplaçât l'autre qui était en prison dans les mains de la jeune fille. Le prêtre et le bourgeois discutaient sur une question d'ultramontanisme ; ils y mettaient beaucoup de feu. Je ne sais quelle idée me prit, je levai doucement la main de la jeune fille et je la portai à mes lèvres. Est-il rien de plus charmant que l'amour gêné par un obstacle ? Ce que je n'avais risqué étant seul dans le cabriolet avec la jeune fille, me semblait d'un prix inexprimable. Donner un baiser au milieu d'une question d'ultramontanisme en doublait le prix. La marchande de modes, au premier enlèvement de sa main, la retira doucement de mes lèvres et fit entendre un petit cri qui pouvait être autant de plaisir que de reproche. Je ne me contentai plus de cet heureux début ; en feignant de laisser tomber mon mouchoir, je m'arrangeai de telle sorte en me baissant, que mes lèvres rencontrèrent la joue de la jeune fille.

— Je vous en prie, monsieur, me dit-elle.

Mais j'étais aussi heureux qu'Arlequin, quand il trouve le moyen de serrer dans ses bras la gen-

tille Colombine en présence de son vieux tuteur Cassandre. Voilà le véritable amour, le seul toujours durable, le seul vrai, qu'un homme de génie a personnifié dans les tourmentes, les agitations et les courses vagabondes d'Arlequin et de Colombine ; sa grandeur vient des obstacles, et il s'éteindrait du jour où les deux amants verraient toute contrainte disparaître. Le prêtre, le bourgeois, le conducteur, qui pouvaient se retourner, donnaient une grande illusion à cette rencontre en diligence.

— Plus j'approche, dit la jeune fille, et plus je souffre... ma tête me fait mal... je n'ose croire que nous allons arriver.

Elle parla alors de la mort de ses parents avec une douleur vraiment sentie ; j'attendais quelques mots du prêtre, mais il ne fit qu'une exclamation froide et égoïste qui me blessa, car j'étais ému de la douleur de la modiste.

Tout à coup on aperçut une lueur au loin.

— C'est l'église qui est illuminée, dit le postillon.

La jeune fille soupira tristement, quoique l'heure fût passée d'enterrer les morts. Elle songeait sans doute, comme j'y songeais, à son père

mourant... Sa main devint froide, ainsi que son bras...

— Ah ! ma pauvre mère ! s'écria-t-elle d'un accent de douleur profonde.

L'église était à droite ; à gauche nous longions un petit mur bas, qui laissait voir à la faible lueur des lanternes de la voiture, le profil vague de croix de bois et de pins. C'était le cimetière. Emu, je laissai retomber de ma main la main de la modeste. Quelles paroles, en pareille circonstance, devant une telle douleur, sont possibles ! La meilleure preuve d'affection, n'était-ce pas de laisser la jeune fille seule avec son chagrin, sans la troubler ?

— Que vais-je apprendre ? dit-elle lorsque la voiture s'arrêta.

Elle descendit lentement et resta affaissée contre un mur, pendant que le conducteur cherchait ses paquets.

Le fouet claqua ; les chevaux hennirent ; j'entendis des sanglots près de la voiture, et je n'osai même dire à la jeune fille *au revoir*. Jusqu'au prochain relais, je m'arrêtai sur les idées suivantes : Libertin sentimental — la mort — l'amour — la religion.

(La suite au prochain numéro.)

LES EXCENTRICITÉS

DE

GÉRARD DE NERVAL

J'ai connu Gérard il y a une dizaine d'années, et je ne me dirai pas son ami ; Gérard avait eu sans doute des amis au temps de sa jeunesse : à l'époque où je le vis, il conservait des relations plus ou moins intimes avec d'anciens camarades, tels que Théophile Gautier, Arsène Houssaye, qui l'associaient à leurs travaux littéraires.

Gérard m'apparut en voyageur à l'œil fin, à la figure encore souriante ; il arrivait depuis peu de l'Orient, mais ses récits se reportaient plus vivement vers les Flandres qu'il venait de visiter, peut-être pour se rendre compte du contraste de l'extrême Midi et du Nord. Il y avait dans la physionomie de Gérard quelque chose de bienveillant qui faisait que la jeunesse s'attachait volontiers à lui, sans ombre de critique. Peut-être plaisait-il

aux jeunes écrivains par le manque absolu de contrainte dans son extérieur et ses habitudes ! L'excentricité de sa vie poussait à une amicale curiosité ; sa vie errante, les aventures singulières qu'on racontait de lui dans Paris l'avaient transformé de son vivant en personnage légendaire ! Dans tout ce Paris littéraire, où il est si difficile de poser le pied, Gérard ne trouvait que sourires amicaux et bonnes paroles. Confrères parvenus, confrères à parvenir, écrivains romantiques, classiques, réalistes, poètes, prosateurs, romanciers, auteurs dramatiques, vaudevillistes et journalistes, tous montraient au poète voyageur une de ces bienveillances si peu communes dans le monde littéraire.

Il est vrai qu'à cette époque Gérard n'avait rien publié !

Je ne voudrais pas peindre la littérature plus mauvaise qu'elle n'est, mais il y a un grand avantage à peu publier ; même, avec une certaine adresse, il est facile de passer pour un homme de grand talent en ne publiant rien du tout. On disait jadis d'un auteur fécond qu'il faisait gémir la presse ; on pourrait dire avec plus de raison qu'il fait gémir ses confrères.

Gérard était dans des conditions excellentes ; il passait pour paresseux. Ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse savaient quelle était au juste sa valeur ; mais il était difficile de concevoir de grandes craintes de sa productivité future, eu égard aux nombreuses branches sorties de son tronc sans porter de riches récoltes. Tour à tour poète, journaliste, conteur, auteur dramatique, traducteur, Gérard passa par tous les endroits et n'attacha son nom à rien. Dans sa jeunesse, on l'avait vu à l'état de lierre sans force, obligé de s'enrouler autour d'arbres puissants. Trop timide, ou peut-être trop orgueilleux pour marcher seul, il avait essayé de divers pseudonymes ; il s'était attaché au bras de M. Dumas, mais surtout il aimait à mettre son temps et sa plume au service de M. Théophile Gautier. Ce fut une camaraderie qui semblait ne devoir jamais s'éteindre ; tous deux firent longtemps en collaboration le feuilleton de la *Presse*, signé *G. G.*, pour faire pendant au fameux *J. J.* du *Journal des Débats*. Un livre fut longtemps annoncé sur les couvertures romantiques du libraire Renduel : *Aventures d'un gentilhomme périgourdin*, par Th. Gautier et Gérard Labrunie. Ce livre ne parut jamais, et c'est la

seule fois que Gérard signa de son nom véritable.

Il m'a expliqué pourquoi il avait pris un pseudonyme : son père, médecin, occupait une place assez importante sous la restauration, et le jeune homme, qui sentait poindre en lui des idées politiques libérales, qu'il exprima en vers dans la manière de Casimir Delavigne, ne voulait pas qu'on reprochât au père les idées du fils. D'où le nom de *Nerval*, qui sent la restauration, et que Gérard a su dorer et ennoblir par son talent.

Un des faits qui m'a toujours le plus particulièrement frappé, est que Gérard, vivant en plein romantisme, avec les romantiques échevelés, ceux en pourpoint rouge, ceux buvant dans des crânes et ceux à poignard, n'a subi aucune influence de cette école ni dans le fond, ni dans la forme. On le voit plus préoccupé de Ronsard que de Victor Hugo ; en le pressant un peu, il était loin de médire de Béranger, pour lequel les romantiques ne montraient pas plus de respect que pour Voltaire. Gérard avait l'esprit plus français que ses amis ; il a sacrifié aux idées allemandes en donnant une traduction de Goethe ; il a paru très-enthousiaste d'Henri Heine, mais au fond il eût donné l'Allemagne et le romantisme pour une

page claire et vivante du dix-huitième siècle ; seulement il n'osait l'avouer, et il ne le pouvait guère, à cause de sa nature tranquille qui avait horreur de la discussion et des tempêtes d'école.

A cette époque, s'il eût fait part de ses secrètes préférences, je frémis de penser quel sort l'attendait au milieu de la société du Bousingot, dont le type le plus marqué est M. Petrus Borel. Il reste un petit livre de poésies intitulé : *Rhapsodies*, qui rend la physionomie de ce temps. Gérard est entouré d'êtres à noms singuliers : *Napoléon Tom, Joseph Bouchardy, Alphonse Brot, Augustus Mac-Keat, Vabre, O'Neddy* et Théophile Gauthier, le seul qui soit resté de cette bande de matamores. Dédicace, épigraphe, titres, font de ce petit volume un livre curieux à consulter.

« Tout meurt ! » s'écrie Gérard dans une épigraphe. Et M. Jules Janin, dans une autre : « *Pauvre bougre !* » Un anonyme : « *Ça trouillote.* » Dans un vers, il est question

Des bourgeois à menton glabre ;

dans un autre, des habits d'épicier en queue de sifflet. Si Gérard eût osé dévoiler ses admirations en pareille société, il était perdu à tout jamais : c'é-

taient tous Jeunes-France « à cœur de salpêtre. » Quelle miséricorde attendre de poètes terribles, *Augustus Mac-Keat* entre autres, dont le vers suivant rend évidemment le caractère intraitable :

Don Alèjo sourit méchamment sous sa cape.

Entre autres choses curieuses de ce cénacle, où l'on se réunissait un certain jour de la semaine pour y lire ces admirables poésies et ces romans pharamineux qui devaient former par la suite une série de volumes intitulés les *Soirées du bou-singot*, Gérard m'a conté qu'un certain jour il fut lu par le poète Brot une histoire d'une invention merveilleuse.

Une femme du moyen âge avait une passion furieuse dont on parlait par la ville, car tous les jours on lui connaissait un nouvel amant. Las ! la pauvre femme n'était pas coupable ; ses amans, oncques ne les revoyait. Ils sortaient de ses bras, souriants, enivrés d'amour, et ils ne reparaisaient plus. La dame s'inquiétait de cette ingratitude, et s'étonnait que le même vice tint tous les hommes. Le dernier qui l'aborda fut l'écolier Jehan, si gentil et si délicat, que sa maîtresse lui fit jurer de revenir le lendemain. Jehan

ne reparut pas. La malheureuse éplorée manifeste une douleur si vive, que son mari s'en aperçoit. Il en demande la raison : la dame lui fait entendre qu'un escholier du nom de Jehan, moult gentil (ces récits ne sauraient être écrits que dans la langue du bibliophile Jacob), lui inspire une amitié innocente qui lui tient au cœur.

— Jehan, dit le mari, veux-tu le revoir? je vais te le montrer.

Alors l'homme ouvre une grande armoire et en tire une peau sèche, dans laquelle il souffle jusqu'à ce que le gonflement reproduise l'image du Jehan chéri. Le jaloux attendait au bas de l'escalier les amants de sa femme, les assassinait traîtreusement, les vidait et faisait sécher leur peau. Ainsi montra-t-il à la pauvre femme tous ses amoureux, maintenant conservés dans un tiroir d'armoire.

Cette nouvelle obtint un tel succès, que M. Alphonse Brot fut reçu membre du Bousingot et sacré poète. Tels étaient les aimables récits de ce temps romantique, auquel il fallait une certaine force pour échapper. Gérard, cachant prudemment ses pensées à l'intérieur, échappa à cet enseignement; il était pris déjà du goût des voyages

qui l'a poussé plus tard vers un monde tout à fait inconnu.

A l'époque où je le connus plus intimement, certains détails de sa vie me frappèrent tellement, que je les inscrivis sur un livre de notes. J'en détache un pour bien faire comprendre le genre de vie qu'il menait :

Mars 1849. — J'ai vu Gérard de Nerval à l'*Artiste* ; il n'a pas dépensé *cinquante* francs en deux mois.

— Vous avez donc crédit quelque part, Gérard ?

— Non ; je mange une flûte pour mon déjeuner, et je dépense douze sous pour dîner.

Il prétend que cette nourriture lui donne un bon sommeil, des rêves agréables, et que la nuit lui sert de jour.

Telle est la position d'un littérateur sérieux, qui écrit habituellement dans les revues, qui a publié des traductions, qui a fait des pièces ; mais Gérard n'en est pas plus triste, ou du moins il cache bien en dedans sa pauvreté, sachant le peu de compassion que cet état excite chez les gens de lettres.

La vie de Gérard sera curieuse à écrire un jour ; ce qu'il a supporté de misères, de privations, ses voyages, tout est bon à faire connaître.

Il entraîne un ami chez sa blanchisseuse :

— Je voudrais mon linge, dit-il.

Son linge se composait d'une chemise.

Gérard et son ami passent dans une chambre voisine afin de changer de linge. L'ami remarque avec étonnement que la chemise que porte Gérard n'a pas de col, qu'une des manches est déchirée du haut en bas.

— Tu donnes *cela*, lui dit-il, à la blanchisseuse?

— Oh ! dit Gérard, cette chemise *a l'air* en mauvais état. Eh bien ! la blanchisseuse me respecte beaucoup à cause de cette chemise... Elle est en toile... J'aurais une douzaine de chemises en calicot neuf qu'on n'aurait pas les mêmes égards pour moi.

Ainsi Gérard avait à son service une quantité de paradoxes qui l'entraînaient loin des habitudes de la société. L'argent qu'il gagnait s'écoulait rapidement en boissons inutiles, en folies, en curiosités, en bouquins, en enfantillages ; car, avant que sa folie ne fût bien constatée, Gérard se conduisit toujours en enfant. Je l'ai connu parfois avec des idées d'ordre et d'économie, qui provenaient sans doute de quelque avertissement de ses amis ou de

son père. Il me dit un jour que le meilleur moyen de placer son argent serait d'acheter de temps en temps, quand on recevait quelque somme, un poisson de plomb. On louerait une cave, un hangar pour y déposer son plomb, et à la fin de l'année on se verrait à la tête d'une certaine quantité de poissons de plomb. •

Tous les grands artistes de ce temps-ci ont de ces diables bleus dans la tête : il est facile de distinguer un artiste d'un homme qui ne l'est pas ; il suffit de mettre le nez dans ses affaires privées. Chateaubriand, Balzac, Lamartine sont incapables d'avoir une vie réglée, même avec une fortune personnelle ; mais en regard, M. Scribe, M. Bayard et d'autres esprits bourgeois et positifs ont des châteaux, des hôtels, etc. C'est la différence du génie et du talent.

Je ne dirai pas que Gérard eut du génie ; mais dans l'ordre qu'il occupera plus tard, il restera comme un esprit très-singulièrement placé dans le milieu de son époque, et il tiendra certainement une haute place de conteur et de voyageur humoriste.

(La fin au prochain numéro.)

PETITE

GAZETTE DU MOIS

1^{er} novembre. — Quatre jeunes Allemandes viennent de jouer un *quatuor* dans un concert donné à Saint-Germain par le colonel Jomard ; elles ont tiré au sort quelle partie elles feraient dans le quatuor. Le hasard a désigné Hélène Katow pour jouer le violoncelle ; j'ignore malheureusement le nom du premier violon, du second violon et de l'alto.

La plus jeune de ces jolies Allemandes, celle que le sort avait désigné pour l'emploi modeste de second violon, portait des lunettes, et son regard n'en était ni moins vif ni moins charmant ; l'alto, le grave alto, ce sévère personnage, une sorte de misanthrope qui parle rarement et qui ne dit que des choses raisonnables, était entre les fines mains d'une jeune fille mutine, aux cheveux blonds, épais, séparés par une raie sur le côté.

Toutes les quatre sont excellentes musiciennes, à en juger par la certitude et le jeu élégant du premier violon par hasard ; toutes les quatre suivaient la mesure dans les regards l'une de l'autre. Ce n'étaient pas quatre hommes fronçant le sourcil, clignotant des yeux, pinçant les lèvres, s'appliquant à l'exécution d'une œuvre compliquée, mais quatre têtes souriantes, roses et enjouées, que seul pourrait rendre le pinceau de Lawrence. Hélène Katow a joué du violoncelle en sainte Cécile.

Entendrons-nous jamais à Paris ce ravissant quatuor ? Pour moi ces jeunes Allemandes peuvent jouer ce qui leur plaira : toute musique jouée par elles prendra le charme des plus aimables mélodies, même la musique de M. Berlioz.

2 novembre. — Depuis longtemps M. Couture était retiré du théâtre, il ne donnait plus signe de vie. Aussi ses admirateurs se sont-ils empressés d'assister à ses débuts à l'église Saint-Eustache, où l'attendaient de nombreux bravos. Avec M. Couture ne faut-il pas se servir du langage dramatique habituel des feuilletonistes ? Je ne le regarde pas comme un peintre, mais comme un décorateur d'opéra ; cette dernière qualité apparaît d'autant plus sous les voûtes sévères d'une église.

Dans la chapelle de la Vierge, M. Couture a dessiné trois grandes compositions, dont l'une représente des naufragés d'opéra comique, et l'autre des affligés en costume breton qui auraient beaucoup de succès au Gymnase. Au milieu, la Vierge présente l'enfant Jésus à l'adoration des anges. C'est une sorte d'apothéose féerique avec feux de Bengale un peu blafards.

M. Couture n'est pas le plus coupable en cette affaire, mais bien le conseil d'administration de l'église Saint-Eustache. Qui ne connaît le talent de M. Couture et son incapacité religieuse ! Peintre de brillantes étoffes, admirateur des parties décoratives de Paul Véronèse, connaissant à fond le *beau* tel qu'on le comprend dans la rue Notre-Dame de Lorette, pinceau sensuel et brillant au premier abord, froid et creux quand on l'examine de près, ne manquant pas d'un certain art dans la distribution de ses personnages, sans esprit dans l'expression, moitié dessinateur et moitié coloriste sans être réellement ni l'un ni l'autre, est-ce juger trop sévèrement l'auteur de *l'Orgie romaine* ?

Certes, je ne lui aurais pas demandé de chapelle, pas plus que je ne lui aurais commandé le *Départ des volontaires* sous la république. Ce dernier tableau, auquel l'auteur travaille depuis si longtemps, est tout aussi contraire à sa nature qu'un tableau d'église. M. Couture, ceci l'étonnera peut-être beaucoup,

ne saurait avoir un sentiment patriotique très-développé ; ses œuvres précédentes en font foi. Il lui est interdit de faire crier à un représentant du peuple : *la patrie est en danger* ; ses enrôlés volontaires ne s'élanceront pas avec enthousiasme pour signer leur engagement ; le peuple n'aura pas cette fièvre patriotique qui faisait des populations révolutionnaires un peuple capable de se sacrifier pour la patrie.

Autre sujet d'étonnement pour la jeunesse qui a appris à rire des peintres de l'empire et de la république, de David et de Lethière. Ces maîtres, dont les romantiques se sont tant moqués en 1830, malgré leurs groupes académiques, malgré le manque de vie de leurs compositions, avaient la foi que commandaient ces grandes époques de la république et de l'empire ; ils protestaient par une forme sérieuse et antique contre le *joli* qui avait envahi les arts. Ils ont laissé de grandes œuvres dont on ne se moque plus aujourd'hui ; ils avaient une science d'exécution correcte qui durera plus que l'école-Couture ; ils ne connaissaient pas l'énervement, l'alanguissement des poses ; ils ne noyaient pas leurs compositions dans un ton argentin séduisant ; ils semblent moins agréables à des yeux corrompus, ils sont plus mâles.

Le pinceau mâle, voilà ce qui manque à M. Couture, ce qui l'empêchera de rendre l'*Enrôlement des*

volontaires, comme la foi naïve et religieuse lui a manqué pour ses peintures de la chapelle de la Vierge.

3 novembre. — Encore un artiste pour l'Opéra que M. Clésinger ! Une statue pour l'Hippodrome que le François I^{er} de la cour du Louvre ! Car, malgré le sentiment public qui ne s'est jamais prononcé si hautement, le François I^{er} de M. Clésinger est reçu après de nombreuses corrections.

Tout est plumet dans cette statue ! L'œil ne s'arrête que sur des panaches ! Le cavalier est sacrifié au cheval, le cheval à des harnachements. Aujourd'hui que la science archéologique a fait tant de progrès, où il est facile en moins d'une journée de connaître, par les richesses de nos musées et de nos bibliothèques, ce que fut réellement un homme d'une autre époque, il s'est trouvé un sculpteur qui semble avoir étudié un François I^{er} aux cavalcades du Cirque-Olympique. M. Clésinger a sculpté un François I^{er} comme M. Mélingue l'eût représenté à la Porte-Saint-Martin ; c'est la même école, la même vérité. L'homme est sacrifié au costume, aux broderies, aux plumets, aux pompons.

Je ne nierai pas une certaine adresse dans les dé-

tails, mais tout le monde aujourd'hui possède cette malheureuse *adresse* qui séduit tant de gens. Je veux bien pardonner à M. Clésinger d'avoir fait un François I^{er} de carton, mais au point de vue du statuaire équestre, est-ce de l'adresse que cet énorme cheval que le sculpteur n'a pas su faire cabrer en l'air, sans lui enfoncer sous le poitrail un gros tronc d'arbre aussi adroitement présenté que les quinquets d'une coulisse aperçus par les spectateurs?

Dans cet ordre de choses, il n'y a plus à rire des champignons de bois qu'on fourre dans les jambes des poupées à 12 fr. la grosse.

4 novembre. — Il y a quelques jours je reçois une carte élégante :

MADAME VEUVE DE LACHAISE

11, rue de Paradis-Poissonnière,

avec le nom surmonté d'une couronne de comtesse. Je ne connaissais pas cette comtesse, et j'étais certain de ne jamais lui avoir rendu visite. Que me veut-elle ? Le lendemain une lettre arrive qui m'indique le motif de l'envoi de cette carte.

La *comtesse de Lachaise* est une copiste de manus-

crits que j'ai employée jadis et qui se réclamait humblement de moi pour avoir de l'ouvrage.

5 novembre. — M. Paul Delaroche est mort aujourd'hui, âgé seulement de quarante-neuf ans. M. Delaroche était plus intelligent que sa peinture, c'est ce qui l'a miné ; après avoir servi en 1830 de trait-d'union entre les classiques et les romantiques, il s'aperçut qu'il n'était que le Casimir Delavigne de la peinture. Ses drames historiques de petite dimension, œuvres consciencieuses, pénibles et froides, ne le satisfaisaient plus. Il tenta de nouveaux voyages dans le pays du beau, et n'en rapporta que des œuvres baltardes où l'influence de M. Ingres se faisait sentir. L'hémicycle de l'École des beaux-arts fut le suprême effort d'une nature bourgeoise et raisonnable qui veut s'élever, mais la flamme y manquait absolument. L'homme était tourmenté, le pinceau n'avait aucune fièvre.

M. Paul Delaroche a eu trop d'ambition pour les faibles qualités de peintre que la nature lui avait départies. En le jugeant sévèrement, on pourrait croire qu'il n'était pas né peintre ; il a formé beaucoup d'élèves, et je juge par ses tableaux qu'il devait être un excellent maître.

On remarqua son absence volontaire à l'Exposition universelle de 1855. M. Paul Delaroche était désillusionné; peut-être comprenait-il qu'il s'était trompé de vocation, peut-être craignait-il de livrer à la critique son œuvre de trente ans! Quand l'artiste en arrive à ces inquiétudes, à ces terreurs, à cet isolement, les ressorts qui le faisaient agir sont brisés. M. Delaroche laisse une réputation d'homme honorable et indépendant.

6 novembre. — Un jeune poète, M. Bouilhet, vient de tenter de faire parler en vers Louis XIV et madame de Maintenon devant le public de l'Odéon. Ce drame est en arrière de vingt-quatre ans. Si quelques vers heureux apparaissent parfois dans de longues tirades, la donnée de cet ouvrage est médiocre et n'est nullement rachetée par l'éternel flacon de poison du cinquième acte. Du poison en 1856, c'est de l'archéologie romantique. Enlevez les costumes Louis XIV de tous les personnages, et vous trouverez des êtres qu'aucun parterre ne supporterait. L'enflure des vers, les rimes riches cachent la pauvreté des pensées. En étudiant les passions et la vie moderne plus profondément, M. Bouilhet pourra devenir jeune dans quelques années. A l'heure qu'il est, pour avoir chaussé les souliers d'*Hernani*, on jurerait que l'auteur a cinquante ans sonnés.

7 novembre. — J'engage M. Bouilhet, puisqu'il semble amateur de poisons dramatiques, à se servir de poisons plus modernes. Par là il montrera quelque aspiration pour les découvertes de nos jours. Il n'est besoin que d'aller au Collège de France, au cours de M. Bernard, qui cette année démontrera les propriétés du *curare*. C'est un aimable poison dont se servent les sauvages pour la chasse et pour la guerre, qui tue presque instantanément et qui ne laisse pas de traces ; ce poison a la vertu de ne pas avoir d'effet en boisson ; il n'est possible qu'avec une simple piqûre, à la pointe d'une épée, d'une aiguille. Je fais part à messieurs les dramaturges de cette découverte du *curare*, qui n'a pas encore servi au théâtre, et pour lequel je ne demande pas de droits d'auteur.

Les vers de M. Bouilhet sont aussi trompeurs que les séduisantes créatures du bal de l'Opéra, tant qu'elles ont la figure couverte d'un loup de velours. On les croit jeunes, l'œil paraît brillant ; sous les dentelles la bouche est pleine de coquetteries. Arrive le moment du souper, la belle se démasque ; c'est une créature fanée, maigre et pauvre, qui a emprunté à un domino et à un masque des dehors provoquants.

Le vers, c'est le masque de la pensée.

* Encore un succès à la *Montarcy*, et je m'attèle aux succès de M. Ponsard.

On annonce une comédie de M. Frémy, la *Réclame*. Quand un tel sujet se loge dans la cervelle d'un homme, la *pensée* et *l'intelligence* peuvent s'attendre à entrer en tourmente ; une scène d'une pièce moderne, tout inférieure qu'elle soit, vaut dix *Montarcy*.

Les *Faux Bonshommes*, du Vaudeville, rien que par le titre, annoncent la recherche des caractères. Que le décousu, que le langage souvent commun soient trop souvent la base de cette pièce, une belle scène réellement comique, celle du contrat, suffit pour témoigner des tendances des auteurs. Ils cherchent la comédie que M. Bouilhet ne trouvera jamais, à cause de ses ressouvenirs romantiques.

— Quand mon café est plein pendant les entr'actes, disait le propriétaire du café Voltaire, c'est signe d'un grand succès à l'Odéon ; je juge à l'économie des consommateurs qu'il n'y a que des billets donnés.

Or, depuis l'immense succès de la *Montarcy*, le café Voltaire se plaint de la rigueur du temps.

Le journal *Réalisme*, dont le premier numéro vient de paraître, a été justement sévère pour la *Montarcy*. Il est bon que le libre examen soit représenté par quelques jeunes gens qui, n'étant pas enchaînés par les relations du journalisme, disent hardiment ce qu'ils croient la vérité.

Mais qu'aurait pensé de la *Montarcy* le *Bras noir*, annoncé par M. F. Desnoyers pour défendre les intérêts de la poésie ?

8 novembre. — Les petits journaux qui ne respectent rien, après s'être divertis en racontant les folies de M. Dumas père, s'amuse aujourd'hui aux dépens de l'économie de son fils.

« Un jour, » — dit le *Figaro*, — « je dînais chez lui en compagnie de deux autres personnes, un peintre ami intime de Dumas, M. Marchal et un homme du monde.

« On apporte un rosbef monstre.

« — Louise, dit Dumas, votre rosbeef est très-beau ; combien coûte-t-il ? »

« — Quatorze francs. »

« — Très-bien ; mais ne m'en servez plus de ce prix-là. Le filet qui coûte quatorze francs n'est bon que chez les autres. »

Les petits journaux ont le tort de ne pas montrer le revers des défauts, car le procédé habituellement employé par eux fait que leurs personnages sont impossibles.


M. Dumas fils achète de la peinture, s'il n'achète pas de filets à quatorze francs ; à plusieurs reprises il avait commandé à un paysagiste très-pauvre diverses toiles qui auront un jour leur valeur, mais qui ne sont pas encore cotées chez les marchands de tableaux. Ce peintre tombe dangereusement malade ; un de ses amis écrit à M. Dumas pour lui faire connaître la triste position de son protégé. M. Dumas répond immédiatement les quelques lignes suivantes :

« Je viens d'écrire à C... comme si je ne savais rien, pour lui demander, s'il est à Paris, de m'envoyer un ou deux tableaux avec leur prix, et je lui ferai remettre dès aujourd'hui la somme qu'il demandera. Je pense comme vous que sa délicatesse aimera mieux devoir cet argent à son travail qu'à un emprunt ; mais quoi qu'il arrive, je désire lui être utile sous quelque forme que ce soit. »

Quand on fait de sa fortune honorablement gagnée un tel emploi, il est permis de ne pas vouloir manger de filet à quatorze francs, en supposant que l'anecdote soit réelle.

9 novembre. — La semaine dernière un grand journal contenait l'annonce suivante : « Tous les jours, de trois à cinq heures, M. Hébert, notaire honoraire, explique son système d'immatriculation, à l'Observatoire, derrière la statue du maréchal Ney. Très-avide de science de ma nature, j'allai reconnaître le terrain vers les deux heures et demie. Sur le volet d'une maison, non loin de la Closerie des Lilas, est placardée en gros caractères l'affiche de l'immatriculation. Tout en la lisant, je m'aperçus que j'étais observé à l'intérieur de la maison ; deux gros yeux cachés derrière des besicles étudiaient ma contenance : ces yeux ne pouvaient appartenir qu'à M. Hébert, j'en eus la preuve à trois heures précises, heure de mon entrée dans le sanctuaire de l'immatriculateur.

Enfin je venais de mettre la main sur un dieu, car ils sont rares depuis 1852. Pas la plus petite religion qui pointe, car je ne compte pas même pour des demi-dieux messieurs les directeurs de la *Revue de Paris*, qui ont essayé de ressusciter le saint-simonisme.



Le dieu Hébert, coiffé d'une calotte de velours, enveloppé dans une robe de chambre, était absolument seul dans une pièce du rez-de-chaussée, ornée de sphères singulières, de mappemondes particulières et de tableaux chargés de chiffres. Emu d'abord de ma position d'unique auditeur, je saluai, et M. Hébert m'ayant interrogé sur ma force en géographie, en histoire, en économie politique, je répondis par quelques sons douteux qui pouvaient signifier oui ou non, qui attestaient mon ignorance ou ma modestie.

Avec une complaisance infinie, le dieu Hébert m'expliqua son système géographique devant lequel tantôt je secouais la tête, tantôt je clignais de l'œil. La vérité est que je me sentais mal à l'aise seul, que ces chiffres et ces signes géométriques, dont j'ai particulièrement horreur, me troublaient la tête, et que si je n'entendais pas, je voyais à peine. Il me parut en gros que le dieu Hébert était un homme d'ordre qui avait pour but de classer l'humanité par chiffre, les hommes, les monuments, les musées, les bibliothèques. Chaque homme pour lui n'était qu'un chiffre, un numéro, au-dessous duquel on rangeait et ses actions physiques et ses actions morales. Nécessairement cette religion avait son langage : il était question de *déca-principes*, de *déca-siècle*, de *centi-siècle* ; et le mot *immatricule*, qui revenait à tout propos, me semblait un nom de maladie bizarre. Dans la

tension d'esprit que je me donnai pour comprendre sans y arriver, un cauchemar me prit; à force d'entendre parler de chiffres, le dieu m'apparut sous la forme d'un gros zéro vivant qui portait des lunettes et qui dansait autour de moi en me jetant des questions hiéroglyphiques, telles que les suivantes :

« Quel est le numéro immatricule d'Adam ? me demandait le dieu, et il répondait : — 4, 49, 493 ou 49—63. »

« Que veut dire le chiffre 4 ? disait le notaire honoraire d'un air triomphant ? — Qu'il s'est écoulé au moins 4 déca-siècles ou 4,000 ans entre Adam et J. C. »

Un marchand d'habits vint à passer, et me regarda avec curiosité par la fenêtre ; je devais être blême :

« Et le chiffre 49 ? — Qu'il s'est écoulé 49 siècles. »

J'aurais voulu crier : assez ! mais le dieu continuait :

« Et le chiffre 496 ? — Qu'il s'est écoulé 496 fois dix ans. »

J'étais seul !

« Et le chiffre 49—63 ? — Qu'il s'est écoulé 4,963 ans. »

« Combien s'est-il écoulé de temps entre Adam et Mathusalem ?

Guère plus de temps, pensai-je, que depuis que je suis ici.

— Adam 49, Mathusalem 42 ; de 49 otez 42, reste 7, c'est-à-dire 7 siècles. »

« Entre Noé et Abraham ? — Noé 39, Abraham 23 ; de 39 otez 23, reste 16, c'est-à-dire 16 siècles. »

Une question de plus, me dis-je, et je deviens fou.

« Quel est le plus âgé de Jacob ou de Lévi ? — Jacob 22, Lévi 24 ; donc Jacob est plus âgé, puisqu'il est né 22 siècles avant J. C. et Lévi seulement 21. »

« Combien s'est-il écoulé de siècles entre Charlemagne et Napoléon I^{er} ?

A cette formidable question qui m'annonçait une pluie de chiffres, de déca-chiffres, une trombe de Pythagore, j'appelai toutes mes forces à mon secours pour me lever, saluer le dieu et m'esquiver ; mais j'étais anéanti, les unités et les dizaines s'étaient emparées de mon cerveau et se livraient à des folles multiplications, à des divisions insensées ; j'étais sous la puissance de logarithmes cocasses qui me clouaient à ma chaise.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un vénérable vieillard entra, en demandant naïvement l'explication annoncée dans le journal. Le charme était rompu, je m'enfuis lâchement, laissant l'infortunée victime hors d'état par son grand âge de se débattre contre cette immatriculation plus dangereuse que le hatchich. A l'heure qu'il est, je n'oserais m'aventurer sous les déca-

fenêtres de M^e Hébert, notaire honoraire, et je ne conseille à personne d'aller agiter la déca-sonnette du dieu.

10 novembre. — Il est fortement question de rétablir pour l'Exposition de peinture de 1857 le jury tel qu'il existait avant février 1848, c'est-à-dire le jury composé des membres de l'Institut.

Je ne tiens pour aucun jury, je ne crois pas aux concours, l'influence des Académies de toute espèce est un danger certain; mais un jury étant donné, mieux vaut encore celui de l'Institut qu'un jury bâtard formé au hasard. En pareil cas les artistes qui ont fait leur chemin, M. Couture entre autres, sont plus dangereux que des hommes âgés, plus détachés des passions du moment, M. Heim, par exemple.

Les membres de l'Institut, qu'on a attaqués souvent avec raison, ont eu beau jeu à reprocher au jeune jury de 1856 ses exclusions, témoin celle de M. Courbet, obligé d'établir une exposition à lui seul pour montrer des œuvres considérables, *l'Enterrement d'Ornans*, repoussé à l'Exposition universelle.

La question des deux jurys se débat en haut lieu; mais il est présumable que l'idée du jury de l'Institut triomphera.

11 novembre. — Les poètes feignent d'admirer un petit volume de M. de Banville, les *Odelettes*, précédées d'une préface d'un ami complaisant, M. Asselineau, qui s'écrie : « Au milieu du réalisme qui nous déborde, il est doux d'invoquer le *faux* et le *romanesque*. » M. de Banville n'étant pas ami de la réalité, se voit donc convaincu, par son propre biographe, d'esprit *romanesque* et *faux*. Je suis tout à fait de l'avis de M. Asselineau.

Indépendamment de cette petite biographie qui ressemble à un discours de réception académique, M. de Banville a fait précéder les *Odelettes* d'une dédicace à M. Sainte-Beuve. A l'heure qu'il est, M. Sainte-Beuve est le dieu de la poésie : *Volupté* a pris des proportions bibliques. Le grotesque *Philoxène* court Paris en récitant de longues tirades de *Volupté*. Enfin un camp sainte-beuvien s'est formé tout à coup.

Sans tomber dans l'adoration, je dois dire que j'ai relu *Volupté* il y a un an, et que le livre est resté jeune, sans ces moisissures et ces toiles d'araignées qui couvrent une grande partie des livres romantiques de 1830. *Volupté*, quoique la manière en soit pénible par endroits, vit encore par la sincérité des passions qui sont plus fortes que l'enveloppe. Mais de là à faire un dieu de M. Sainte-Beuve, c'est ce qui semble bizarre et insolite.

« Votre œuvre *entière*, s'écrie M. de Banville, en

parlant à M. Sainte-Beuve, n'est-ce pas l'*Odelette* du dix-neuvième siècle? » Je ne comprends pas ce mot. Comment l'*Histoire de Port-Royal* peut-elle être une *odelette*? C'est ce que je me demande. L'auteur, enthousiaste de ses *odelettes*, en fourre partout.

Suit une autre phrase, avec accompagnement d'*odelettes* :

« *Volupté*, ce roman de toutes les âmes, ce n'est au fond que l'*odelette* d'un cœur à trois. » A entendre M. de Banville, tout ce que touche M. Sainte-Beuve devient *odelette*; le maître finira par partager les visions de son disciple. Au restaurant, M. Sainte-Beuve demandera une *odelette* au gras. En sortant la pluie tombe à flots, et M. Sainte-Beuve regrettera de n'avoir pas apporté son *odelette* en soie bleue pour se garantir de la pluie. Une femme passe dans la rue, le jupon blanc, découvrant une jambe faite au tour, M. Sainte-Beuve sentira son *odelette* battre dans sa poitrine. La pluie continue. M. Sainte-Beuve entrera dans un théâtre et demandera une bonne place d'*odelette*-d'orchestre, mais les danseuses sont maigres, les bras sont pauvres; il est facile de deviner qu'elles portent des *odelettes* de coton. Fatigué de ces mensonges, M. Sainte-Beuve sortira, et sa fantaisie le poussera chez un perruquier pour se faire couper les *odelettes*. »

12 novembre. — Les journaux littéraires pleuvent et rappellent le mouvement de la presse en 1848; mais la nation y gagnera de se voir éclairée sur les questions littéraires au lieu d'être entraînée vers la politique. Il y a bien des feuilles inutiles, sans esprit, remplies de cancans littéraires, grossières (à ce propos, il est bon de faire remarquer que les petits journaux légitimistes, en littérature de même qu'en politique, sont toujours les plus grossiers et les plus insulteurs), mais il se dégage de cette foule de bavardages, de taquineries et de cancans littéraires, un sentiment de lutte et d'attention qui prouve qu'une génération nouvelle se prépare à des œuvres sérieuses par des escarmouches légères. A l'heure qu'il est la plupart de ces jeunes gens tirent au mur pour se faire la main, ils essayent leurs forces sur n'importe qui et se battent un peu à tort et à travers. J'ai longtemps prédit cette lutte, j'en prévoyais les excès. La république des lettres sera exposée à des troubles momentanés, à des soulèvements, à des émeutes de quelques insensés, mais le calme renaîtra petit à petit.

Après les fièvres de la première jeunesse viendront des fruits savoureux muris à loisir.

Toutes les semaines il paraît une gazette, ce n'est pas assez, il en faudrait une tous les jours; la littérature a besoin de se réveiller. Les hommes man-

quent. Le public a soif de romanciers, de poètes et de peintres nouveaux.

13 novembre. — La *Correspondance littéraire* vient de paraître. M. Lalanne en est le directeur ; c'est un vrai critique, dans ce que le mot offre de sérieux et de savant. Tous ceux qui ont suivi la fortune de l'ancien *Athenæum français*, savent quelle direction intelligente était donnée à ce recueil, inspiré par l'amour des belles-lettres. Les jeunes gens s'y trouvaient mêlés à leurs pères, et la *réclame* en était bannie. La *Correspondance littéraire* continuera glorieusement le rôle de l'*Athenæum* qui s'est éteint dans les bras de la *Revue contemporaine*, après quelques mois de mariage.

Ce qu'il faut remarquer chez M. Ludovic Lalanne, et ce qu'il est bon de répéter, c'est qu'il apporte des preuves et des documents dans sa critique. Il ne se contente pas de nier, il montre des faits nouveaux. Rendant compte des deux derniers livres de M. Cousin qui, ayant la spécialité du dix-septième siècle, croit tout connaître, M. Lalanne lui dit : « Dans telle bibliothèque, dans telle collection, dans tel dossier, dans tel portefeuille vous trouverez des documents *inédits* relatifs à vos travaux. » Voilà ce que devrait

être tout critique, un homme s'intéressant aux travaux de celui dont il parle, un disciple plus savant que le maître ; alors les critiques seraient réhabilités. Mais pour un Lalanne combien d'ignorants et de bavards!

14 novembre. — Le club des réalistes est décidément constitué. Il se tient en plein air, à Neuilly, où l'on peut suivre non sans danger les clubistes pendant une lieue, du commencement de la rue de Longchamps jusqu'au pont de Suresnes.

Le *noble* jeu du mail, comme on le disait dans l'origine, occupe les loisirs des réalistes, qui sont passés à l'état de *Chevaliers du bois roulant*, terme en usage dans les provinces du Midi.

Un *maître palemardier* sera nommé prochainement, afin de dresser des *perpignans* et de préparer des boules. Une demande a été adressée aux autorités compétentes pour changer le nom de la rue de Longchamps en celui de rue du Mail.

15 novembre. — Ces exercices n'ont pas été vus d'un bon œil par les paisibles habitants du quartier Saint-James, qui remarquent avec terreur les cour-

bes formidables produites par les boules envoyées par les maillets de fer. Certaines familles bourgeoises qui s'en allaient tranquillement le dimanche visiter les *rochers* du bois de Boulogne, gênaient beaucoup les joueurs.

Sch..., le mystificateur de la bande, a mis ordre à ces dérangements ; à l'une des dernières séances, il avait barré la rue de Longchamps par une planche où se lisait l'interdiction aux voitures et même aux piétons de circuler dans ladite rue, qui longe la Seine.

Cette mesure, quoiqu'elle partit d'un simple particulier, a été exécutée dans toute sa rigueur, et les Chevaliers du bois roulant sont restés maîtres absolus de la rue.

16 *Novembre*. — La librairie parisienne importante semble frappée d'aliénation mentale : messieurs les éditeurs auront sans doute respiré ce printemps l'odeur des colzas en fleur.

1° C'est M. Janet, qui, en tête d'un livre qu'il édite, déclare que son annotateur, M. Edelestand du Méril, est un homme sans aucune valeur ; que lui, M. Janet, est honteux de vendre un pareil livre au public, et que le public est bien averti de ne pas l'acheter.

Il est bon d'ajouter que le tribunal a condamné M. Janet pour cette singulière préface.

2° Grande querelle universitaire entre la maison Delalain et la maison Lecoffre. Un Allemand a eu la témérité d'annoncer que M. Burnouf n'était pas un grammairien grec sans reproche ; sur quoi M. Delalain a fermé sa boutique à M. Lecoffre, éditeur de l'Allemand Dübner, et lui a refusé de vendre des livres à l'avenir. *Refusé de vendre des livres !* Cela se voit rarement en librairie. Le beau trait d'héroïsme !

3° Enfin, M. Hachette lui-même a été atteint de la contagion. Après avoir vendu en cinq mois quelques mille exemplaires des *Aventures de mademoiselle Mariette*, M. Hachette a courageusement jeté le restant au feu. Une prétendue question de morale est mise en avant ; mais il est positif que M. Hachette n'est devenu si rigide qu'après deux éditions d'un roman, coupable tout au plus de jeunesse.

La question suivante, qui intéresse toute la littérature est celle-ci : Un libraire destiné à servir d'intermédiaire entre l'auteur et le public accomplit-il sa mission *d'intermédiaire* en détruisant un livre ?



17 novembre. — Rien n'est plus difficile que de se soustraire aux exigences des amateurs d'autographes ; mieux vaut encore n'y pas répondre. Un matin que

j'allais me mettre à déjeuner, on m'apporte une lettre dont les premières lignes étaient :

« Monsieur, quand vous recevrez cette lettre, je *n'existerai plus.* » Cette annonce de suicide me bouleverse, je regarde la signature, elle m'était inconnue, le pays était un petit village ignoré de France.

En continuant la lecture, je lis que l'inconnu suspendra son suicide si je veux bien lui répondre quelques lignes affectueuses, si je compâtais à l'état de son âme, etc. Le tout en un style qui sentait Charenton.

Dans ma naïveté, j'écris au maire de la commune, en le priant de surveiller M. un tel de ses administrés, dont la tête n'est pas saine, qui m'a confié ses projets de suicide.

Huit jours après je reçois une seconde lettre de l'inconnu encore vivant, qui me remerciait de l'*aimable* lettre que le maire lui avait remise.

J'avais été pris à l'autographe.

18 novembre. — Le suicide est un des moyens les plus adroits de pêcher à l'autographe. Qui pourrait résister à se mettre en travers d'un événement si grave ?

M. Laverdet, un des plus fameux marchands d'au-

tographes, fit un jour une vente où se remarquaient :

Dix pages de Châteaubriand sur le suicide ;

Cinq pages de Lamennais sur le même sujet ;

Trois pages de Ballanche contre le suicide ; enfin,

Vingt feuillets de George Sand toujours sur le suicide.

Châteaubriand, Lamennais, Ballanche et George Sand avaient répondu naïvement à un homme qui menaçait de se suicider, qui sans doute avait recopié quatre fois une même lettre touchante, pour vendre immédiatement les pages inédites des célébrités, victimes du vol à l'autographe.

19 novembre. — Les lettres d'un *bon jeune homme*, publiées par le *Figaro*, sont de M. Edmond About. Les premières, d'un cadre un peu vieilli, sentaient le *Jérôme Paturot*; celles qui ont suivi sont hardies, pleines de coups d'épée.

La situation qui a été faite à M. About est assez exceptionnelle pour être expliquée en quelques lignes. Il arrive de l'étranger, publie la *Grèce contemporaine* avec un grand succès dont une certaine partie est due à la franc-maçonnerie universitaire. La grande presse couronne de lauriers le nouveau venu qui, en moins de deux mois, passe de l'obscurité la

plus complète à une réputation que tant de gens cherchent sans pouvoir la trouver. Le roman de *Tolla* paraît et confirme les espérances de l'université ; mais les critiques attendaient le jeune auteur au coin d'un feuilleton. *Tolla* a un immense succès, c'est le signal d'un *tolle* général contre l'auteur : le livre n'est pas de lui, il est pillé, disent les critiques, dans des lettres publiées à Rome. Alors est mis en action le fameux monologue de Beaumarchais sur la calomnie. Tous les Basiles de la critique, les Ulbach, les Limayrac, commencent le feu contre l'auteur avec la bonne foi qu'on leur connaît. Que j'aurais voulu avoir une gazette alors pour défendre M. About et me séparer de ces journalistes dont on a pu dire qu'ils tenaient à la fois de l'inquisiteur et du sergent de ville ! Le grand crime de M. About était d'avoir publié un livre dont le succès était considérable, crime prévu par l'article premier du code de certains critiques, article ainsi conçu : « Tout homme convaincu de s'être mis en relations avec un nombreux public par la publication d'un livre, sera immédiatement cité à notre barre. En cas de première édition, la peine pourra consister en un simple avertissement ; la réprimande est attachée à la seconde édition ; à la troisième, l'auteur sera publiquement déshonoré. »

L'inquisiteur Limayrac dressa un réquisitoire terrible, et l'ordre fut donné au sergent de ville Ulbach

d'empoigner le criminel, ordre qu'il exécuta avec son zèle habituel. M. About, convaincu du crime de troisième édition, fut condamné; mais après avoir fait son temps, se sentant innocent, l'accusé reparait menaçant, et à cette heure il fait un procès à ses juges. Limayrac et Ulbach sont mis en jugement à leur tour : ces accusés n'inspirent aucune sympathie.

20 novembre. — La vente de statues et tableaux de M. Etex est annoncée pour le 9 décembre. L'auteur du *Cain* expose toute son œuvre, parmi laquelle se remarquent des bustes curieux : Rossini, Thiers, Pierre Leroux, Dupont de l'Eure, Cavaignac, Augustin Thierry, Proudhon, Auguste Comte et celui de Chateaubriand, un an avant sa mort. L'exposition publique aura lieu le 8 décembre, au domicile du statuaire.

21 novembre. — Je suis peu porté au merveilleux ; aussi peut-on me croire quand j'affirme quelque fait extraordinaire. Après avoir lu un grand nombre de livres pour et contre la phrénologie sans pouvoir en tirer autre chose que des négations et des affirmations inutiles, je suis allé voir M. le docteur Pierre Béraud,

directeur du journal *la Phrénologie*. Je ne crois pas avoir été aussi ému de ma vie, après l'inspection de ma tête. M. Béraud s'étant recueilli quelques minutes, m'a tenu courbé sous des *vérités* d'une *intimité* telle que je ne croyais pas qu'un autre que *moi* pût descendre dans cet escalier intérieur où sont assis côte à côte les qualités et les défauts. Ceux qui font des phrénologistes des hommes dont la puissance d'observation est due à l'étude de la physionomie, se trompent. Un physiognomoniste serait incapable de donner une définition aussi intime d'un homme que M. Pierre Béraud. Combien d'hommes ne se connaissent, n'osent se connaître, qui pourraient, à la suite d'une telle consultation, tenter de réagir contre leurs propres penchants et s'efforcer de cultiver des qualités dont ils ont le germe, d'étouffer des instincts mauvais par un attentif examen de leurs actions ?

22 novembre. — On annonce la publication prochaine d'un Shakespeare complet, traduit par François-Victor Hugo. C'est là une belle entreprise destinée à un grand succès : nous n'avons pas de traductions de Shakespeare, sauf quelques préparations d'histoire naturelle qui font du grand poète anglais un être empaillé avec yeux de verre.

Les traditions et les origines du théâtre et de la

vie de Shakespeare sont confuses ; les fables les plus singulières règnent encore à l'heure qu'il est en Angleterre sur son œuvre. S'il existe un club shakespearien qui a pour mission unique de recueillir les moindres faits ayant rapport au peintre d'Hamlet, des détracteurs ne se sont-ils pas récemment ingénié à démontrer que Bacon était l'auteur des drames de Shakespeare ! M. Hugo fils, indépendamment de sa traduction, donnera des commentaires curieux sur l'œuvre existante, l'œuvre inconnue et l'œuvre disparue de Shakespeare. Un tel livre vaut une création.

24 novembre. — On joue aux Folies-Dramatiques un drame intitulé : *Rétif de la Bretonne*. Les auteurs ont découpé tant bien que mal un livre du fécond romancier, mais il n'est question de Rétif que sur l'affiche. Il y avait un drame curieux à faire sur cet homme étrange dont M. Monselet a raconté la vie si pleine d'incidents. Ce rôdeur de nuit, ce romancier nocturne qui se jetait de gaieté de cœur dans d'étranges aventures pour en tirer des histoires dramatiques, sont peints vivement dans le volume de M. Monselet, que les bibliophiles connaissent et que les auteurs dramatiques n'ont pas encore déterré. Il y a dix drames dans la vie de Rétif, dont Benjamin Constant, taquiné de sa réputation, disait qu'il était

rétif à l'admirer. Pourquoi M. Monselet, dont le talent mobile s'essaye à la fois à la poésie, à la prose, à la biographie, au roman, au journalisme, n'ajouterait-il pas une corde dramatique à son arc, en arrangeant pour la scène la vie accidentée d'un homme qu'il a longuement étudié ?

25 novembre. — Le Théâtre-Lyrique monte en ce moment *Obéron*, de Carle-Marie de Weber ; c'est le dernier opéra de ce grand génie, qui eut la douleur de constater à Londres le peu de succès de cette œuvre à laquelle s'attache l'enthousiasme, mais qui ne vint que plus tard, quand il n'était plus temps !

C'est une belle et artistique idée de faire entendre cette musique poétique au boulevard du Temple. Quoi qu'on en dise, le peuple a le sentiment du *beau*, sous quelque forme qu'il se manifeste, peinture, roman et musique. Il importe de lui donner du *beau* ; sans quoi il mange n'importe quelle nourriture, semblable à ces naufragés qui, pour ne pas mourir de faim, se nourrissent d'infects débris.

Tous les dimanches, depuis quelques semaines, le Théâtre-Lyrique joue *Robin des Bois*, en compagnie de *Richard Cœur de lion*, et le public du boulevard comprend les tendresses et la bonhomie de Grétry, aussi bien que les élans dramatiques de Weber.

27 novembre. — J'ai beaucoup plaint mademoiselle Plessy de jouer le *Berceau* en compagnie de Bresant. C'est une édition considérablement diminuée du *Caprice*, d'Alfred de Musset. Un enfant au berceau sert de trait d'union à deux époux qui ne s'aiment plus.

Aux Funambules, quand un enfant est en scène, il égaye considérablement la pantomime. Pierrot berce l'enfant, Pierrot le fait manger, Pierrot veut l'allaiter: l'enfant se plaint, crie, écume, éclate; Pierrot lui fourre une carotte dans la bouche pour le faire taire. On cache généralement l'enfant dans une armoire, on le laisse tomber dans la poêle à frire, on s'assied sur lui pour l'empêcher de crier; finalement on le jette par la fenêtre.

Les auteurs du *Berceau*, de la Comédie française, ont négligé ces traditions; je crois l'enfant mal venu.

28 Novembre. — Grassot, après avoir joué divers vaudevilles où il ridiculisait le peintre Courbet, se décide un jour à l'aller voir à son atelier.

— Je voudrais faire peindre mon réalisme, dit-il.

